LVMIERE ET VIE

Religions et Croyances

BIMESTRIEL 12 NOVEMBRE 1953

LVMIÈRE ET VIE

REVUE DE FORMATION DOCTRINALE CHRETIENNE

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS
AU COLLEGE THEOLOGIQUE DOMINICAIN
DE SAINT - ALBAN - LEYSSE (SAVOIE)
SOUS LA DIRECTION DU P. A. GRAIL O.P.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements sont d'un an. Ils partent soit de Décembre 1952, soit de Juin 1953, soit de Janvier 1954.

	Abonnement ordinaire	Abonnement de soutien	le N°
Pour la France	1.000 frs	1.500 frs	250 frs
Pour l'Etranger	1.300 frs	2.000 frs	250 frs
Pour la Suisse ..... (C.C.P. Claude Boismard, Fribourg II a 1975)	15 frs s.	20 frs s.	3 frs s.
Pour la Belgique et le Luxembourg ..... (exclusivité à notre dépositaire : Léon Dantinne, C.C.P. 1829-75, rue Leys, 5 Bruxelles)	200 frs b.	250 frs b.	45 frs b.
Pour les U.S.A. et le Canada .. (Représentant : Periodica, Inc. 4234, de la Roche, Montréal 34, Canada).	$ 4.50	$ 6.00	$ 1.00

— La première année est épuisée.

— Pour tout changement d'adresse, joindre 45 frs en timbres.

— Pour tout paiement bien mettre au dos du mandat notre référence ou toutes indications utiles sur ce versement.

Le numéro spécial (n° 11) est en vente au prix de 400 frs (à l'étranger, selon le cours du change).

REDACTION — ADMINISTRATION

« LUMIERE ET VIE »

SAINT-ALBAN-LEYSSE (SAVOIE)

C. C. P. Lyon 3038-78

S O M M A I R E

NUMERO XII NOVEMBRE 1953

A nos lecteurs 3

EDITORIAL

DE LA SITUATION RELIGIEUSE DE NOTRE ÉPOQUE 5

G. NAIDENOFF, s. j.

PANORAMA STATISTIQUE DES RELIGIONS CONTEMPORAINES 11

Il importe de replacer le christianisme dans l'ensemble des religions qui actuellement divisent l'humanité.

Pierre RONDOT, du Centre des Hautes Etudes d'Administration musulmane

DYNAMIQUE DE L'ISLAM 41

L'Islam, avec le Christianisme garde actuellement un pouvoir considérable d'extension. Sans pouvoir préciser en données numériques ce pouvoir, il est nécessaire d'en connaître les raisons.

Jean ROUX

DÉCHRISTIANISATION ET ATHÉISME EN MONDE OCCIDENTAL 53

Ces deux phénomènes, différents en eux-mêmes, mais s'appelant, sont un des traits majeurs de la situation religieuse de l'Occident jadis chrétien.

Michel CARROUGES

A PROPOS DE CARTOMANCIENNES 73

La superstition, sous toutes ses formes, a toujours existé dans l'humanité. Elle prend une force plus grande encore lorsque la foi religieuse perd soit l'existence soit sa vraie vigueur. A quoi donc correspond-elle en l'homme ?

CHRONIQUES

C. CHERY, O. P.

CHRONIQUE DE LITURGIE 89

LIVRES

A. GELIN

Jérémie (C. Larcher) 109

J. STEINMANN

Le Prophète Jérémie (C. Larcher) 109

C. JOURNET

La Primauté de Pierre (C. Caillon) 111

F. M. BRAUN

La Mère des fidèles (Y. Tremel) 113

ETUDES CARMELITAINES

Mystique et Continence (V. de Couesnongle) 117

R. AUBENAS et R. RICARD

L'Eglise et la Renaissance (B. de Vaux Saint-Cyr) 125

A nos Lecteurs

Ce cahier clôt la deuxième année de Lumière et Vie. *Il est le douzième d'une série que nous voudrions nombreuse. Les inquiétudes, en effet, qui nous assaillaient au moment du lancement et du premier renouvellement d'abonnements disparaissent peu à peu ; l'audience espérée s'avère importante.*

C'est un encouragement à continuer le travail. Dès avant la parution de Lumière et Vie *nous avions annoncé que peu à peu se constituerait une authentique bibliothèque de théologie chrétienne. Lorsque sera achevé le programme de 1954, déjà publié dans le précédent cahier, quelques-uns des points essentiels de notre foi auront été abordés, non point en un ordre théorique et en un déroulement logique, mais par touches successives. Nos lecteurs auront ainsi en mains des études sérieuses sur la connaissance naturelle de Dieu et ce qui constitue le problème angoissant de notre époque, l'athéisme, — sur la divinité de Jésus telle qu'elle nous est révélée dans les textes du Nouveau Testament, — sur son rôle de Sauveur, rôle non point limité aux chrétiens et à un court instant de l'histoire, mais s'étendant à toute l'évolution humaine — sur sa Résurrection, cause, annonce, figure de celle qui nous attend ; — sur l'Esprit Saint ; — sur l'autorité respective de l'Eglise et de la Bible, — enfin sur un certain nombre d'autres questions que nous ne pouvons songer à rappeler toutes. Ce n'est certes point là tout l'enseignement chrétien, ce sont pourtant des croyances et des attitudes fondamentales. Dès maintenant nous envisageons des cahiers sur l'Eglise, sur la liberté humaine, sur la théologie du travail.*

Certains de nos lecteurs nous reprochent parfois de ne point prendre parti dans les débats contemporains, ou tout au moins de ne pas dégager les principes pouvant éclairer une solution. Certes nous ne sommes point entrés dans les discussions politiques. Il n'a point été et n'est point de notre propos de le faire. Il semble cependant qu'un certain nombre de problèmes contemporains ont déjà, sur le plan doctrinal, été abordés, ou le seront bientôt. Dans la men-

talité actuelle ne sont-ce point tendances majeures que l'extension des sectes à l'intérieur du christianisme, que l'athéisme sous toutes ses formes, que la dissolution de la famille, que le « pneumatisme », c'est-à-dire la revendication en faveur de l'inspiration religieuse personnelle ? D'autres courants seront abordés peu à peu.

Telle quelle la revue a trouvé de nombreux échos. Bien des lecteurs nous ont écrit. S'il n'a pas été possible de répondre à toutes les lettres, il a été tenu compte dans toute la mesure du possible des suggestions qui nous ont été faites.

Or voici que commence la troisième année et que se pose à nouveau le problème des réabonnements. Permettez-nous d'insister auprès de vous pour que cette période soit courte. Dès maintenant, à notre surprise d'ailleurs, il en a été reçu un nombre assez considérable. L'expérience de l'an dernier nous a cependant montré qu'il fallait parfois attendre des mois. Ne serait-il pas possible que dans le mois qui suivra la réception de ce cahier, nous ayons reçu la plus grande partie des réabonnements.

L'an dernier, après avoir rappelé le faible prix de la Revue, nous avions demandé à ceux qui le pourraient des abonnements de soutien. Nous avions demandé aussi des abonnements en faveur de missionnaires ou de séminaires de missions. Cet appel a été entendu et nous nous permettons de vous l'adresser encore. Nous vous indiquons aussi que notre tirage en 1953 permet de satisfaire encore les demandes de cahiers de cette année. Vous trouverez à la troisième page de la couverture de ce numéro, le titre des cahiers qui ne sont pas encore épuisés. Nous avons également besoin de l'aide de tous nos lecteurs pour accroître notre diffusion et nous faire connaître en nous procurant de nouveaux abonnés.

Est-il besoin de redire combien nous sommes heureux de recevoir critiques et suggestions. C'est une preuve d'un authentique esprit de collaboration dans le travail que nous essayons de faire. Permettez-nous de compter sur vous.

De la situation religieuse de notre époque

Depuis deux ans nous dissertons de théologie chrétienne. Dans la doctrine de vie apportée ici-bas par le Christ nous voyons en effet l'universel salut. Mais jamais encore nous ne nous sommes posé cette simple question : que représente le Christianisme dans l'humanité ? Quelle place occupe-t-il dans l'Histoire et quelle est son extension ? C'est pourtant une donnée essentielle, source à son tour pour toute conscience de problèmes nombreux.

Certes nous savons tous quand le Seigneur est apparu ici-bas. Les exégètes et les historiens arrivent à fixer, avec une certaine approximation, la date de sa mort pour les hommes. Mais nous rendons-nous compte suffisamment qu'Israël, dépositaire pendant des siècles, de la révélation divine, était un petit peuple, un peuple minuscule, perdu dans un coin de la Méditérannée Orientale ? Quand il apparut la terre était la terre depuis infiniment longtemps, peut-être deux milliards d'années. L'humanité était bien vieille déjà, sans doute des milliers de siècles. A l'arrivée du Seigneur, de grandes civilisations historiques, d'immenses empires avaient déjà disparu : l'Egypte se survivait, les temps de Summer et d'Akkad

étaient finis ; cela, sans parler des civilisations extrême-orientales ou des continents disparus. Les deux mille ans de christianisme sont bien peu de chose dans le destin de l'espèce, un moment dans le temps humain, guère plus.

Et dans ces deux millénaires, l'extension du christianisme soulève les mêmes remarques. Longtemps le monde méditérannéen ne fut point dépassé. Ce furent les Ordres mendiants qui, dépouillés d'attaches locales, envoyèrent leurs fils au cœur de l'Asie. L'immense continent américain ne fut découvert qu'au XVme *siècle. Certes aujourd'hui le nom du Seigneur est invoqué presque partout. Mais cette présence quasi universelle des chrétiens ne signifie en rien un monde chrétien. Les chiffres sont là : réunis artificiellement en un seul bloc et sans aucune distinction de confessions (catholiques, orthodoxes, protestants, etc.) ne sont malgré leur nombre qu'une minorité. On peut encore parler du « pusillus grex », du « petit troupeau » annoncé par Jésus. Ce nombre d'ailleurs ne paraît point croître, et loin de là, avec la même rapidité que la population mondiale. Or il y a des vocations missionnaires nombreuses, des hommes et des femmes qui renonçant à tout se consacrent au seul travail de l'évangélisation. Il y a presque partout des clergés autochtones qui vont en grandissant. Dans les vieilles chrétientés bien des dangers menacent la foi ; les dignités extérieures et les honneurs civils n'y font rien.*

Les questions naissent de ces élémentaires considérations. La volonté du Seigneur de sauver tous les hommes, comment peut-elle donc se réaliser ? Si l'on prend ses paroles avec toute la gravité, toute la plénitude de sens qu'elles exigent, comment pouvons-nous

les comprendre ? Ce salut de l'immense masse humaine, celle de tous les temps et de tous les lieux, celle pour laquelle le Christ a prié, comment peut-il s'accomplir ? Les chrétiens sont si peu de choses dans le temps, ils sont si peu nombreux au regard de l'humanité ?

D'autant que nombreux sont aujourd'hui les hommes qui se refusent même à admettre l'existence d'un Dieu. Ce n'est pas seulement le rejet de Jésus comme Fils de Dieu, c'est le rejet de tout principe transcendant. L'homme alors se clôt sur lui-même ou sur la société dont il fait partie. Il reste sur son mythe ou sur son désespoir. Or cet athéisme n'est plus aujourd'hui le fait de quelques-uns, mais est devenu une attitude populaire. Le mot « salut » n'a plus le même sens alors ; s'il est encore prononcé c'est avec une signification purement humaine, purement sociale. Et pourtant l'homme reste fondamentalement capable de saisir, même en dehors de toute révélation, l'existence d'un Dieu.

Ces questions, nous devrons les tourner et les retourner dans les cahiers suivants. Mais pour que cela soit plus concret, il nous faut en celui-ci jeter un coup d'œil sur la situation religieuse de notre temps. Certes pour en parler, il faudrait non point un court numéro de revue, mais de longues études. Aussi ce que nous avons tenté ne constitue-t-il que quelques coups de sonde.

S'il est en effet une science difficile, c'est bien la sociologie religieuse. Nulle part comme en ce domaine, l'enquêteur ne sent la fragilité, le relatif de ce qu'il atteint. Nulle part les statistiques ne sont aussi décevantes. Certes lorsqu'une religion n'est autre chose qu'une appartenance raciale, des chiffres peu-

vent être avancés, si du moins il y a eu enquête démographique exacte. Mais et l'un et l'autre sont rares. Dans nos milieux catholiques où une pratique religieuse est demandée à tout fidèle, cette pratique peut renseigner. Mais n'y a-t-il pas des régions où la pratique est générale et la foi restreinte ? Et le contraire est possible ; nous nous souvenons d'un vieillard éloigné de l'Eglise depuis très longtemps et qui, au lit de mort, avouait au prêtre, qu'il avait accepté de voir, avoir eu l'habitude de lire chaque soir un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ. C'était dans une région de tradition catholique, c'était il y a vingt ans.

Le catholicisme est sur ce point en situation privilégiée. Sans pouvoir se rendre compte de ce que signifient dans le domaine de conscience un baptême reçu par un enfant ou quelques actes dans la vie, il peut cependant réclamer comme siens ceux qui ont été soumis ou se sont soumis à ces rites. Mais que dire des régions protestantes ou des pays non chrétiens ?

Aussi avons-nous mis en tête de ce cahier un tableau des grandes religions actuelles, des effectifs qu'on peut en gros leur attribuer. Le R. P. Naïdenoff, spécialiste des questions missionnaires, sait fort bien le caractère tout relatif des nombres avancés et les difficultés de la statistique religieuse. Ce qui ressort c'est l'existence d'immenses masses humaines qui ne savent rien du Christ, n'ont rien entendu de son message, et aussi le caractère dynamique que conservent le Christianisme et l'Islam.

Pour l'Islam, le Colonel Rondot a analysé les raisons qui lui gardent aujourd'hui une force vive d'expansion. Mais la simplicité religieuse de la pensée musulmane, le caractère groupé de son extension géographique et le fait qu'il apparaît souvent comme une

promotion sociale facilitent l'étude. Quant au christianisme, si nous pouvons assez facilement connaître les raisons de son emprise sur les âmes, les problèmes qu'il soulève sont extraordinairement complexes. Il est implanté à la fois dans des régions de très vieille culture et de grand développement social, et dans des régions neuves au plan de la civilisation. Il couvre l'univers entier. De plus il est divisé en nombreuses confessions et dans chacune d'entre elles les problèmes se posent différemment. Il faudrait pour connaître la situation exacte une enquête véritablement mondiale, ce ne peut être honnêtement l'objet d'un court article.

Mais ce sur quoi nous avons voulu insister ce sont des phénomènes, certes de tous les temps, mais qui revêtent à notre époque une particulière gravité : d'une part, l'athéisme ; de l'autre le regain des superstitions dans tous les milieux et dans tous les pays. Nous avons déjà étudié le phénomène des sectes à l'intérieur du christianisme, il serait important à suivre dans d'autres religions. Là encore ce ne sont point les indications numériques qui ont été cherchées d'abord, mais des tendances d'esprit, des phénomènes de masses.

L'athéisme est difficile à cerner. Est-il important ou non en son extension, les appréciations diffèrent d'un enquêteur à l'autre. On met d'ailleurs tant de choses sous ce mot. Dans notre monde occidental la confusion est fréquente entre déchristianisation et athéisme. Ne pas admettre l'autorité d'une Eglise c'est s'éloigner du Christianisme. Mais autre chose, en soi totalement différente, est la négation de tout Etre Suprême. Là encore que de différences ! Depuis celui qui dit ne pas savoir et ne pas apercevoir la voie vers

une solution, jusqu'à celui qui rejette formellement et à plus forte raison substitue une autre valeur.

Que dire de la superstition ? A toute époque elle a fleuri ; le christianisme lui-même n'a pas réussi à l'étouffer. Mais le plus remarquable est la façon dont elle se développe dans la mesure où la religion en esprit et en vérité s'atténue ou disparaît. Le Fakir Birman, aussi peu fakir que birman, comptait 502.000 *fiches de clients. Selon le mot de R. Kanters « la première démarche de l'athéisme non philosophique est pour tourner le dos aux églises ; la seconde, pour se confier aux Mages, aux voyants, aux illuminés ». La vogue de l'horoscope en est un témoignage des plus clairs.*

Ces deux mouvements, apparemment adverses, vont en fait de pair. S'il y a recul des religions, progrès de l'athéisme, peu d'hommes sont cependant capables de vivre l'absence de Ciel et de se contenter d'une mythique cité terrestre à bâtir.

En ce cahier, précédant ceux sur l'athéisme et sur le salut apporté à tous les hommes par le Seigneur, il suffira à tout chrétien de prendre conscience de l'effrayante complexité de ce problème : l'humanité charnelle et terrestre en face de Dieu.

PANORAMA STATISTIQUE DES RELIGIONS CONTEMPORAINES

Les savantes recherches du professeur Le Bras, les solides travaux du chanoine Boulard, l'activité méthodique du Centre des Hautes Etudes de la rue du Four à Paris et le fruit de multiples initiatives personnelles, comme l'Atlas de l'Abbé Despont, les tableaux de M. Beniqsen, etc..., nous promettent, pour un temps désormais prévisible, une géographie statistique des religions contemporaines. Mais nous sommes encore loin du compte.

A première vue, le catholicisme, religion qui se présente le plus favorablement sur ce point, devrait, par la seule consultation des registres de baptêmes, fournir en quelque sorte automatiquement un total paroissial, puis diocésain et mondial. La structure très ferme de l'Eglise est, en effet, un réseau merveilleusement précis qui donne l'exacte physionomie de la catholicité.

Or il n'en est rien.

Je relève, pour l'édification de mes lecteurs et la joie des contempteurs du chiffre, quelques statistiques qui courent les journaux et que l'on retrouvera encore bien des fois, tant les sources auxquelles les journalistes recourent sont désespérément les mêmes.

En 1950, les organismes romains comptaient	423.000.000
En 1950, l'Atlas Despont donnait avec des variantes inexplicables	455.325.051
En 1951, les milieux romains étaient revenus à un total bien plus modeste	400.000.000

En 1952, l'Encyclopédie britannique proposait une estimation de 425.000.000
En 1953, le secrétariat de la Croisade missionnaire américaine avançait 436.493.000
En 1953, l'Abbé Bouffard, canadien, livrait le fruit d'une laborieuse enquête en chiffre record 472.093.928
En 1953, l'Osservatore Romano proposait .. 422.421.000

Mes propres estimations et la critique des autres statistiques me donnent à penser que ce dernier chiffre est le plus proche de la vérité. Il s'agit, notons-le, de *baptisés catholiques*, c'est-à-dire de tous ceux qui furent baptisés en bonne et dûe forme dans l'Eglise catholique et enregistrés comme tels, rien de plus.

Par ailleurs, l'approximation la plus acceptable de la population du globe est de 2.400.000.000. Si donc nous défalquons tous les *baptisés catholiques*, environ 2 milliards d'humains se trouvent être plus ou moins éloignés de ce que l'Eglise catholique considère comme la seule norme de la foi et comme la seule communauté religieuse absolument authentique.

Pour les confessions chrétiennes, dans la mesure où il y a un baptême et des réunions cultuelles obligatoires, l'instrument qui permettrait d'en dénombrer les adhérents existe. Certains pays chrétiens identifient, dans la fiche de l'état-civil, la religion de chacun des citoyens.

Quant aux autres religions, l'instrument lui-même fait défaut. Israël et l'Islam offrent des facilités certaines d'investigation et quand la nécessité politique impose le dénombrement précis, il est possible. Ainsi de la Syrie ou du Liban. Je fais abstraction de la querelle statistique qui oppose Libanais catholiques et Libanais musulmans. Elle est sans importance dans le cas présent.

La géographie de l'Islam commence à se dessiner lentement, grâce surtout aux spécialistes de la rue du Four (M. Beniqsen). Mais les chiffres sont prodigieusement vagues pour d'énormes blocs musulmans. Nul ne sait, à

plusieurs millions près, combien l'URSS ou la Chine peuvent compter d'adhérents à l'Islam.

Semblablement, cette poussée musulmane en Afrique, dont tous les missionnaires catholiques font état avec inquiétude, est strictement impossible à mesurer, non seulement parce que la statistique générale de la population est très vague, mais surtout parce que la différence entre le païen et l'islamisé est à peine sensible : l'adhésion à l'Islam ne comportant aucune inscription, un simple geste fugace suffit à agréger l'individu à la communauté musulmane. Cette communauté n'a de réelle signification que dans les pays de culture musulmane. Un exemple fera saisir la différence. On déclare « le musulman est inconvertissable ». Or, un converti fervent me déclarait : « C'est l'Islam qui m'a préparé à devenir chrétien ». Mais il précisait qu'il était un islamisé du Sénégal, et non de culture musulmane.

Je n'insiste pas sur ce point parce que je n'ai pas à en tirer une conclusion de sociologie religieuse, mais simplement la constatation que les statistiques sont nécessairement flottantes.

Que dire alors des grandes religions païennes : animisme, hindouisme, bouddhisme, shinto ?

A une époque ou n'avoir pas de religion était impensable, il était aisé d'énumérer les différents peuples selon leur appartenance religieuse. Il suffisait au fond de faire la statistique démographique pour avoir presque automatiquement la statistique religieuse. Si cette dernière était difficile ou impossible, c'est uniquement parce que la précédente était encore insuffisante ou trop empirique. Il n'y a pas tellement longtemps encore, il était impossible d'estimer de façon même loitaine la population de vastes zones du globe. Combien y avait-il d'habitants en Chine ? Nul ne l'a jamais bien su. Quelle population habite l'Afghanistan, le Népal ou l'Ethiopie ? Même actuellement, nul ne peut préciser, à 50 millions près, la population totale de l'univers.

Supposons maintenant que nous ayons le chiffre exact de la population de chacun des pays du monde. Même dans ces conditions, une difficulté surgit à peu près insoluble, quand il s'agit des religions païennes, simplement parce que leur voisinage et leur tolérance sur le terrain de l'incroyance les font se contaminer, se superposer au point que de nombreux individus pratiquent tantôt l'une, tantôt l'autre des religions selon les besoins du moment. C'est ainsi que le bouddhisme et le thaoïsme se sont fort bien accommodés l'un de l'autre en Chine et que, semblablement, un bouddhiste et un shintoïste peuvent être deux hommes disctincts au Japon et peuvent être également le même individu. Même constatation au Vietnam au sujet de certaines pratiques animistes. Que dire enfin des religions de l'Inde ou de l'Afrique, où on ne sait exactement sous quelle bannière confessionnelle se range un individu, un village et même une tribu ?

Le fait que les religions puissent s'imbriquer les unes dans les autres peut aboutir, si les recherches sont menées avec des œillères, à surestimer non seulement le nombre des adhérents d'une religion, mais la population totale d'un pays. Il a paru, en 1925, une étude sur l'Islam en Afrique qui, rédigée par des missionnaires donnait un ordre de grandeur dans le développement de l'Islam véritablement effrayant pour des croyants d'une autre religion. Or, à y regarder de près, on s'aperçoit avec une stupeur amusée, que le rythme prévu par les auteurs devrait amener à l'Islam, en peu de temps, une population supérieure à celle de l'Afrique. A quoi tiennent de si monumentales bévues ? A des erreurs d'appréciations ? Pas nécessairement. Il est très possible que l'Islam progresse aussi rapidement qu'on veut bien le dire. Il est très possible qu'il progresse dix fois plus vite que le christianisme. Mais il faut ajouter immédiatement qu'il regresse également plus vite que le christianisme. La population musulmane d'Afrique est flottante. Entre le Noir musulman authentique et complet et le Noir qui a été vaguement catéchisé par quelque

marchand, il y a toute une gamme d'individus, très nombreux, qui retournent tout simplement au fétichisme intégral. Si bien que les défections, sans équilibrer les conquêtes, sont tout de même suffisamment nombreuses pour qu'il faille surveiller de très près les données statistiques, d'où qu'elles viennent.

Il y a une troisième cause d'erreur. La plus grave de toutes et je vais la développer assez longuement parce que si on ne l'envisage pas bien nettement, on risque de se tromper du tout au tout dans l'estimation des diverses religions du globe. Jusqu'à naguère, il était entendu que tout homme est un animal religieux, et que l'irréligion, l'athéisme étaient une maladie rare et raffinée. Bien plus, disait-on, à y regarder de près, l'athée est un croyant qui s'ignore, un croyant qui rejette une idole de Dieu sans pouvoir s'exprimer à lui-même et encore moins aux autres, le Dieu véritable qui possède le tréfonds de son âme. Mais depuis que l'athéisme grossier de la masse s'est substitué à l'athéisme intellectuel de quelques-uns, depuis que l'athéisme militant s'est substitué à l'athéisme des salons, on n'ose plus en nier l'existence trop ouvertement proclamée. Je sais que beaucoup de ceux qui se rendent à l'évidence et concèdent l'existence des athées, assurent qu'on n'a pas le droit d'en faire le relevé statistique. Selon eux, alors que les signes extérieurs de pratique religieuse permettent d'identifier les croyants, l'athéisme n'a pas d'expression définie. Quant aux athées conséquents, militants et, j'allais dire, pratiquants, ils sont trop peu nombreux pour entrer en ligne de compte.

En sens inverse, certains dénient la qualité de croyants à tous ceux qui manifestent les signes extérieurs de la pratique religieuse. Ils invoquent l'exemple de certaines communautés humaines dont le patrimoine politique, racial et culturel est cristallisé autour d'une confession religieuse sans que chacun des individus de cette communauté soit nécessairement un véritable croyant ou même lointainement croyant. Il est vrai que des athées déclarés sont cepen-

dant inscrits dans une confession religieuse, lorsqu'il s'agit de certains pays du Proche-Orient où la population est nécessairement divisée selon son appartenance, non pas culturelle ou politique, mais religieuse. Ainsi donc, objectent les ennemis de ce genre de considération, il existe une forme d'athéisme qui est un simple hommage à la foi, et il existe une forme d'adhésion religieuse qui masque un athéisme foncier. Par conséquent, vouloir élaborer une statistique religieuse sur des bases aussi fallacieuses est une entreprise désespérée et surtout inutile.

Ils sont nombreux ceux qui ironisent à bon compte sur la prétention de « quantifier » le « qualificatif ». Ils s'irritent à la pensée de ces « Gallup » audacieux qui anticipent sur le jugement de Dieu. Ils rappellent que chaque fois que les Apôtres avaient le simplisme de séparer, dès ici-bas, l'ivraie et le bon grain, le Seigneur les a vigoureusement tancés, sans doute pour parer à la tentation permanente chez les humains, de diviser le monde en bons et en méchants.

Remarquons, en passant, qu'il est simplement question de compter ceux qui consentent à être comptés et de les mettre du côté où ils veulent se trouver.

Ceci dit, il n'est pas douteux que la force missionnaire la plus vivace actuellement est celle de l'athéisme. Grâce au communisme, son aile marchante, il groupe déjà plusieurs dizaines de millions d'adhérents qui sont conscients, par leur adhésion au Parti, de renier explicitement toute attache religieuse. Bien plus, le communisme fait, à son tour, figure de religion. Un missionnaire écrivait d'un pays où les conditions sociales étaient affreuses : « Les mauvais riches ou autres ont mis un abîme entre eux et les masses. Cet abîme est déjà un fait social. Le communisme va en faire un fait *religieux* ». Ainsi donc, grâce à l'Eglise communiste, l'athéisme est en train de se transformer en religion conquérante et irrésistible comme jadis la doctrine de Bouddha. Le communisme donne une sorte de justification morale et mystique à l'athéisme pratique. L'antithéisme

apparaît à beaucoup d'hommes, au moins sur le plan social, sur le plan de l'efficacité, comme la condition d'équilibre et de vigueur pour l'action. Cet antithéisme déferle sur toutes les religions car il ne s'agit pas uniquement du christianisme à être sapé par l'incroyance ; il s'agit de toutes les religions historiques. Depuis un demi-siècle, la présence de l'Occident a bousculé les valeurs traditionnelles sans les remplacer par autre chose que par des convoitises et des appétits d'autant plus insatiables et plus exaspérés qu'ils sont justifiés et que sous les pressions collectives, la conscience régulatrice a explosé. Il est très important d'insister sur ce point car avec la perte des solutions ancestrales données aux problèmes de la vie, l'équilibre intérieur des individus se rompt et le vertige matérialiste les précipite dans un courant immense où convergent des bonnes volontés venues de tous les points de l'horizon. Des rangs de l'humanité tant chrétienne que païenne, se lève aujourd'hui l'armée de ces hommes et de ces femmes qui, tête haute, soutiennent que la religion est dépassée et que même il est utile et nécessaire que Dieu n'existe pas car, comment conquérir et planifier ce monde, s'il ne s'explique pas en lui-même et si pour en avoir la clé il faut un au-delà ?

On a pu remarquer que dans l'énumération que j'ai donnée plus haut des religions païennes, le confucianisme n'était pas cité. Cette omission est intentionnelle. Assurément, dans tous les manuels et dans presque tous les ouvrages faisant l'inventaire des diverses religions du globe, le confucianisme est toujours nommé. Pourtant, on devrait réfléchir que depuis longtemps le confucianisme professé par l'ensemble de la Chine, par beaucoup d'Indochinois et de Coréens, a complètement disparu comme religion. C'est Don Lou qui disait, d'une façon synthétique « Je suis catholique parce que confucianiste ». Cette phrase signifie très clairement que le confucianisme représente une civilisation, un humanisme, une culture, à la rigueur un civisme exprimé à l'égard des ancêtres et des anciens d'une

manière analogue à celui que nous exprimons lorsque nous saluons le Soldat Inconnu ou que nous élevons des monuments aux morts, mais n'a plus de titre à s'appeler une religion. Jadis, il impliquait une attitude religieuse d'autant plus qu'il s'imbriquait ordinairement avec le bouddhisme et avec le thaoïsme ou un culte réel et superstitieux des ancêtres.

Ce constat de décès d'une religion est tragique car les statistiques attribuent plus de 300 millions de fidèles à la religion confucianiste. S'il n'y a plus de religion, que sont devenus ces hommes et ces femmes pour qui le confucianisme n'a été remplacé que par l'irréligion pratique aggravée par l'athéisme militant d'importation communiste ? Mme Sophia Zen le dit en termes cyniques et pour nous profondément douloureux : « Les missionnaires devraient comprendre enfin qu'en Chine... ni le feu de l'enfer, ni le prosélytisme ne réussiront à détourner les jeunes de l'athéisme dans lequel ils se sont engagés... En vérité la culture russe, avec son aspect areligieux, considéré un peu comme diabolique par la civilisation occidentale, est admise de bonne grâce et avec générosité par la très ancienne civilisation chinoise parce que son fondement culturel est également athée ou du moins agnostique ».

Le shintoïsme japonais, malgré la renaissance que l'on signale depuis 1951, est destiné sans doute à rejoindre le confucianisme dans le musée des religions, si nous en croyons le baron Satsuma. « Je ne considère pas le shintoïsme, dit-il, comme une religion... Le peuple japonais est presque complètement indifférent à la religion. »

Le bouddhisme, religion vivace, active, ardente, missionnaire dans certains pays comme Ceylan, comme la Birmanie, une partie du Vietnam, et de nouveau au Japon, se meurt dans l'âme d'une foule d'intellectuels et surtout dans la jeunesse. Celle-ci, désireuse d'efficacité, de réalisations terrestres, repousse cette religion qui prêche la mort du désir. Dans une enquête, faite peu de temps avant la guerre à l'université impériale de Tokio, on demandait aux étu-

diants : A quelle religion appartenez-vous ? Sur les 4.900 qui furent interrogés, 6 répondirent qu'ils étaient disciples de Confucius, 8 shintoïstes, 60 chrétiens, 300 bouddhistes, 1.500 athées et 3.000 sans religion.

En 1949, une enquête semblable, faite à Kioto, donnait un résultat identique : parmi les étudiants, 14 % seulement ont admis l'existence de Dieu.

Bien plus, en Chine, sous le choc du communisme, le bouddhisme est revenu à ses origines athées. Par exemple les « Jeunes Bouddhistes » de Shanghaï se félicitent de la « démocratie nouvelle » car elle va « les ramener à la tradition la plus ancienne et la plus authentique, leur rappeler que Dieu n'existe pas et ne peut pas exister ; que le bouddhisme n'est pas à proprement parler une religion ».

L'Afrique, à son tour, est touchée plus peut-être par l'indifférence religieuse que par l'évangélisation chrétienne ou le prosélytisme musulman. Le Dr Aujoulat note : « Des jeunes africains sont passés sans transition du fétichisme à l'athéisme. Parfois, une courte étape chrétienne. Plus nombreux encore sont ceux qui, au contact de la vie européenne ont adopté un culte nouveau et tyrannique : celui de l'argent. Ils sont devenus des matérialistes de fait et sans le savoir. Leur multiplication rapide n'en constitue pas moins un des éléments les plus visibles de l'évolution africaine et des plus inquiétants. »

N'est-ce pas avec une immense mélancolie que nous entendons ces voix, venues des horizons les plus divers, diagnostiquer l'anesthésie du sens religieux dans une partie de l'humanité. Longtemps on a répété l'axiome du vieux Plutarque : « Il est plus facile de bâtir une ville en l'air que sans Dieu ». Présentement, dans l'univers d'aujourd'hui, l'homme s'est construit un royaume. Il n'en cherche pas d'autre et n'admet pas que la perspective d'un au-delà problématique vienne troubler ses plans. Si l'on admet la définition que Maritain a donnée du croyant « dont la vie est ainsi faite que si Dieu venait à disparaître, sa vie

n'aurait plus de sens », il n'est pas exagéré de compter près d'un milliard d'individus qui échappent à l'inquiétude et au sentiment religieux.

Le péril commun de l'athéisme a eu pour contrecoup de rapprocher les croyants qui, dans leur affirmation d'un au-delà, se sentent solidaires en face de ceux pour qui la terre se suffit à elle-même. C'est surtout entre chrétiens que le besoin de se rapprocher est le plus sensible. Pendant quatre siècles, entre catholiques et protestants, la lutte fut acharnée, sans rémission, allant jusqu'au massacre et au martyre. Les guerres de religions furent cruelles et creusèrent un fossé quasi infranchissable ; mais aujourd'hui un prêtre catholique et un pasteur protestant peuvent se promener amicalement dans les campagnes du sud de la France et dire « ces champs ont été arrosés du sang que nos ancêtres ont versé pour leur foi ». Ils peuvent parler ainsi car désormais ils voient plus ce qui les rapproche que ce qui les sépare.

Du côté protestant, les assemblées œcuméniques et les efforts de regroupement se sont multipliés. Les événements y ont aidé, surtout aux missions. Les Eglises protestantes japonaises se sont unifiées ; semblablement celles de l'Inde du sud. La Conférence de Bangkok, en 1949, qui groupait les délégués indigènes de toutes les Eglises protestantes d'Extrême-Orient, a vivement insisté sur l'absolue nécessité de l'union des chrétiens.

Du côté catholique, la Semaine de l'Unité est devenue un fait universel. De plus en plus nombreux sont ceux qui, en liaison avec la hiérarchie et soumis à ses directives, sont impatients de hâter l'heure que Dieu seul connaît et où tous les chrétiens se rassembleront sur les chemins extérieurs ouverts à la grâce.

Si, chez les chrétiens, la nostalgie de l'unité a des causes plus profondes que la crise actuelle, les autres croyants souhaitent surtout de former un front commun contre un ennemi commun. Ce sentiment est spécialement fort chez les musulmans. « A l'heure actuelle, écrivait le directeur

du journal *As Salam*, toutes les religions qui proclament la souveraineté de Dieu, ont compris le danger qui menace l'humanité. L'Islam et le catholicisme, après s'être loyalement combattu durant des siècles, étudient les possibiltés d'une Croisade commune contre le paganisme envahissant, l'immoralité et le renversement des valeurs humaines ».

Cette base d'entente est fragile, comme la raison qui l'a provoquée. Elle n'exclut pas de pénibles contre-parties : poussées de fanatisme, sourdes persécutions, essais de modernisation dans le secret espoir de rester maître du terrain. Les musulmans considèrent que dans la désagrégation actuelle, ils apportent une formule d'avenir à laquelle tous se rallieraient. Des surprises ne sont pas exclues : c'est ainsi qu'au milieu de l'année 1950, le leader des 80 millions de Hors-Caste de l'Inde prenait définitivement le parti d'embrasser le bouddhisme, après avoir étudié et écarté les autres religions.

Mais il est tout de même réconfortant, dans l'histoire si mouvementée des religions, de constater le désir si général de se rencontrer, de s'entr'aider et de se comprendre.

Peu avant que le rideau de bambou ne tombe sur la Chine, l'archevêque de Nankin, Mgr Yu-pin, avait fondé la société des cinq religions dans le but de neutraliser les effets du matérialisme. On a vu des prélats américains, comme Mgr O'Hara, évêque de Buffalo, de passage au Japon, aller exhorter dans leurs couvents les moines bouddhistes, et ceux-ci se déclarer prêts « à mener aux côtés des catholiques la lutte pour la défense des intérêts spirituels japonais ». A Noël 1949, comme Mgr de Provenchère, archevêque d'Aix (France), se trouvait à Bethléem, il reçut du cheikh le plus connu d'Algérie, le télégramme suivant: « Sommes unis en pensée et en prière auprès de vous, à Bethléem, nuit de Noël, anniversaire naissance Mouloud Sidna Aïssa (Jésus), pour union chrétiens croyants et musulmans, pour paix mondiale dans justice... » On comprend qu'après de telles paroles un chef de l'Istiqlal marocain ait pu dire à l'auteur du présent article : « Nous

devrions fonder une internationale des spiritualistes », et un Algérien lui écrire qu'il était « fier de combattre à ses côtés sur un autre plan pour le triomphe des vérités éternelles ».

Ce regroupement des croyants a beaucoup contribué à l'épuration des religions polythéistes. Sans doute de nouvelles superstitions, de nouvelles religions même sont nées, comme le Caodaïsme au Vietnam qui a réussi à grouper plus d'un million de fidèles, comme certaines sectes pseudo-chrétiennes de l'Afrique noire, mais l'on peut se demander jusqu'à quel point l'idolâtrie au sens classique du mot existe encore. Là même où le fétichisme survit, ses tenants lorsqu'ils ont accédé à une certaine culture, s'ingénient à prouver qu'il s'agit d'êtres intermédiaires assimilables aux saints et aux anges. Cette marche vers le monothéisme prépare les voies au Dieu de la Révélation chrétienne.

Toutefois, elle peut aussi bien provoquer une certaine saturation spirituelle des âmes qui les détourne d'une recherche plus approfondie. On l'a vu chez des esprits aussi éminents que Gandhi et que Tagore, on le constate chez une foule de personnes qui préfèrent au dogme révélé une religion à leur image.

Telles sont les perspectives qui nous permettront de juger à leur juste valeur les statistiques religieuses qui courent les rues. En voici une toute récente, publiée par l'encyclopédie britannique en 1953.

Chrétiens	750 millions
Juifs	11 millions
Musulmans	315 millions
Zoroastriens	125.000
Shintoïstes	25 millions
Taoïstes	50 millions
Confucianistes	300 millions
Bouddhistes	150 millions
Hindous	255 millions
Religions primitives	121 millions
Autres et athées	387 millions

Sachons gré à l'encyclopédie britannique d'avoir réservé cette énorme tranche de 387 millions d'individus pour l'absence de religion ou l'athéisme. C'est une donnée nouvelle qu'on ne retrouve guère, ou plutôt qu'on ne retrouve absolument pas dans les ouvrages du même genre écrits antérieurement.

Pour l'édification de mes lecteurs, je donne cette autre liste aussi sérieuse que la précédente. On verra les variantes.

Chrétiens, environ ..	830 millions	750 millions
Juifs	11 millions	11 millions
Musulmans	383 millions	315 millions
Zoroastriens	500.000	125.000
Shintoïstes	27 millions	25 millions
Taoïstes	*pas de chiffre*	50 millions
Confucianistes	345 millions	300 millions
Bouddhistes	250 millions	150 millions
Hindous	275 millions	255 millions
Primitifs	135 millions	121 millions
Sans religion	120 millions	387 millions

Telles sont les données les plus récentes.

Pour finir les considérations d'ordre général, notons le fait très important du déplacement géographique des trois principales religions.

Tandis que les religions confucianistes et d'une certaine façon l'ex-religion shinto stagnent dans leur ère d'origine, tandis que l'hindouisme a, jusqu'ici, dévoré sur place tout apport religieux étranger et que l'animisme est lié à une certaine forme de vie primitive, il se trouve que les trois grandes religions chrétienne, musulmane et bouddhiste, ont été très largement déportées loin de leur zone initiale.

Le bouddhisme, né dans l'Inde, s'en est écarté depuis des siècles et a proliféré à la périphérie : Birmanie, presqu'île indochinoise, Ceylan, Chine, Japon.

L'Islam, dont le centre culturel et religieux se trouve toujours dans le monde ethnique arabe, progresse aux deux

bouts du croissant, de telle façon que le centre apparaît exsangue en comparaison. L'Indonésie, le Pakistan, ainsi que l'Union indienne forment, à eux seuls, la moitié du monde musulman (environ 170 millions). Quant aux musulmans d'Afrique noire, ils vont bientôt dépasser les 50 millions. Bref, le monde arabe proprement dit, ne représente qu'une faible minorité au sein d'un Islam qui n'a d'arabe que la langue religieuse.

Nous allons nous étendre un peu plus longuement dans l'examen du déplacement géographique du christianisme, car des leçons utiles peuvent en être tirées d'ores et déjà. Il n'est pas douteux que certains comportements généraux de l'Eglise romaine dépendent directement du déplacement massif de la chrétienté.

Pour toucher du doigt les changements que nous sommes en train de vivre, il me suffit de signaler tout d'abord un trait révélateur. D'où viennent les saints et les bienheureux qui vécurent aux XIXe et XXe siècles et qui furent solennellement canonisés par l'Eglise contemporaine ? 27 d'entre eux sont italiens, 19 sont français, 5 sont espagnols. Ajoutons un Allemand et un Autrichien et c'est tout.

Ainsi, ce n'est pas l'Europe, pas même l'Europe occidentale, ce sont très exactement les peuples méditerranéens, les peuples « latins » apparentés aux Romains par la langue et la civilisation qui ont formé jusqu'à ce jour le centre, le cœur de la chrétienté, la masse des catholiques. Chez eux se trouvait l'intensité de la pensée et de la vie spirituelle. Chez eux, les initiatives et l'autorité.

Or, cet état de choses est en train de changer à une allure torrentielle. Dans son allocution radiodiffusée de Noël 1945, Pie XII déclarait au monde : « Autrefois la vie de l'Eglise, sous son aspect visible, déployait sa vigueur de préférence dans les pays de la vieille Europe d'où elle se répandait comme un fleuve majestueux, à ce que l'on pourrait appeler la périphérie du monde ; aujourd'hui, elle se présente au contraire comme un échange de vie et d'énergie entre tous les membres du corps mystique du Christ

sur la terre. Bien des pays, dans d'autres continents, ont depuis longtemps dépassé le stade missionnaire... et ils donnent à toute l'Eglise des biens spirituels et matériels, alors qu'auparavant ils ne faisaient que les recevoir ».

Un rapide coup d'œil sur le passé éclairera ces paroles de Pie XII et montrera de façon saisissante ces déplacements géographiques des forces vives de la chrétienté.

Lorsqu'en 325, les chrétiens sortent des catacombes et qu'ils ont le droit de vivre au grand soleil, ils éprouvent le besoin de se regrouper et de faire le point. Dans une ville de la Turquie actuelle, face à la Grèce, les évêques de la catholicité se sont réunis en concile. C'est le premier concile. Le concile de Nicée. Environ 200 évêques sont présents. Une dizaine au maximum viennent d'Espagne, de Gaule, d'Italie, de la Yougoslavie et de la Grèce. Les 190 autres sont originaires de la Turquie, de la Syrie, de l'Iraq, de l'Iran, de la Palestine et de l'Egypte. Voilà l'Eglise catholique en l'an 325. Elle est bloquée dans la Méditerranée orientale. Elle est florissante avant tout dans ces régions que nous appelons aujourd'hui terres d'Islam.

Transportons-nous à présent à l'époque de saint François-Xavier, quelques années après sa mort, au concile de Trente, ville du Tyrol italien. Des centaines d'évêques sont réunis pour remédier à la situation de la catholicité après la tourmente protestante. Le concile de Trente eut une immense répercussion sur l'histoire de l'Eglise. D'où viennent les Pères du concile ? Une centaine proviennent d'Italie, une centaine de France, une cinquantaine d'Espagne, une dizaine d'autres à peine représentent le reste de l'Eglise : un Irlandais, un Suédois, deux ou trois Proche-orientaux. Et encore, ces derniers viennent des îles possédées par les Vénitiens ou les Génois. Quelques Allemands et Danubiens. L'Eglise, au début du XVIIe siècle est presque exclusivement latine, c'est-à-dire italienne, française et espagnole. Cette situation durera jusqu'au XXe siècle. Lors du dernier grand concile qui groupa au Vatican la quasi totalité des évêques du monde, en 1870, ceux-ci vinrent non

seulement de toute l'Europe mais d'Amérique, d'Afrique, d'Asie et même d'Australie. Mais tous ces hommes sont d'origine européenne et presque tous nés en Europe. L'Eglise était partout à cette époque, mais parce que l'Europe était partout dans le monde. Les missions étaient florissantes, mais tous les évêques, vicaires apostoliques, chefs de missions, étaient européens.

C'est en 1923 seulement, que, pour la première fois, à l'époque moderne, — plusieurs tentatives des âges passés ne comptent pas — un jésuite indien fut fait évêque à Tuticorin dans l'Inde du sud, précisément là où saint François-Xavier avait travaillé. Depuis ce précédent, on a marché vite. Lorsque le premier novembre 1950, à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Assomption, se réunirent à Rome 600 évêques, on compta, pour la première fois dans une assemblée un cardinal chinois représentant 30 évêques de chez lui, un évêque japonais représentant les 16 évêques de chez lui, 4 évêques vietnamiens, un évêque noir, un évêque indonésien, quelques évêques indiens représentant les 21 évêques de leur pays.

Trois ans ont passé depuis cette date et déjà l'Afrique à elle seule compte 7 évêques du pays. Présentement, l'Eglise peut se dire véritablement et pour la première fois universelle. En quelques années, elle s'est donné plus de 100 évêques asiatiques et africains. Encore un détail très symbolique. En 1930, on comptait 62 cardinaux européens, 6 américains et point ailleurs. En 1943, les Européens n'étaient plus que 57 et les Américains étaient devenus 12. En 1953, les Européens tombent à 48, les Américains montent à 16 et les autres continents en comptent 5 déjà.

Quant au déplacement géographique de masse, je signale qu'en 1880, sur 4 catholiques, 3 étaient européens. Aujourd'hui les catholiques européens représentent moins de la moitié de la catholicité mondiale, tandis que l'hémisphère américain est sur le point de conquérir la première place. En effet, en Europe occidentale il y a 190 millions de catholiques, dans le monde soviétique, 30 millions de

catholiques. Dans l'émisphère américain 180 millions ; en Asie-Océanie, 25 millions ; en Afrique, 20 millions. Si donc on fait le total pour l'ensemble de l'Europe, on obtient le chiffre de 220 millions et pour les autres continents, un chiffre légèrement supérieur à 225 millions.

Ce sont surtout les Américains et de façon plus large les Anglo-saxons qui apportent à l'Eglise universelle des effectifs nouveaux. Par le simple jeu du nombre, ce groupe d'Eglises s'impose chaque jour davantage à la catholicité. Elles forment un bloc de 67.839.000 âmes si nous en jugeons par une très curieuse statistique parue dans « The Catholic Directory » publié à Londres en 1951. Cet annuaire anglais, en dénombrant les catholiques de Grande-Bretagne, met bout à bout les 24 millions de catholiques qui font partie du Commonwealth et de l'Irlande, ainsi que les 43 millions de catholiques sous tutelle américaine. Cette addition n'est pas arbitraire car tous les catholiques ainsi envisagés, malgré les divergences et les différences, sentent entre eux une solidarité d'aspirations et ont, du monde et des grands problèmes religieux, une idée commune. La plupart ont émergé des milieux protestants. Alors que les Eglises de France, d'Espagne, d'Italie, sont restées en continuité absolue avec un passé presque deux fois millénaire, les Eglises anglo-saxonnes et américaines ont subi l'intermède protestant et ont donc, durant un temps plus ou moins long, été détachées de l'Eglise catholique et considérées, au siècle dernier, comme pays de mission. Aujourd'hui, à l'encontre du monde latin, elles regardent l'avenir moins comme une redoutable énigme que comme une conquête digne du plus juvénile optimisme.

Au Canada, malgré l'origine si nettement différente et les orientations parfois opposées des catholiques français, irlandais ou britanniques, un courant commun, les rapproche et leur donne une manière d'être catholique qu'un jésuite canadien définissait par ces mots : « Nous aimons

la vie ». Et là se trouve l'inépuisable source d'optimisme et d'espoir.

C'est en général avec un extrême étonnement et une pointe de scepticisme que les Européens découvrent l'intense vitalité de l'Eglise catholique aux Etats-Unis. Ils ont peine à se rendre à l'évidence, probablement parce qu'ils confondent — et pas toujours de bonne foi — la nation américaine qui comporte 70 millions d'incroyants et les 30 millions de catholiques. Ceux-ci, par la manière neuve et hardie d'aborder le monde moderne, par le sens étonnant de l'adaptation, par une pratique religieuse fidèle et sans complication intellectuelle, sont une source de réconfort pour l'Eglise universelle. Elle se réjouit d'énumérer les 120.000 convertis de chaque année, les 43.000 membres du clergé, les 150.000 religieuses, les universités, les hôpitaux, le nombre croissant des contemplatifs, les associations de laïques comme les chevaliers de Colombus et les Christophores, et surtout de constater l'abandon de l'isolationnisme spirituel : on savait que les Américains étaient les plus généreux en larges aumônes, on sait à présent que leurs missionnaires, au nombre de 2.000, en 1940, atteignent déjà le chiffre de 4.400 en 1952.

Toutes ces Eglises, grâce surtout à l'impulsion de la catholicité américaine, sont en train de créer un « homo catholicus » nouveau, qui se substitue progressivement à celui que nos ancêtres avaient modelé. Nous fûmes tour à tour spirituellement sémite, grecs, latins et occidentaux. Nous deviendrons ce que les catholiques anglo-saxons et américains commencent à devenir.

Alors que les 28 millions de catholiques des Etats-Unis ont, en face d'eux, 70 millions de citoyens sans religion et près de 50 millions de protestants conscients ; alors que les 5 millions de catholiques canadiens doivent s'imposer aux 7 millions de non-catholiques, l'Amérique latine se repose quiètement sur l'idée qu'elle est tout entière catholique. Elle n'en subit pas moins une très grave désagrégation religieuse. Le plus dramatique des dangers vient de la navrante

pénurie du clergé. Dans cet immense pays, du Mexique, à l'Argentine et au Chili, il y a moins de 25.000 prêtres pour 154 millions d'âmes. Si l'on prend comme base de mesure 1 prêtre pour 1.000 âmes, comme c'est le cas dans les pays moyennement chrétiens de l'Europe et comme c'est nécessaire pour faire face à la besogne, il faudrait à l'Amérique latine 100.000 prêtres de plus et au moins 200.000 religieuses. Des âmes meurent littéralement de faim spirituelle et l'on comprend que la propagande protestante, qui se fait aujourd'hui très intense, trouve des cœurs disposés à s'en nourrir. La pénurie du clergé catholique laisse déferler sur ce pays deux forces antagonistes : un protestantisme ardent, actif et plein de résonances spirituelles et, d'autre part, le communisme qui, se fondant sur les tares sociales, rivalise de vitesse avec les disciples de Jésus-Christ.

Tandis que la population de l'Amérique latine, très prolifique, s'achemine vers un avenir plein de promesses, l'Eglise catholique risque d'y subir un irrémédiable désastre, même si, comme c'est enfin le cas, les vocations sacerdotales augmentent et si les laïcs sortent de leur léthargie. Les apôtres de ces pays ne suffisent pas. Il faut le secours fraternel des missionnaires étrangers. Le trop-plein des vocations espagnoles et américaines s'y déverse déjà, heureusement ! C'est la règle, si l'on songe que les Eglises locales de quelque pays que ce soit, ont, toutes, à leur origine et à certains moments difficiles de leur histoire, eu besoin de l'aide que nous ne devrions peut-être pas appeler étrangère.

Il est impossible, dans le cadre de cet article, de passer en revue l'ensemble de la catholicité, moins encore d'essayer de répertorier les fidèles des diverses religions.

Il faut toutefois confronter les statistiques religieuses avec le mouvement de la population mondiale, car les centres de haute pression démographique ont notablement changé en 50 ans, comme tout le monde.

Nous imaginons habituellement que natalité et catholicisme sont en raison directe l'un de l'autre : familles catho-

liques, familles nombreuses — familles non-catholiques, familles stériles. Ce slogan facile doit être utilisé avec circonspection. Il ne se vérifie que dans une certaine mesure parmi les sociétés d'origine chrétienne, et il ne se vérifie presque jamais dans les pays de mission.

Dans les pays chrétiens, la petite cité familiale, même très religieuse, ne peut guère échapper à certains impératifs qui la dépassent et dont il est difficile de rendre compte à première vue. Un Japonais écrivait naguère, que la forte natalité de son pays se stabiliserait au fur et à mesure que le standard de vie s'élèverait, car plus une société s'élève, moins elle a d'enfants. Or, actuellement, les Etats-Unis ont une natalité exubérante et pourtant ils sont le pays du monde où le standard de vie est le plus élevé. On dit qu'un certain minimum vital est nécessaire aux familles pour qu'elles soient nombreuses, d'où la politique nataliste en France. Or, en Afrique du Nord, les milieux musulmans vivent une vie misérable et inhumaine et pourtant leur fécondité est telle qu'on s'en inquiète.

Les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets. Il est certain qu'une population sans égoïsme est prolifique et qu'une population qui cherche dans le mieux-être son idéal est une population sans enfants, mais l'essentiel réside dans un vouloir vivre énergique qui est le premier facteur d'expansion démographique.

Or, ce vouloir-vivre d'une société n'est pas nécessairement d'origine religieuse et vice-versa un déclin de fécondité n'est pas pour autant baisse de moralité. La fidélité chrétienne à la loi de Dieu n'est pas automatiquement génératrice de population nombreuse. Voici deux exemples extrêmes : l'Irlande et la Hollande. Aucune pratique anticonceptionnelle, familles saines, moralité irréprochable. Or, la Hollande prolifère tandis que l'Irlande, qui jeta des millions d'émigrants à travers le monde, est actuellement immobile. En Hollande on se marie jeune, et on a le plus d'enfants possible au point que les protestants accusent les catholiques de faire une politique nataliste pour avoir la

majorité dans le pays. En Irlande, on se marie tard ou pas du tout et on a peu d'enfants. Pour des raisons purement temporelles, le mariage y est envisagé sans anxiété ni hâte, comme l'une entre autres, parmi les orientations de la vie, sans que pour autant les autres soient un pis-aller, et dans le mariage la chasteté conjugale est très généralisée, grâce au frein qu'impose à l'imagination et aux sens un milieu social austère et sain. Comme on le voit, les époux irlandais aboutissent à des attitudes pratiques opposées à celles des époux hollandais.

Mais si nous dépassons le cadre du monde traditionnellement chrétien, nous aboutissons à des conclusions beaucoup plus sévères. On a parlé du relèvement de la natalité d'après-guerre en Europe Occidentale, mais elle est insignifiante, si on la compare à celle des fourmillères asiatiques. Le plus important des bouleversements mondiaux n'est pas à rechercher dans la montée de l'étoile rouge soviétique ou des étoiles blanches américaines, mais dans les faits suivants : les Philippines ont passé en trente ans (1920-1950) de 10 millions à 20 millions et elles promettent 50 millions avant la fin du siècle. Le Japon, que les conditions inhumaines d'après-guerre et la politique d'étouffement international empêchent de proliférer augmente, néanmoins, de 1 million d'enfants par an. L'Inde a augmenté, en sept ans, d'une population équivalente à celle de la France, malgré la famine de 1947 qui a fait 3 millions de victimes.

Selon les données des plus récents annuaires, la population du globe a augmenté de 1937 à 1948 d'environ 200 millions. Or, dans la répartition de ce chiffre, l'Asie vient en tête avec ses 87 millions, puis l'ensemble des Amériques avec 43 millions, l'Afrique avec 30 millions, la Russie d'Europe et d'Asie avec 28 millions et l'Europe occidentale avec 6 millions seulement. Que l'on veuille bien rapprocher ces deux chiffres : population mondiale : 200 millions. Europe occidentale : 6 millions.

Cette ascension de peuples n'est pas favorable au chris-

tianisme puisque la biologie favorise surtout les masses non chrétiennes. En trente ans, les catholiques ont augmenté (en théorie) de 100 millions et les non catholiques ont augmenté (en fait) de 400 millions. Quatre fois plus vite !

Donc ce n'est pas au simple jeu des lois de la natalité, comme certains ont pu le penser naïvement, que le christianisme peut demander ses chances d'avenir, tout au contraire. Est-ce à dire qu'il faille pousser à l'absurde ce raisonnement et pronostiquer qu'un jour viendra où le christianisme, religion historique, sera étouffé et végètera à la manière des sectes chrétiennes malabares aux Indes ou nestoriennes en Perse ?

On comprendra, à la lumière de ces faits, l'extrême urgence du travail missionnaire dans les zones de haute démographie. Il faut que la vie que Dieu le créateur distribue et l'amour rédempteur qu'il offre se rejoignent. Devant cette montée des masses nouvelles, que ce soit les masses prolétariennes, les néo-païens de derrière le rideau de fer, ou l'écrasante marche en avant des masses asiatiques, nous sommes un peu désemparés.

La structure sacramentelle de l'Eglise exige une proportion suffisante et une répartition rationnelle du clergé, trait d'union institutionnel entre ce monde et l'au-delà. Or voici, d'après nos estimations, la situation relative des catholiques et du clergé[1].

L'Amérique du Nord (Etats-Unis et Canada) comptait, en 1950, pour 32.592.000 catholiques enregistrés pratiquants, 53.135 prêtres séculiers et réguliers, ce qui, sans préjudice pour l'alimentation normale des fidèles permet d'envisager un travail missionnaire parmi les indifférents et les non-catholiques.

Par contre, à la même date, l'Amérique latine comptait

1. Cette estimation corrige celle qu'a proposée le chanoine Boulard ou l'abbé Bouffard.

pour 154.000.000 présumés catholiques, le chiffre dérisoire de 24.500 prêtres.

Pour l'Europe on peut proposer le chiffre incertain de 215.000 prêtres pour un nombre impossible actuellement à déterminer de catholiques.

L'Afrique, au début de 1950, possédait 9.400 prêtres pour le nombre certainement majoré de 17.000.000 de fidèles.

L'Australie avait 2.470 prêtres ; l'Asie, sans doute 12.590 et l'Océanie 3.600.

Ce qui donne un total de 320.695 prêtres catholiques, inégalement répartis, même au sein de la catholicité ancienne.

On compte en Hollande et en Angleterre 1 prêtre pour 400 fidèles, au Canada 1 pour 500, en Belgique 1 pour 600, en France 1 pour 900 baptisés catholiques. Je viens d'employer pour la France les termes « baptisés catholiques » et non le mot « fidèles ». Leur différence, presque incompréhensible pour un catholique anglo-saxon et américain, est très nette pour les catholicités latines. En France, il y a 52.000 prêtres, ce qui représente le plus nombreux clergé national du monde ; il y a une population de 35.000.000 baptisés dont environ 15.000.000 recourent de temps en temps au clergé, et dont 4.000.000 environ sont des catholiques complets, auxquels il importe d'ajouter un million d'enfants qui fréquentent l'école catholique. On peut donc en tout état de choses, considérer que la France possède un clergé suffisant et n'est pas un pays de mission au sens habituel du terme : elle n'a pas besoin d'un apport étranger pour se rénover, même si, en fait, un petit contingent de prêtres irlandais et hollandais vient à la rescousse. Ce qu'il lui faut, c'est une répartition numérique nouvelle du clergé, c'est une répartition sociale différente puisque trop de prêtres ont été accaparés par les milieux traditionnels attachés au passé et qu'on désigne sous le terme générique et faux de « bourgeois », alors que les classes laborieuses popu-

laires tournées vers l'avenir, demandent au marxisme de les conduire et de les sauver.

La situation de l'Italie, avec ses 44.000 prêtres, ses 100.000 religieux et 180.000 religieuses, est analogue à celle de la France. En Espagne, le clergé prodigieusement riche en vocations n'a pas encore entièrement retrouvé les effectifs que l'affreuse persécution de 1936-38 avait décimé (7.300 prêtres mis à mort). De plus il est tenté de trop se reposer sur les élites officielles, pendant que le peuple se tait, souffre et attend. Il y a là également un problème de répartition.

Jusqu'ici nous n'avons, en parlant du clergé, que souligné la question de répartition. Il nous faut marquer maintenant l'insuffisance du nombre. En Pologne, il y a 1 prêtre pour 2.000 catholiques. Ce chiffre s'abaisse à 1 pour 6.000 dans l'ensemble de l'Amérique du Sud et à 1 pour 8000 aux Philippines, ce qui est proprement dramatique.

On considère généralement que le rapport de 1 prêtre pour 1.000 fidèles indique une santé religieuse normale parce que, dans ce cas, la chrétienté peut recevoir une alimentation spirituelle suffisante et régulière. A la condition toutefois que le prêtre n'ait d'autre souci que celui de son troupeau fidèle et qu'il ne se livre à aucune tâche missionnaire proprement dite, ce qui est vrai dans une chrétienté où le réseau serré des paroisses ne laisse aucun champ en friche, ce qui peut avoir lieu parfois même en mission, créant ainsi un ilôt chrétien dans une masse païenne. Au Vietnam, par exemple, où le clergé est florissant, les villages sont souvent isolés les uns des autres par les rizières et l'on voit, sans transition, un village chrétien et un village païen où aucun prêtre ni européen, ni vietnamien n'a jamais pénétré ; on prétend que les communistes exploitent avec une extrême habileté, cette situation : ils laissent le village chrétien croupir tranquillement dans ses habitudes ancestrales et travaillent à l'aménagement technique du village païen. Dans quelque temps le standard de vie du village païen sera tellement supérieur à celui du village

chrétien que ce dernier, en principe du moins, définitivement annihilé, aucune besogne ne sera possible ni au dedans, ni au dehors. Et pourtant on continuera, sur les tableaux statistiques, à noter avec satisfaction le beau chiffre du clergé vietnamien, ce qui est certainement vrai si l'on considère le clergé comme pasteur des paroisses, mais fallacieux si on le considère comme clergé missionnaire.

Or la structure actuelle des missions requiert du clergé la double tâche pastorale et missionnaire, souvent contradictoire, et qui demande de lui un effort au-dessus de ses possibilités[2].

Immobilisé par le bloc compact et ordinairement fervent de ses fidèles, il doit, en outre, se considérer comme responsable d'une masse énorme d'infidèles qui enserrent son ilôt paroissial. En mission, il y a pour 1.000 catholiques, une moyenne de 35.000 non chrétiens. Ce chiffre s'élève parfois jusqu'à 100.000 (en Chine par exemple et au Japon). Pour donner une image qui n'est pas sans vérité : en Europe on ne peut pas parcourir treize kilomètres carrés sans rencontrer un prêtre, deux religieuses et, au moins, un clocher d'église. En Océanie, ils se répartissent sur 280 kilomètres carrés, distances océanes non comprises. En Afrique, sur 500. En Asie, sur 2.130 ! Entre 13 kilomètres et 2.130, il y a une formidable différence.

Cet ensemble de constatations donne son véritable relief au minuscule contingent du clergé indigène, plante fragile

---

2. Soit dit en passant, les tâches pastorales (alimentation spirituelle et sacramentelle) appartiennent aux pasteurs, les tâches missionnaires (recrutement de futures brebis pour le bercail) reviennent d'abord aux laïcs. C'est aux laïcs d'être missionnaires, de faire un travail de conquête ,de préparer les « païens » à l'initiation chrétienne. Une fois devenus « brebis », ils sont pris en charge par les « pasteurs ». Cette manière de voir est conforme à la terminologie chrétienne, aux thèmes développés par la dernière encyclique sur les missions, et à l'usage courant dans la primitive Eglise, et, j'allais dire, dans toutes les primitives Eglises.

qui doit, coûte que coûte, devenir l'arbre vigoureux dans le plus bref délai possible, afin que, selon le mot de Pie XII, « l'Eglise, après avoir poussé de profondes racines, puisse, sans le secours des missionnaires étrangers, prospérer et grandir ». Pour l'ensemble de la presqu'île indochinoise, par exemple, l'Eglise compte plus de 2.000 prêtres pour moins de 2.000.000 de fidèles. Semblablement la petite chrétienté du Japon qui n'avait, en 1920, que 38 prêtres japonais et 29 grands séminaristes pour 78.000 fidèles, accuse, en mai 1951, avec une population de 142.000 fidèles déjà 195 prêtres et 180 grands séminaristes. Avec les 200.000 catholiques de 1954, le contingent sacerdotal sera de près de 300. Ainsi pour une population catholique qui, en trente ans, a doublé, le clergé a quadruplé et les séminaristes ont quintuplé. Aux Indes, les 3.000 prêtres indigènes appuyés par 1.300 grands séminaristes, peuvent espérer prendre en charge, dans un rapide avenir, le bloc des cinq millions de catholiques.

L'Afrique, bien que d'évangélisation beaucoup plus récente, marque une progression sacerdotale plus rapide. En 1939, pour l'ensemble du continent africain on comptait 7.608.000 catholiques, 388 prêtres indigènes, 844 grands séminaristes ; en 1950, les 10.963.000 catholiques étaient servis par 1.100 prêtres que suivaient 1.250 grands séminaristes.

Tout en insistant sur la néfaste insuffisance du clergé par rapport à la population totale, il faut se réjouir de sa progression rapide qui manifeste, avec la mise en œuvre des consignes pontificales, la belle vitalité des églises indigènes. Mais cette marche vers l'autonomie religieuse se fait dans des nations en proie à des remous idéologiques, dévastateurs des traditions anciennes. Il faut donc un clergé aguerri spirituellement, d'une doctrine sûre et d'un indéfectible attachement au Pontife Romain. Le clergé indigène a la lourde tâche de recueillir l'héritage chrétien qui s'est incarné successivement dans le monde grec, latin et occidental, et qui doit aujourd'hui prendre un visage conforme

aux aspirations nationales sans trahir le message du Christ. Sur le plan spirituel surtout, ils doivent se souvenir de la belle comparaison de saint Paul, qu'ils portent « un trésor dans des vases fragiles ». C'est pourquoi l'appui de la prière universelle des chrétiens de toutes races leur est nécessaire pour réaliser la consigne que Pie XII leur donnait d'être « la lampe ardente qui reflète sur le peuple chrétien la splendeur de toutes les vertus ».

⁂

C'est intentionnellement que nous concluons notre étude nécessairement fragmentaire et disjointe, par cette immense Asie où s'opèrent les bouleversements les plus radicaux. C'est elle qui, demain, pèsera le plus lourdement dans les destinées de l'univers et c'est elle aujourd'hui qui, de tous les continents, est non seulement le moins christianisé, mais encore celui dont la christianisation avance le plus lentement. Jusqu'à la dernière guerre mondiale, les conversions en Asie et en Afrique cheminaient d'un pas égal. Depuis, la situation a nettement changé. L'Asie se convertissait plus hier qu'aujourd'hui et l'Afrique plus aujourd'hui qu'hier. Mais tandis que l'Afrique n'accroît plus que lentement sa population noire, l'Asie se multiplie à une vitesse telle qu'en fin de compte les païens y progressent relativement plus vite que les chrétiens. Les conversions ne suffisent pas à déplacer la proportion en faveur du christianisme. La stagnation, et sur certains point le recul du christianisme en Asie, sont extrêmement angoissants. Il semble que l'Asie a été trop préoccupée par les problèmes de vie immédiate et de réorganisation temporelle pour avoir la liberté d'âme suffisante qui seule ouvre le chemin des questions éternelles.

Depuis bientôt un siècle, l'Asie se débat entre ses structures millénaires et l'idéal de vie importé d'Occident. Le sort en est jeté. L'Asie a choisi l'Occident. Toutes les nations d'Extrême-Orient manifestent une volonté exaspérée de complète autonomie politique. Mais elles manifes-

tent plus encore la volonté d'assimiler la technique de l'Occident pour le dépasser en efficacité.

Le communisme s'est emparé de toutes les rancœurs et de toutes les aspirations de l'Asie. Il déferle partout, même dans les régions aussi catholiques que les Philippines. Depuis que la République populaire chinoise se trouve reliée à la Russie soviétique, c'est l'empire de Gengis-Khan qui s'est reconstitué. Le communisme, tel un fléau de Dieu, oblige tous les peuples, bon gré mal gré, à tourner la page, à lâcher la civilisation des ancêtres pour la civilisation énigmatique de demain qui se paie aujourd'hui par une dure barbarie. Supposons avec optimisme que la vague rouge, comme une pluie d'orage sur le granit, laisse l'Asie intacte. Il n'en est pas moins vrai que les transformations sont inéluctables, parce que désirées par tous.

Dans l'inauguration de ce monde nouveau, les chrétiens et les catholiques font petite figure. Si nous défalquons les Philippines dont la situation est spéciale, nous obtenons pour un milliard 300 millions d'humains, seulement 12 millions de catholiques et un chiffre moindre de protestants.

Et encore ces chiffres paraissent surestimés à certains. Avant même le déferlement du communisme, un missionnaire espagnol, historien des missions de Chine écrivait : « Nous croyons que les chiffres ne reflètent pas honnêtement la situation réelle. On fait entrer en ligne de compte les nouveaux convertis qui, chaque année, augmentent le troupeau, mais on oublie de retrancher le nombre peut-être plus élevé des défections qui se sont produites durant la guerre : suite des destructions, de la désintégration des familles, du manque de missionnaires, de l'émigration, etc., les missionnaires sont unanimes à le reconnaître » (Damboriena s. j.). Ces paroles furent écrites en 1948. Que dire, à présent que la disparition complète des missionnaires étrangers n'est plus qu'une question de très peu de temps. L'Eglise catholique chinoise, avec ses trois millions de fidèles noyés dans la plus vaste population du globe, est

de toutes les Eglises, celle qui a le plus besoin de nos prières, afin qu'après avoir été enfouie, comme la graine en terre, elle sorte plus vigoureuse au printemps que Dieu voudra.

De quelque côté que l'on se tourne en Asie, on ne voit, sauf aux Philippines et partiellement aux Indes et au Vietnam, que des chrétientés encore faibles et fragiles. Toutefois une lueur d'espoir est donnée. En Occident, le communisme apparaît comme un christianisme dégradé et découronné, un erzatz diabolique du message du Christ. En Extrême-Orient, il pourra devenir (mais c'est le secret de Dieu) le fourrier de Celui pour qui, sans le savoir, tous les Attila et tous les conquérants ont marché. Et, sans prendre de trop lointaines hypothèques sur l'avenir, constatons que toutes les chrétientés de l'Extrême-Orient se sont recrutées, dans leur immense majorité parmi les petites gens, les pauvres villageois, les prolétaires. Ce fut même un objet de reproche fait aux missionnaires de n'avoir pas évangélisé les élites. Aujourd'hui cette situation peut avoir certains avantages. La plupart des chrétiens d'Extrême-Orient n'ont pas de capitaux, de prestige social, de position politique à sauver. Ils n'ont d'autre raison de se raidir contre le marxisme que leur foi chrétienne. Il ne leur sera donc pas difficile de courber l'échine sous la tourmente révolutionnaire et de se relever intacts, demain. Mêlés à la masse de leurs concitoyens, ils n'ont pas à redouter, comme beaucoup de leurs frères d'Europe, d'être accusés d'un « christianisme bourgeois », d'un christianisme de « classe ». Ils peuvent même, par suite des violentes destructions sociales du communisme, être dispersés parmi les païens que, jusqu'ici beaucoup d'entre eux, réfugiés dans leur village catholique, ou groupés autour de leur église, ils ne fréquentaient guère et ne connaissaient peut-être pas. Si bien que, avec la paralysie du clergé chassé ou surveillé, peut surgir en Asie communiste, tout spontanément et sans que la chose soit officiellement « structurée » un authentique apostolat des laïcs tel que la primitive

Eglise persécutée a pu le connaître durant des siècles. Voilà notre grande espérance : le petit peuple chrétien devenu levain dans l'immense pâte et préparant le jour nécessaire où ceux qui dirigeront alors les destinées du pays comprendront, à l'instar de Constantin, que l'avenir est au Christ[3].

On ne saurait trop souligner l'importance décisive que les riverains de l'immense océan dit Pacifique vont prendre dans la vie de l'Eglise de demain. L'ère du Pacifique est ouverte pour le monde. Elle doit s'ouvrir pour l'Eglise. Si le christianisme est solidement implanté dans l'hémisphère américain, il ne comporte que de faibles jalons en Asie. Nous devons tous et de toutes nos forces, les renforcer. Chacun de nous se pose la question de savoir comment il peut modifier personnellement la situation générale du monde et contribuer à en résoudre les problèmes. La première condition, me semble-t-il, est de les regarder dans leur ensemble, d'en mesurer exactement les données et les éléments. Je ne saurai trop redire le mot de Smuts : « Tout problème qui n'est pas posé en termes mondiaux est mal posé et par conséquent insoluble ». D'une façon générale, les catholiques n'ont pas l'habitude de se placer dans des perspectives d'ensemble, ni d'essayer de se faire une idée du plan de Dieu sur le monde. Les desseins de Dieu sont assurément aussi insondables que Lui-même, mais, du même coup, sont aussi connaissables que lui-même. Ce qu'il faut, c'est admettre son plan mystérieux dont les perspectives et les mesures nous échappent et, en même temps, la solidarité étroite entre l'âme et le corps des sociétés humaines. Il n'y a ni essor ni déclin de l'Eglise, il y a le déroulement majestueux de l'histoire humaine sous le regard et la direction de Dieu.

G. NAIDENOFF, S. J.

---

3. Il va de soi que Constantin est nommé ici à titre d'exemple symbolique, sans aucune référence à son œuvre personnelle faste ou néfaste.

DYNAMIQUE DE L'ISLAM

A travers l'actualité, l'homme d'Occident discerne le mouvement d'Islam : mouvement confus, lui semble-t-il, mais certain, et sans doute puissant[1]. Les symptômes en sont nombreux, depuis l'agitation politique de la plupart des pays musulmans jusqu'à la constante expansion de l'Islam dans l'Afrique Noire. Mais la variété même de ces symptômes uniformément rapportés à l'Islam, bien que les uns soient apparemment politiques tandis que d'autres ressortent, évidemment, au domaine religieux, entretient beaucoup d'obscurité quant aux caractères profonds et aux ressorts de ce mouvement. Et les esprits réfléchis sentent bien qu'ils ne pourront ni s'éclairer vraiment, ni se mettre en paix avec eux-mêmes, en adoptant l'une de ces attitudes extrêmes que d'aucuns proposent : soit dénoncer dans l'Islam un irrémédiable fanatisme et le considérer en ennemi pur et simple, soit ne voir en lui que sa haute spiritualité et lui accorder en bloc un crédit total.

***

Il semble cependant que, dans l'apparent enchevêtrement des réalités musulmanes, un trait majeur puisse être discerné. De nos jours comme autrefois, une affirmation

---

1. Bien qu'il soit presque impossible d'alléguer des chiffres précis, on peut admettre d'une part que l'Islam ne perd guère de fidèles au profit d'autres religions, d'autre part qu'il connaît depuis plusieurs années une période de rapide expansion dans la zône équatoriale d'Afrique.

domine l'Islam, celle de l'*Unité*. Passionnée et multiforme, elle est parfois travestie au point d'être indiscernable ; mais toute recherche attentive y ramènera bientôt ; il n'est pas une manifestation de l'Islam qu'elle n'anime, de façon ouverte ou secrète, sous l'un quelconque ou sous plusieurs de ses aspects.

Au centre de cette universelle affirmation unitaire réside la conscience de l'*Unité de Dieu*. Le Musulman en rend témoignage par la *chahada*, qu'il articule comme l'attestation essentielle de sa foi : « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah ».

On n'accorderait pas à cette affirmation toute la résonance et toute l'ampleur que le Musulman entend lui donner, si l'on n'y voyait que la profession d'une croyance monothéiste, analogue en ceci à la foi des Juifs et des Chrétiens également adorateurs du dieu unique. C'est, précisément, contre ce que l'Islam tient pour des déviations juives et chrétiennes qu'il proclame l'unité divine. Car si la souche de cette notion lui est commune avec le Judaïsme et le Christianisme, il prétend être le seul à l'avoir conservée dans toute sa rigueur et cultivée dans toute sa force.

L'attestation de l'unité divine, dans le Coran, est issue du témoignage que Dieu rend de lui-même devant Moïse : « Je t'ai élu. Ecoute attentivement ce qui te sera révélé. Moi, Je suis Allah. Il n'y a pas d'autre Dieu que Moi » (*Coran*, xx, 13-14). Mais les Israélites, ainsi bénéficiaires des commencements de la révélation, n'ont pas, selon les Musulmans, gardé fidèlement le dépôt : « Comme ils ont violé le pacte conclu, Nous les avons maudits. Nous avons endurci leurs cœurs. Ils déplacent les paroles des Ecritures et oublient une partie de ce qui leur fut enseigné. Tu ne cesseras de découvrir quelque perfidie de leur part. » (*Coran*, v, 16).

Quant aux Chrétiens, dont Dieu aussi avait « accepté l'alliance », ils joignent à l'oubli partiel de la Révélation une faute capitale contre l'unité divine : selon les Musulmans, ils associent à Dieu une créature : « Ceux-là aussi

ont oublié une partie de ce qui leur fut enseigné... Ils disent : Dieu a un fils. Par sa gloire, non, dites plutôt : Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre Lui appartient, et tout Lui obéit. Unique dans les cieux et sur la terre, dès qu'Il a résolu quelque chose, Il dit : Sois, et elle est... Infidèle est celui qui dit : Dieu est un troisième de la Trinité, tandis qu'il n'y a point de Dieu si ce n'est le Dieu unique... Le Messie, fils de Marie, n'est qu'un apôtre... Dieu ne pardonnera point qu'on lui associe d'autres Dieux »[2]. (*Coran*, V, 17 ; II, 110-111 ; V, 77, 79 : IV, 51).

Aussi les Musulmans adjurent-ils Juifs et Chrétiens[3], dépositaires infidèles d'une partie des Ecritures, de revenir à la vérité et à la stricte notion de l'unité divine : « O vous qui avez reçu les Ecritures, pourquoi revêtez-vous la vérité de la robe du mensonge ? pourquoi la cachez-vous, vous qui la connaissez ?... Venez entendre un seul mot ; que tout soit égal entre vous et nous ; convenons que nous n'adorerons que le Dieu unique et que nous ne Lui associerons quoi que ce soit, et que nous ne chercherons pas les uns parmi les autres des seigneurs à côté de Dieu » (*Coran*, III, 64, 57).

*
* *

L'affirmation unitaire si fortement, si souvent renou-

---

2. Il est bien évident pour un catholique que le fait que Jésus soit reconnu comme Fils de Dieu et Dieu n'a jamais été tenu comme allant contre l'unité du Dieu qui s'était révélé à Moïse. Tout catholique en disant le *Credo* affirme sa croyance en un seul Dieu, rejoignant l'enseignement traditionnel de l'Eglise, celui des Evangiles, de saint Jean et de saint Paul. Il reste qu'il est mystérieux d'affirmer que Dieu est Père, Fils, Esprit. Mais cela ne va pas contre l'unité divine. (N.D.L.R.)

3. Sans rien retirer de ses condamnations de *principe*, l'Islam a toujours accordé aux « gens des Ecritures », en pratique, une certaine tolérance qu'il refusait aux païens. L'exposé des conditions et des limites de cette tolérance exigerait des développements historiques et sociologiques qui ne peuvent trouver place ici.

velée[4] charpente non seulement la théologie de l'Islam, mais encore, avec elle, toute sa conception du monde. Rappelons le passage du Coran, cité ci-dessus : « Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre Lui appartient, etc. » : de l'unité de Dieu découle l'unité du monde dont il règle souverainement chaque trait. Si forte est dans l'esprit du Musulman cette idée de la puissance divine, constamment présente et active dans l'univers, qu'il ne peut rien soustraire au domaine immédiat du religieux : la distinction du profane et du sacré ne lui apparaît pas ; tout, en quelque sorte, est sacré.

Aussi le Musulman, lorsqu'il suit toute la rigueur de son idée unitaire, ne peut-il concevoir rien d'analogue aux catégories qui semblent naturelles et logiques à l'esprit occidental. S'il n'est pas de distinction entre le profane et le sacré, il ne peut en être entre le juridique et le religieux ; le dogme et la loi se confondent en toute occasion ; conduite de la communauté et conduite de l'Etat ne font qu'un. Rien d'analogue ici à la règle du Christ : « Rendez à César ce qui est à César... » D'ailleurs, tout est réglé indivisément dans le Livre unique, le Coran, dans ses commentaires autorisés et dans la tradition du Prophète qui l'a reçu ; on y trouve étroitement associées les prescriptions correspondant aux catégories occidentales du religieux et du laïque.

Sous cet angle, il ne saurait être question non plus de distinguer vraiment entre ce qui concerne le fond et ce qui ne touche que la forme : celle-ci est d'importance comparable, elle ne peut être dissociée des bases les plus profondes ; elle en est le symbole et le signe efficace. Rien ne distingue le profane du sacré, donc tout est sacré ; rien

---

4. Nous n'avons produit qu'une partie des textes ; on trouvera leur indication plus complète et leur discussion, sous l'angle d'un parallèle critique avec le dogme chrétien, dans Joseph Henninger, *Spuren christlicher Glaubens wahrheiter im Koran*, Schoneck-Beckenried, 1951, pp. 45-56.

ne distingue le geste du rite, donc tout geste est rite ; la société sacralisée est une société ritualisée. Un exemple, humble à dessein, nous permettra de passer dans le concret : le Musulman ne saisit ses aliments qu'avec trois doigts de la main droite, réservés aux œuvres élevées ; il tiendra d'instinct pour barbare le maniement occidental, indifférencié, de la fourchette et du couteau ; s'il lui arrive de s'y plier, par nécessité sociale, il continuera spontanément et souvent inconsciemment, dans les gestes qui lui resteront libres, de réserver la main droite aux hautes fonctions, la gauche aux obligations basses.

L'imprégnation de la société musulmane par les rites achève de cimenter et souvent manifeste l'unité des Croyants. De cette unité, le monde occidental n'est pas pleinement convaincu : il constate l'existence, dans l'Islam, de sectes hérétiques dont certaines fort aberrantes (Chiites, Kharedjites, Druzes, Ismaïliens, etc...). Mais, d'une part, ces sectes ne rassemblent au total qu'un dixième environ des Musulmans du Monde, proportion faible après tout. D'autre part, leur origine historique les rattache initialement à des divergences portant seulement sur le choix du Calife, c'est-à-dire du lieutenant de Dieu auprès des croyants ; en sorte que chez chacune d'entre elles la plus large part des croyances, loin de les séparer, les unit à l'ensemble. Tout ceci peut fournir matière à discussion ; mais reste incontestable et, semble-t-il, décisif, le sentiment que tous ces Musulmans, orthodoxes ou non, ont de l'entité qu'ils forment tous ensemble et donc de leur unité. Ce sentiment profond les amène à faire bloc, spontanément, à l'égard des non-musulmans, fut-ce au prix de la négation de leurs divergences les plus nettes : c'est qu'en réalité celles-ci, à l'égard de l'extérieur qu'elles ne regardent pas, cessent donc de compter pour eux. Rien davantage que cette négation instinctive ne peut manifester leur conscience de leur propre unité.

La réalité supérieure de cette unité des Croyants transcende pour eux toute autre réalité sociale, toute autre

diversité. Aussi aisément qu'à ses origines l'Islam a recouvert les tribus d'Arabie et du Moghreb, il absorbe aujourd'hui les chefferies de l'Afrique Noire : l'imposition d'une foi, d'ailleurs aisée à exprimer simplement dans son dogme unitaire et n'impliquant ni bouleversement social ni réforme des mœurs, fait d'humbles nouveaux convertis les membres parfaitement égaux de la fière société des Croyants.

Et, en présence de dominations ou de protections occidentales, le sentiment unitaire musulman rencontre aisément le caractère unitaire de l'élan nationaliste. Qu'est-ce en effet qu'un nationalisme, si ce n'est la poussée conjuguée de tous pour la nation, à quoi toute autre préoccupation, toute autre légitimité, tout autre souci ou intérêt doit céder ? Si la nation est une communauté musulmane, aucun membre de celle-ci ne se dissociera aisément de ceux qui, fut-ce en définitive pour des buts intéressés ou dans le cadre d'un parti politique, affectent d'invoquer une solidarité à la fois nationale et religieuse. Et par ce détour le cadre musulman se trouve, quelle que soit sa valeur mystique, aisément favoriser l'ambiance totalitaire.

Ce sont là, nous l'avouons volontiers, vues rapides et nécessairement sommaires ; le mécanisme de ces actions musulmanes, leur insertion dans la réalité, par souplesse ou violence, l'interférence entre le religieux et le politique exigeraient une analyse patiente et nuancée. Notre dessein ici était seulement de caractériser, en raccourci, l'instrument essentiel du dynamisme de l'Islam. C'est en effet sans doute dans cette affirmation intransigeante de l'unité que réside, avec un des caractères spécifiques essentiels de l'Islam, le principe de sa vigueur et le secret de son élan.

***

A cette rapide esquisse doit être ajouté, cependant, un trait majeur faute duquel elle serait trop incomplète. La simplicité et la force que puise l'Islam dans le concept

de l'Unité ne vont pas sans contre-partie ; dans la mesure même où elle est passionnée, cette véhémente affirmation trahit une inquiétude.

Si l'exigence de l'Islam, en effet, trouve souvent dans sa vigueur interne le moyen de s'imposer, d'autres fois elle se heurte au réel. Certes il est possible, alors, de s'en tirer par un simple refus : au nom de ce qui doit être, l'on récuse ce qui est ; ou mieux, on le subit en patientant : n'est-il pas illégitime, donc anormal, et donc, il faut l'espérer, précaire ?

Mais ce réel est parfois, dans les sociétés modernes surtout, si complexe, si entretoisé, qu'il résiste victorieusement à ce mépris ; alors que les méthodes occidentales, visiblement, entrent avec lui en efficace composition. En outre, nulle dialectique ne prévaut contre les structures matérielles ; mais celles-ci cèdent, dans une bonne mesure, à l'effort des techniques. De tels faits, qu'aucune mystique ne peut complètement voiler, ont troublé, depuis un siècle, la sérénité de quelques Musulmans. Loin de perdre, d'ailleurs, leur foi totale dans l'Islam, ces hommes pieux ont pensé que l'heure était venue de lui demander davantage et d'obtenir qu'il assumât, dans l'unité de toutes choses, la totalité aussi de la science, du progrès technique, de l'évolution politique.

De cette inquiétude l'Islam moderne allait donc tirer un nouveau ferment, et le principe, en quelque sorte, d'une plus large expansion.

Du processus ainsi déclanché, peu de chose jusqu'à présent est sorti, aux yeux du moins des observateurs du dehors. Mais ce processus lui-même est loin d'être achevé ; il constitue désormais un trait permanent de l'Islam, qu'il aiguillonne et qu'il contribue à rendre actif et vivant.

Car il s'agit bien d'une revivification, d'une rénovation ; mais, trait spécifiquement musulman, on l'accomplira en revenant aux sources. Profondément convaincu de l'excellence de l'Islam primitif, un esprit musulman nova-

teur voit dans un retour au passé le principe de toute renaissance ; et cela non sans audace, car en dépit de la règle il lui faudra, pour ce faire, sauter au-dessus des exégèses traditionnelles dûes aux docteurs anciens.

Il s'agit donc de « repenser l'Islam ». C'est la tâche à laquelle, après les réformateurs Jamaleddine Afghani et Mohamed Akbou, le poète et philosophe Mohamed Iqbal s'est consacré. En précisant la pensée du premier, le second entendait trouver pour la doctrine islamique une nouvelle formule, à la lumière de la pensée moderne, mais à l'abri des influences nocives et des attaques de l'Occident. Pour le troisième, il s'agissait de chercher dans le Livre saint non seulement des éléments d'accord avec la science moderne, mais encore une initiation aux méthodes inductives et expérimentales.

La critique occidentale a souvent été sévère pour ces tentatives[5]. Quelle que puisse être leur valeur théorique, il faut cependant reconnaître qu'elles ont eu l'audience de la communauté musulmane ; il leur est fait écho sans cesse, en une perpétuelle amplification qui reprend constamment les termes mêmes employés par les novateurs. Citons, pour sa date récente, quelques extraits d'un article, « Ombres et Lumières du Monde Musulman », paru voici quelques mois : « Il est nécessaire de détruire nos systèmes d'éducation et de les reconstruire sur le socle solide de l'Islam. Nous devons retenir les facteurs occidentaux de progrès, mais les baser sur les principes islamiques ». Il convient d'abandonner « l'interprétation mécanique de l'Islam par certains Musulmans mal éduqués et bornés » qui « représentent l'Islam, éternellement jeune et progressiste, comme le culte le plus réactionnaire et le plus dogmatique du

---

5. Voir H. A. R. Gibb, « Les tendances modernes de l'Islam », trad. fr., en particulier p. 39 ; A. Jeffery, « Il modernismo musulmano dell'Indiano Sir Mohammed Iqbal, in *Oriente moderno*, 1934, pp. 505-513.

monde ». En conclusion, « l'Islam constitue la seule solution aux maux qui ravagent le monde »[6]. Nous retrouvons ici cette idée déjà ancienne (le professeur Gibb l'analysait dans son « Whither Islam », en 1932) qu'il convient de prendre à la civilisation européenne ce qu'elle a de bon, c'est-à-dire le progrès matériel, en suppléant à son « manque de spiritualité » par les valeurs rénovées de l'Islam.

***

D'aucuns, faisant état des vues pratiques sur l'Islam *contemporain que peut recueillir tout voyageur*, objecteront qu'à ces cogitations de lettrés et de publicistes s'oppose la visible indifférence des masses. Dans les villes musulmanes d'aujourd'hui, remarquent-ils, l'appel du muezzin à la prière laisse indifférents les citadins ; les mosquées sont vides et, lors même de la prière solennelle du vendredi, ne rassemblent qu'une infime proportion de la population ; l'interdiction de consommer du vin est publiquement transgressée ; le jeûne lui-même ne semble plus universellement observé.

Ces constatations suscitent une série de remarques. D'abord, les faits dont il s'agit ne sont pas récents ; il y a plusieurs dizaines d'années qu'on a commencé de les signaler ; l'Islam ne paraît pour autant affaibli, ni dans son dynamisme politique (c'est en 1947 que la communauté musulmane des Indes a donné naissance au Pakistan), ni dans son zèle apostolique (les progrès de l'Islam se poursuivent en Afrique Noire). D'ailleurs, ces faits de « scepticisme, incroyance et irréligion », selon l'expression même du récent article que nous avons cité, sont précisément ceux qui allument le zèle des réformateurs et suscitent leurs réflexions sur les responsabilités respectives des Occiden-

---

6. Article de Hadj Maulvi Tanuzeddine Khan, reproduit dans « *L'Algérie Libre* », 5 mars et 1er avril 1953.

taux et des Musulmans attardés, leurs vues sur les remèdes possibles. Enfin on ne pourrait, à partir de pareils faits, tirer de conclusions réellement valables que s'ils ne ressortaient pas seulement d'impressions locales et fortuites, mais d'une observation scientifique précise, voire d'une enquête cohérente.

Toutefois, nous ne récuserons pas en bloc ces observations, qui semblent valoir dans l'ensemble ; nous articulerons seulement à leur égard deux sortes de réflexions : l'une portant sur le caractère pour ainsi dire « nécessaire » de ce relâchement rituel dans les conditions actuelles du monde musulman ; l'autre relative à l'importance réelle de pareils faits en corrélation avec cette idée-force centrale de l'Islam, que nous avons trouvée dans la notion d'unité.

Aux exigences sévères de l'Islam s'associe, par un subtil détour qu'ont magistralement analysé Goldziher et Snouck Hurgronje[7], une vue indulgente de la fatale détérioration des choses humaines et une notion de singulière portée, celle de « l'état de nécessité », qui dans certaines conditions permet la négligence ou la dissimulation, voire le reniement extérieur accompagné d'une salutaire restriction mentale.

Or l'évolution historique, consécutive sans doute à une période d'affaiblissement des peuples musulmans, qui a permis à la civilisation occidentale de se répandre dans les pays d'Islam et, tout en respectant formellement la religion, d'y imposer ses normes de vie économique et sociale, ne constitue-t-elle pas un singulier « état de nécessité » pour le Musulman d'aujourd'hui, incapable de s'y soustraire ? Naguère, le culte musulman pouvait aisément

---

7. En particulier, pour le premier, dans ses articles sur « Le principe de la *taqiya* (restriction mentale) dans l'Islam » *Zeitung der morgenlandischen Gesellschaft*, 1906 et « Le droit musulman en théorie et en réalité » *Zeitschrift für vergleichende Rechtwissenschaft* 1888 ; pour le second, dans son étude sur « Le droit musulman », *Revue de l'Histoire des Religions*, 1898.

être pratiqué, en toutes ses dispositions, dans la ville traditionnelle agencée en vue même de ces devoirs religieux, par une population de bourgeois et d'artisans que nulle obligation professionnelle ou sociale n'empêchait d'accomplir, par exemple, les cinq prières quotidiennes. Il en va tout autrement, aujourd'hui, pour le Musulman que la recherche du pain quotidien oblige à pratiquer un métier tel que conducteur de tramway ou ouvrier d'usine, et qui ne saurait interrompre sa tâche de la manière que l'exigerait le rite. D'une façon générale, les conditions de l'existence moderne, rythme, horaire, agencement des cités, s'opposent pour l'ensemble de la population à la pratique d'une vie selon les rites musulmans. Ne faut-il pas en conclure que les Musulmans se trouvent valablement dispensés de cette pratique ?

La faute collective, s'il en était une, remonterait d'ailleurs à l'Occident qui a créé ces normes de vie. Mais l'élite musulmane d'aujourd'hui, consciente de l'impossibilité de subsister hors de pareilles conditions matérielles, se voit donc obligée, comme nous l'avons vu, de « repenser l'Islam » pour en sauvegarder l'esprit tout en acceptant l'inévitable ; voire, mieux encore, tout en adoptant cet inévitable et en développant les ressources qu'il propose au profit de l'Islam essentiel.

Tout naturellement nous voici ramenés, et c'est la seconde de nos réflexions, à la notion de ce qui est, dans l'Islam, essentiel. Il nous a paru, au début de cette rapide esquisse, que le principe central de l'Islam devait être cherché dans la notion de l'unité. Unité divine, et dès lors qui atteste celle-ci a satisfait à l'essentiel, nonobstant le mépris des pratiques, fussent celles-ci tenues pour des « piliers de l'Islam ». Mais aussi, diront bien des Musulmans, sentiment d'autant plus vif et actif, par compensation pour ces œuvres négligées, de l'unité des concepts (c'est-à-dire d'une vision du monde entièrement gouvernée par la conception sociale islamique) et de l'unité des

croyants (c'est-à-dire d'une solidarité musulmane étendue sur tous les plans, y compris le politique).

Cette espèce de simplification de l'Islam, sur laquelle il n'appartient d'ailleurs pas à un non-musulman de porter un jugement de valeur, peut sans doute offrir de belles tâches à des réformateurs vraiment pieux. Elle propose aussi aux agitateurs, l'on ne peut manquer de le remarquer, de singulières occasions de ressusciter le fanatisme et de répandre le trouble politique, par une trop facile confusion instituée autour des devoirs religieux. S'il est juste que les observateurs occidentaux considèrent avec un intérêt bienveillant les loyaux efforts d'adaptation et de réforme de l'Islam, il est non moins bon qu'ils s'abstiennent d'aider, par des encouragements inconsidérés, les manœuvres que des trublions politiques peuvent concevoir et abriter de la sorte sous le couvert du nom musulman. Dans la dynamique, réelle mais confuse, de l'Islam, et dans les remous qu'elle suscite, il est certes malaisé, mais d'autant plus nécessaire, d'essayer aujourd'hui de voir clair.

Pierre RONDOT.

Nous signalons pour ceux qu'intéressent l'expansion et la répartition de l'Islam la très intéressante carte géographique éditée par le Centre des Hautes Etudes d'Administration Musulmane, 13, rue du Four, Paris-6me, sous le n° 55. On y voit d'emblée la densité, les différentes sectes, et pour la Syrie et le Liban la proportion respective des Chrétiens, des Israélites et des Musulmans. Une telle carte sera particulièrement utile à tous ceux qui se préoccupent des problèmes nord-africains.

DÉCHRISTIANISATION ET ATHÉISME EN MONDE OCCIDENTAL

Il est un fait que nul ne conteste : c'est la rapide extension dans le monde occidental, et spécialement en France, d'une attitude pratiquement ou théoriquement athée ; et cela à un tel point que ce phénomène areligieux devient dans un tableau religieux de l'époque un des traits les plus marquants. Certes il est difficile à cerner, car sous le mot « athéisme » des attitudes fort différentes sont souvent résumées. Mais quelques soient les nuances mises au tableau, l'impression générale reste identique. En prendre conscience est absolument nécessaire lorsqu'on veut traiter de la situation religieuse actuelle, lorsqu'on se penche sur les problèmes de pastorale soulevés par le monde contemporain.

Certes il est délicat d'avancer des chiffres précis et certains. S'il est un domaine où l'on doit se méfier de l'impression c'est bien celui de la sociologie religieuse. Cela est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de l'athéisme. On confond en effet souvent déchristianisation et profession d'athéisme. Souvent certes l'une suit l'autre ; il n'y en a pas moins des différences essentielles. Aussi devons-nous, avant même de parler des athées considérer le fait de la courbe descendante des églises chrétiennes dans le monde occidental.

I. LA DÉCHRISTIANISATION

A quoi reconnaître un chrétien ? Comment identifier religieusement un milieu ? A qui se référer pour classer une région comme chrétienne ou simplement de tradition

chrétienne ou paganisée ? Ces questions de méthodologie se posent dès l'abord avec acuité, car la méthode de l'enquête gouverne souvent les résultats.

Nous parlons de « chrétien ». Le terme est générique. Les diverses confessions n'ont point sur le plan extérieur de la vie les mêmes exigences de culte. La venue au temple n'a pas pour le protestant la même signification que l'assistance à la messe du dimanche en milieu catholique. Fondamentalement dans le comportement moral, dans l'attitude religieuse interne, les demandes sont semblables ; mais sociologiquement les traits marquant l'appartenance sont souvent différents.

Qu'est-ce donc qu'un chrétien ? A quoi le reconnaître ? De soi la réponse est facile et simple ; de fait, elle est étonnamment variée. Le chrétien est d'abord un croyant admettant au fond du cœur les vérités essentielles exprimées dans le Credo. Pour lui existe un Dieu en trois personnes : Père Fils et Esprit. Pour lui Jésus est Dieu, le Dieu qui nous a sauvés du péché et de la mort. Pour lui l'être humain est un être qui ne peut plus disparaître complètement, dont l'âme est immortelle, dont le corps est destiné à une résurrection glorieuse et à une vie perpétuelle auprès de Dieu. Pour lui, l'Eglise est l'instrument de ce salut. Cela engage une mise en accord de sa vie personnelle avec les exigences morales de sa foi. De nous, catholiques, une vie rituelle et liturgique est demandée dont l'acte essentiel est la participation au sacrifice du Christ rendu présent parmi nous par la Messe.

C'est là en quelque sorte l'idéal. Mais combien le réalisent ? Nous désignons du nom de chrétiens, d'innombrables gens qui en sont très éloignés. Il y a ceux qui ne gardent que l'observance pascale ; d'autres conservent encore moins. Combien d'Occidentaux n'hésiteront pas à se dire catholiques qui n'ont que la plus vague idée de ce qu'est la foi chrétienne, ne pratiquent jamais et ont une conduite morale aussi éloignée que possible des exigences de leur foi. A un questionnaire, à un recensement, ils s'inscriront

comme chrétiens : ils ont été baptisés, ont, la plupart du temps, fait leur Première Communion. Le reste pour eux importe peu. Toutes les nuances sont possibles et existent de fait entre le chrétien idéal ou théorique et ce chrétien de recensement. Les mystères de la vie individuelle sont trop complexes, les façades sont trop façades pour que l'on puisse avec certitude classer individuellement nos contemporains.

Que dire d'un groupe, que ce groupe soit une commune ou une région naturelle ? Les études faites surtout depuis quinze ans dans nos pays montrent qu'il existe là une possibilité de classement. Ce que l'abbé Godin avait commencé pour le milieu ouvrier avec *France, pays de mission*, le chanoine Boulard l'a étendu en perfectionnant les méthodes. Ses *Problèmes missionnaires de la France rurale* restent classiques ainsi que la *Carte religieuse de la France rurale*, dressée par ses soins et sans cesse remise à jour et perfectionnée. Le Centre pastoral des Missions à l'intérieur continue cet effort, et un travail comme celui tout récent du Centre d'Etudes des Complexes sociaux de Grenoble, sous la direction de madame Jean Perrot, constitue un remarquable sondage dans un complexe urbain. Les études de M. Gabriel Le Bras donnent un arrière-fond historique aux recherches actuelles. Quant aux autres pays, il faut souligner les travaux hollandais et aussi les enquêtes faites dans certaines régions d'Italie ou d'Espagne. Mais ce sont là des travaux de longue haleine et il faudra des années encore avant que l'on puisse établir une carte exacte de l'Occident chrétien.

Un classement des paroisses a paru possible, permettant par là une représentation graphique d'un pays. Trois groupes ont été notés : les paroisses chrétiennes c'est-à-dire celles où la pratique des adultes atteint ou dépasse 45 % ; — les paroisses de tradition chrétienne, où une minorité d'adultes reste pratiquante, mais où la civilisation du groupe reste en gros chrétienne ; et enfin les régions où dans une partie notable des paroisses on compte au moins

20 % d'enfants non baptisés ou non catéchisés. L'enquête à la base de la classification est relativement facile : dans les campagnes tout le monde se connaît, il y a une grande stabilité des habitants, on assiste à la messe dans sa paroisse ou pas du tout, etc... Ce travail est infiniment plus difficile en ville. Il y a d'abord le nombre d'habitants qui, à lui seul, constitue un obstacle quasi infranchissable, puis le brassage des populations dans les divers centres de culte sans référence à la paroisse d'habitat, l'instabilité enfin de nombreux membres du groupe appelés soit à changer de domicile, soit à se déplacer fréquemment.

L'épreuve tentée en milieu urbain est avant tout l'enquête sur la pratique dominicale de l'assistance à la messe. Une ville est étudiée avec ses faubourgs ; une fiche est distribuée à chaque assistant à un office. Il faut ensuite réunir tous ces témoignages, les ordonner, savoir leur valeur exacte avant de pouvoir se rendre compte de la vraie vie cultuelle de telle ou telle paroisse et ensuite de l'ensemble de l'agglomération. Il est à noter qu'une trop grande étendue de la ville empêche toute enquête sérieuse. Ce test des « messalisants » est encore le meilleur de ceux mis au point en région catholique. Il permet, à condition que les fiches soient bien faites et convenablement remplies, de se rendre compte et du nombre des pratiquants et aussi des milieux sociaux auxquels ils appartiennent.

Or, que trouvons-nous ? Certes des pays que nous pouvons encore appeler des pays de chrétienté : Bretagne, Nord, Alsace et Lorraine, Franche-Comté, Centre Sud, Béarn et Pays Basque ; mais aussi une immense région s'étendant depuis le sud du Pas-de-Calais aux Landes par Amiens, Paris, Orléans, Tours, Poitiers, Angoulême, Bordeaux, qui ne peut plus être considérée que comme de tradition chrétienne, et n'est coupée que par des pays déjà paganisés, comme le groupe compact comprenant l'Yonne et les pays environnants, ou celui de la Creuse et du nord du Périgord.

Dire pays de traditions chrétiennes n'est en aucune

façon dire pays peuplé par des chrétiens. C'est une information ancestrale de la mentalité générale qui est ainsi désignée, et qui subit d'ailleurs une détérioration progressive. Nous pensons aux campagnes du Vaucluse où la pratique religieuse est de fait à peu près nulle, et où il est très difficile d'apprécier les restes de foi. Nous pensons aux villages vinicoles du Beaujolais et du Mâconnais, à l'Eure-et-Loir. Or, ces régions sont portées en blanc sur la carte de M. le chanoine Boulard, c'est-à-dire comme pays aux traditions chrétiennes. Les hommes de quarante à cinquante ans ont encore reçu à bien des endroits une éducation chrétienne, mais la jeunesse y a en grande partie échappée.

Quant aux villes elles-mêmes, surtout pour les plus importantes, un nombre limité d'études leur a été consacré. Saint-Etienne, en pays chrétien donne comme résultat à un sondage effectué le 8 mars 1953, une proportion de 28,5 % d'assistances à la messe dominicale, avec en gros un homme pour deux femmes. A Grenoble, ce test a été appliqué le 11 mai 1952. En déduisant les enfants et les étrangers à l'agglomération, le pourcentage moyen atteint à peine 14 %. A Marseille, le 8 mars 1953 ont été dénombrés : 75.594 « messalisants ». La proportion est du même ordre, sans doute plus faible. A Paris, de pareils sondages ont été opérés. Sur la paroisse Saint-Sulpice, on arrive à 20 % ; par contre à Saint-Hyppolite le taux est de 6 %. Dans la Lorraine catholique (étude dans *La Voix Lorraine* des 11, 18, 25 janvier) sur une ville de 9.000 habitants, 2.259 fiches ont été recueillies. Or, il s'agit là d'un pays de chrétienté. Par contre dans une ville de la Creuse une mission récente n'a guère touché plus de 6 % de la population totale.

Partout, c'est à noter, ce sont les classes laborieuses qui s'éloignent le plus de l'Eglise. Les paroisses ouvrières sont à très faible pourcentage de pratiquants ; les paroisses mélangées voient leurs effectifs pratiquants constitués avant tout par les membres de la bourgeoisie ou des classes

moyennes. A Grenoble, Saint-Louis, paroisse centrale, arrive à une moyenne de 21,5 % et Saint-Joseph qui est attenant, à 20 % ; par contre, cette pratique descend à 14,5 à la cathédrale, et à 7,5 à Saint-Laurent, pour tomber à 5,5 à Notre-Dame de la Salette et 4 à Fontaine. Le phénomène de déréliction est loin d'être seulement français. Une étude sur le diocèse de Mantoue, en Italie du Nord, parue récemment (Don Aldo Leoni, *Sociologia e geografia di una diocesi*) montre une situation du même ordre : une bonne partie du diocèse n'atteint pas 30 % de pratique religieuse. Les sondages faits en Espagne sont encore bien plus sombres en leurs réultats.

C'est donc un phénomène général, qui s'inscrit ainsi en ces tests. Faits de dix ans en dix ans, ils montreraient sans doute une courbe descendante, tellement le milieu général se paganise.

Une enquête plus précise serait évidemment nécessaire pour connaître le degré de foi chez les pratiquants, et les autres. Là en effet, et là seulement, peut se juger le christianisme vrai d'un être et d'un milieu. Or, on arrive à des surprises étonnantes. En 1949, le Père Loew signalait dans *Masses Ouvrières* (41, p. 22), le cas d'un ouvrier, chrétien pratiquant, assistant non seulement à la messe dominicale, mais aussi à des saluts du Saint Sacrement, et se refusant à admettre une survivance quelconque de l'être humain après la mort. « Personne n'en est jamais revenu » disait-il. « Après la mort il n'y a rien ». Or, ce cas, nous l'avons rencontré à diverses reprises. En même temps que la pression familiale joue pour l'assistance à la messe, l'influence du milieu opère aussi. Or, ce milieu est déjà paganisé en nombre d'endroits. La pratique religieuse, même régulière, n'est donc pas un signe absolu de conviction profonde, encore moins de foi éclairée. Cette absence d'adhésion intérieure à l'immortalité de l'âme et à plus forte raison à la résurrection des corps est un signe de toutes les déformations de pensée que nous trouvons chez des gens qui cependant entendent chaque dimanche un sermon, qui

hantent de façon habituelle les églises. Rareté sans doute, moins cependant qu'il ne paraît.

Que dire alors des autres ? Certes un nombre considérable a reçu une formation religieuse élémentaire au catéchisme et jusqu'à la première communion. Mais qu'en est-il entré dans leur esprit et qu'en est-il resté ? Cette formation catéchétique se trouve isolée. La famille, quoique se disant chrétienne est souvent non-pratiquante ; elle tient à voir l'enfant suivre les gestes qu'elle a faits elle-même, mais pas plus. Il n'y a aucune prière à la maison, et pour cause. Quant à l'école, se tenant en dehors de toute idée de Dieu, l'ignorant, elle ne peut en aucune façon aider à la lente maturation du christianisme dans les âmes d'enfants. Aussi voit-on, et on l'a chiffré, le plus grand nombre des enfants ne point persévérer dans la pratique chrétienne après la première communion. D'année en année les défections sont plus nombreuses, et le nombre de fidèles âgés de vingt ans est fort réduit.

Certes cette formation catéchétique est distribuée encore à la plus grande partie des enfants de France. On ne compte en effet qu'environ 6 % de non-baptisés en France. Mais dans certains coins de la banlieue parisienne ce chiffre atteint 40 %, et dans des villages des Deux-Sèvres la proportion de 60 % est atteinte.

Que serait-ce si le baptême se donnait à l'âge adulte ? Surtout s'il était précédé d'un catéchuménat. Les requêtes de l'Eglise des premiers siècles paraîtraient insurmontables à beaucoup de nos contemporains. Pour cette foule de baptisés, vivant en fait hors de l'Eglise, que signifie alors le baptême ? Une tradition certes, que l'on tient à conserver dans les familles. Surtout un élément du folklore, mais un folklore qui lui-même en de nombreux milieux, tend à disparaître. D'ailleurs baptême, première communion, mariage, enterrement, ressemblent étrangement pour beaucoup à de simples rites de passage que l'on observe parce qu'ils sont les rites traditionnels de la tribu. Certes il y a des reviviscences et des retours et dans des milieux où

on serait le moins porté à les attendre, mais ils ne sont que la rareté et n'atteignent pas le groupe en tant que tel.

Or il est un fait certain : le christianisme (sous ses diverses formes) a été et reste depuis la fin du paganisme antique la seule religion du monde occidental : Europe et Amérique. C'est lui qui, toute autre religion excluse, reste pour l'homme blanc le témoin de l'existence de Dieu. Certes l'intelligence et le cœur de l'homme peuvent arriver par eux-mêmes à cette connaissance, mais la route en est longue, difficile, ardue. Cela suppose tellement de réflexion, tellement de temps que pour la plupart il n'y a pas, sous cette forme, de débouché sur une connaissance réelle. La révélation chrétienne est le moyen providentiel, employé par Dieu dans son infinie Sagesse, pour mettre à la portée de tous cet élément essentiel. S'éloigner du christianisme n'est donc point seulement cesser tout contact avec le Christ Sauveur, c'est aussi être exposé immédiatement à la tentation de l'athéisme et des superstitions. Certes la déréliction de la foi chrétienne n'est point en elle-même un athéisme ; mais ne conduit-elle pas de fait à cet athéisme ?

II. L'ATHÉISME CONTEMPORAIN

On pourrait être tenté de ne voir dans cette déréliction de l'Eglise, que nous constatons d'abord en France et en Belgique, non point une décadence du sentiment religieux, mais surtout la tendance vers un néo-protestantisme. De fait certains observateurs le pensent. Or il faut constater que les milieux protestants sont aussi atteints religieusement que nos milieux catholiques ; il n'est que de voir la présence au temple dans les villes de l'Allemagne du Nord et la mentalité générale. La crise religieuse n'est pas limitée au seul catholicisme. Mais il est bien certain cependant que cette tendance existe. Les formes traditionnelles du catholicisme : son culte, sa prédication, son organisation extrêmement juridique repoussent nombre de nos contem-

porains. Ils ne viennent plus parce que cela ne leur dit plus rien.

La question cependant la plus profonde est celle-ci ? Conservent-ils la foi ? Sont-ils dans des conditions qui permettent à la foi de vivre ?

Ce que nous avons dit plus haut ne permet guère de le penser. Dans certaines régions le nombre d'enfants non baptisés atteint ou dépasse la moitié. Dans les grandes villes beaucoup de baptisés ne sont point catéchisés ; et, s'ils sont catéchisés, ils se trouvent dans des milieux familiaux si indifférents, que toute prière y est absente et que la persévérance est une rareté. Qu'ils le veuillent ou non, ils sont conduits à une indifférence de fait, qui les prédispose à l'athéisme.

Mais qu'est-ce que celui-ci ? Le mot lui-même désigne la doctrine suivant laquelle Dieu n'existe pas. C'est une attitude humaine très ancienne. Mais l'on entend le terme « athée » aujourd'hui avec une très large extension, soit au sujet d'hommes niant formellement l'existence de Dieu, soit, de façon bien impropre, au sujet d'êtres se conduisant en tout comme si Dieu n'existait pas, qu'ils nient ou non son existence. Quant on parle de l'extension de l'athéisme c'est à la fois des deux que l'on entend parler.

L'athéisme philosophique ou politique.

La première forme de l'athéisme est, en Occident, d'origine soit philosophique soit politique. Le rationalisme du XVIIIe siècle a poussé de profondes racines chez nous et dans les pays où la culture française a laissé des traces. Cela s'est continué au XIXe siècle en nombre d'écoles allemandes, anglaises et françaises. L'existentialisme sartrien en est le dernier produit.

Cet athéisme philosophique est de soi restreint à une élite intellectuelle. Il peut atteindre certes des élèves de classes de philosophie et de l'Université, provoquer en eux une crise grave, en mener certains à l'athéisme. Mais il

est trop spécieux pour avoir une large audience. Quand il l'atteint c'est soit par une œuvre littéraire de valeur, soit par une pièce de théâtre. Malgré la diffusion de la culture, il resterait de par lui-même un phénomène restreint, aristocratique ou bourgeois. Il a malheureusement trouvé un allié dans l'athéisme politique. C'est celui-ci qui, de nos jours, est à la fois le plus combatif et le plus étendu.

Nous disons « athéisme politique », désignant ainsi et la portée de son effort et aussi son point central d'attrait. En fait, c'est le matérialisme dialectique de Marx et de ses successeurs, diffusé avant tout par le parti communiste et les partis nettement marxistes. Sans ce support historique, l'athéisme politique n'aurait aucune force en Occident[1].

Ce n'est point ici le lieu de montrer les fondements philosophiques de la pensée de Marx et de son athéisme. Ce travail a été fait souvent et bien. Il importe seulement de souligner que c'est la rencontre de cet athéisme conscient et absolu avec la déchristianisation populaire qui constitue le plus grave danger pour la religion des grandes masses. Insatisfait des églises établies, considérées comme le soutien du monde capitaliste, prenant conscience de son appartenance de classe, de la nécessité de la lutte, le prolétaire français (et celui de plusieurs nations environnantes) est porté naturellement vers le parti qui semble cristalliser pour lui tout espoir humain. Si le combat avec ses rigueurs est son lot, il sait qu'il lutte pour une cité meilleure, pour une destruction, une suppression des classes, pour avoir sa *part au soleil*. Le mythe du triomphe prolétarien satisfait

---

1. Il ne faut pourtant pas négliger le nazisme qui n'a point disparu d'Allemagne du jour au lendemain. Il a marqué des millions d'hommes en les éloignant du christianisme et aussi d'un Dieu transcendant. — Signaler le radicalisme français, le libéralisme belge, est aussi nécessaire. Partis de lutte antichrétienne, ils ont conduit et conduisent encore à un athéisme pratique un nombre important de leurs membres.

assez facilement son désir d'idéal et au fond son besoin religieux.

La doctrine d'une survie consciente, d'une résurrection corporelle qui est au cœur de la foi chrétienne, comble évidemment les aspirations les plus hautes ; mais l'histoire des religions montre comment cette attente d'un au-delà dépasse la moyenne des aspirations humaines. Israël lui-même n'a-t-il point durant des siècles borné son ambition pour ses fils à une rétribution temporelle. Rien ne s'oppose donc de ce côté-là à une admission de l'athéisme ; avant elle, on n'attend déjà plus rien après cette existence terrestre.

Il est à noter cependant que cette rencontre des classes ouvrières avec le matérialisme marxiste n'est point générale en Occident.

Le marxisme n'est d'ailleurs point généralisé en France, ni en Italie ni en Espagne, ni en Belgique. Mais il l'est encore bien moins en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, et aux Etats-Unis. Des facteurs spéciaux à chaque pays entrent en jeu et favorisent ou au contraire éloignent cette connexion.

Il est à noter aussi que l'appartenance à un parti marxiste, et même au parti communiste (que cela soit pour les inscrits ou pour les militants), ne signifie pas de façon nécessaire l'adhésion à l'athéisme. Outre que des chrétiens n'ont point hésité malgré toutes les interdictions, à donner leur nom, il en est bien d'autres qui, seuls et devant leur conscience, hésiteraient à se prononcer catégoriquement sur la non-existence de Dieu. Certes ils sont séparés de toutes les églises, ils les combattent, mais le fond de leur conscience échappe à toute investigation. Le nombre est assez grand des témoignages, recueillis auprès d'officiers russes membres du parti, de leur inquiétude et de leur insécurité religieuse.

Il n'en reste pas moins vrai, qu'infiniment plus actif et plus répandu que tout autre système philosophique, soit ancien soit actuel, le marxisme, sous ses formes orthodoxe

ou hérétiques, reste pour l'Occident le porte-drapeau de l'athéisme. Organisé en parti politique, il impose à tous ses membres une obéissance totale, les sépare de toute confession religieuse et leur inocule le refus de Dieu et son remplacement par l'humanité prolétarienne.

Quel est alors le nombre d'athées absolus dans nos pays occidentaux, « athées philosophes » ou «athées politiques»? Sous cette forme, la question ne peut recevoir de réponse. Il n'y a pas de critère extérieur permettant de déceler un athée. L'athéisme philosophique se trouve en milieu intellectuel. Dans quelle proportion ? Là encore la réponse est impossible. « *Les Temps Modernes* », la revue de Jean-Paul Sartre est une des revues françaises au plus fort tirage et des plus lues. Mais son tirage, qu'il soit de 12 ou 15 milles, n'atteint point uniquement des athées, et tous ceux qui suivent cette forme de pensée ne sont point lecteurs de la Revue.

Il en est de même des publications des formes anciennes du rationalisme. L'athéisme philosophique (ou scientifique) est semble-t-il, et malgré l'importance intellectuelle de ses tenants, le fait d'une petite minorité d'origine ou de culture bourgeoise.

L'athéisme marxiste ne s'étend point certes au nombre de voix électorales que peut recueillir le parti communiste, en France et en Italie ou les partis socialistes marxistes. (Ce choix n'est bien souvent qu'un réflexe de classe.) Ces votes peuvent témoigner indirectement de la déchristianisation, non directement de l'athéisme. Il en est peut-être de même des inscrits au parti. Qui pourrait affirmer que les 900.000 inscrits français sont des athées conscients et absolus ? Parmi eux, il y a certainement un bon nombre d'athées, peut-être une très forte proportion ; mais en beaucoup d'entre eux le politique et l'économique priment toute spéculation arrivant à la négation de Dieu. Essayer de dresser un tableau devient alors chose impossible. Sans se tromper on peut affirmer que de vastes masses d'hommes sont de par le marxisme en lutte contre Dieu, contre toute

église de quelque nom qu'elle se pare. Nous avons un repère venant du nombre des militants. Peut-on affirmer davantage ?

Ce qu'il faut reconnaître pourtant c'est l'influence areligieuse exercée par ces groupes d'athées formels. Par leur existence seule, mais aussi par leurs publications, par leur action d'intérêt général, ils montrent ce que l'on peut attendre d'un athéisme vrai. Une mentalité grégaire se forme. Et, pour un certain nombre, le communisme étant reconnu comme « la classe ouvrière », et le communisme étant athée, une identification se fait consciemment ou inconsciemment entre tous ces termes. Dire que l'athéisme est admis intérieurement avec toute sa rigueur n'est point possible, mais l'esprit est contaminé et l'erreur pénètre de plus en plus profondément.

L'athéisme pratique

Ce ne sont pourtant point ces formes philosophique ou politique de l'athéisme qui sont les plus répandues. Elles demandent un effort pour parvenir à les penser. Elles mettent l'homme dans un tel état de tension interne qu'il devient ou militant farouche ou souvent désabusé complet. Peu d'hommes sont taillés pour l'héroïsme ; la médiocrité est un lot fort commun. Peu sont faits pour la spéculation, et le marxisme en exige s'il veut être vécu intégraelment.

Aussi est-ce une forme beaucoup plus sournoise de l'athéisme qui se répand sur le terrain préparé par la déchristianisation. Il revêt toutes les formes, depuis un matérialisme conscient jusqu'à la perversion de l'esprit de gens qui se disent encore chrétiens.

Que dire de l'attitude sur le plan religieux de paysans de régions déchristianisés de France ? Souvent ils ne sont point baptisés, ou s'ils le furent, ont abandonné très tôt toute vie religieuse. Ils n'ont pas la moindre idée de ce que fut la personne du Christ, de ce qu'est son Eglise. Souvent ils votent « à gauche » mais non point toujours. Nombre d'entre d'eux, possédants, ne craignent rien tant qu'une

révolution. Leur vie est sans trouble apparent. Ils acceptent crûment les réalités terrestres, en profitent parfois au maximum et meurent sans arrière-pensée. Aucune adhésion n'est donnée dans leur vie ni à une foi, ni apparemment à un idéal. Ils sont strictement sur un plan horizontal, voyant les années succèder aux années ; il ne semble pas y avoir en eux d'échappée vers le haut, quel qu'il soit. La réflexion personnelle est rarement assez poussée pour que le problème religieux se pose pour eux. Que dire alors ?

Le cas se transpose avec une extême facilité en milieu ouvrier. L'engagement personnel est certes plus facile, mais l'abrutissement venant d'un travail parfois inhumain, les loisirs, prenant tout le reste de temps laissé par la lutte pour la vie, empêchent toute réflexion personnelle. Une église n'est plus là pour leur donner un aliment religieux déjà prêt à être absorbé. Il n'y a pas toujours négation de Dieu, il y a une sorte de désintérêt quand le mot Dieu est prononcé devant eux.

Nous ne saurions rapporter ici toutes les réponses reçues par des enquêteurs, des missionnaires, des prêtres ouvriers. Elles manifestent la plupart du temps une non-ouverture au problème religieux, tout en témoignant souvent d'un sens de forces obscures qui ne sont point à la disposition de l'homme.

C'est dans ces milieux que fleurit par excellence la superstition. Elle trouve le terrain le plus favorable qu'il soit : l'absence de religion, l'absence d'une idée de Dieu, et pourtant la conviction instinctive qu'il y a un transhumain, avec lequel il est possible d'avoir sous une forme ou sous l'autre des relations. Dans les campagnes existent encore des croyances magiques ; à Paris, 5.000 devins ou tireurs d'horoscopes exercent leur métier, dit-on. Et s'ils sont fréquentés (et c'est souvent) par des chrétiens faibles en leur foi, leur clientèle principale est fournie par ces milieux déchristianisés, n'ayant aucune conviction profonde et qui sont leur proie naturelle. Il y a un retour aux for-

mes les plus primitives de l'esprit religieux, mais sans aucune affirmation religieuse.

Lorsqu'il existe une trace de pratique religieuse chrétienne, soit la communion solennelle, soit le mariage, soit l'enterrement, ces gestes revêtent bien souvent une signification magique ; ils sont les témoins de réflexes ancestraux, conservés en leur attribuant une valeur mystérieuse, mais sans aucune profession de foi chrétienne.

A côté de cette attitude se trouve celle plus consciente de l'agnostique. Pour lui le problème se pose de l'existence de Dieu. Mais il le résoud en le disant insoluble. « Personne ne l'a vu » est la réflexion fréquente. Et si l'on insiste vient la réponse : « A quoi cela servirait-il ? » ou « toutes les religions se valent » avec en sous-entendu : « cela montre leur inutilité ».

Il faut s'attendre en ce domaine à une variété impressionnante d'attitudes, mais en définitive elles se résument en un refus de position du problème ou en un refus de le résoudre. Et ce refus peut souvent être inconscient. On peut se demander si, apparemment, nombre de nos contemporains dépassent en domaine religieux le plan infantile.

Or le nombre de ces athées pratiques est en fait considérable. L'Eglise chrétienne à laquelle leur famille appartenait était le seul témoin de l'existence de Dieu. Dans la mesure même où le lien avec cette église a disparu ou est devenu plus que lâche, le témoignage sur Dieu a disparu de leur vie. La première génération en état d'éloignement conservait sans doute l'essentiel de la foi ; mais à mesure qu'elle a été dépassée par les générations suivantes, le lien avec l'église et avec Dieu s'est lui-même distendu au point de cesser totalement. C'est pour nous une conviction profonde que la déchristianisation mène à cet athéisme pratique, et de là parfois à une athéisme conscient et absolu.

Cela ne veut point dire que dans de nombreux cas — et Dieu seul en sait le nombre — il ne se forme pas peu à peu un sens de Dieu, une rencontre avec Dieu ; mais c'est d'ordre individuel et cela n'affecte pas le groupe.

Les chrétiens eux-mêmes (nous dirions plus volontiers les pratiquants) ne sont point à l'abri de la tentation et du danger de l'athéisme. La forme en est certes plus subtile, et c'est pour cela qu'on n'y prête moins attention. Mais que de fausses idées de Dieu, que de détournements vers la superstition, que de vies sans référence concrète à l'existence de Dieu, à sa continuelle présence ! On a parlé parfois de « l'athéisme des chrétiens », la formule est en elle-même paradoxale, elle n'en livre pas moins une réalité profonde, réalité qui agit pour éloigner de l'Eglise et en fait de Dieu, un nombre considérable d'hommes. Berdiaeff intitulait jadis un volume « *De la dignité du christianisme et de l'indignité des chrétiens* ». Le titre à lui seul disait tout. Comme il existe un conformisme d'éloignement des églises, il existe en certains milieux un conformisme de pratique. C'est l'athéisme pratique des chrétiens qui a été et qui reste dans notre monde occidental une des causes majeures de l'athéisme tout court.

Mais ce sujet entraînerait si loin qu'il ne peut être question pour nous de l'aborder dans cet article. Disons seulement qu'une partie assez importante des pratiquants en est affectée, ce qui réduit d'autant le nombre d'authentiques chrétiens.

Ce dont il faut avant tout se rendre compte, c'est de l'étendue de l'athéisme en nos pays d'Occident. Certes, le nombre d'athées formels, absolus, est relativement restreint ; sous cette forme l'athéisme n'est point encore phénomène de masse. Mais à côté de lui s'étend une zone considérable de populations qui ayant cessé tout rapport ou tout au moins tout rapport vrai avec les églises, vit de fait un agnosticisme ou un matérialisme complet. Une partie importante de la population d'Europe occidentale semble appartenir à ce groupe. Si le « *Britannica Book of the Year* » donne pour l'Europe près de 90 millions et pour l'Amérique du Nord près de 75 millions de gens sans attache religieuse, il y a là une indication sérieuse. Or cette statistique classe « catholiques, protestants ou orthodoxes »,

tous ceux qui ont reçu le baptême. Et nous savons ce que cela signifie.

On a parlé de perte du sens du sacré, de perte du sens du transcendant ; il y a là quelque chose de profondément exact. Il y a encore sens du mystérieux, de l'inconnu, mais les éléments d'un authentique sens religieux sont en grave péril.

III. ESPOIRS

Tout est-il donc perdu ? Il ne semble pas. Les générations se suivent et se ressemblent fort peu. La bourgeoisie française du XIXe siècle fut en grande partie éloignée de l'Eglise catholique. Dire qu'elle est aujourd'hui entièrement chrétienne et surtout qu'elle vit son christianisme, serait aberration. Il n'en est pas moins vrai qu'elle constitue la classe la plus pratiquante. Il n'est que de voir les statistiques faites déjà en de nombreuses paroisses, et la proportion de fidèles suivant les groupes sociaux. La situation varie de peuple à peuple : en France le monde ouvrier est fortement déchristianisé, ce n'est point le fait de la Hollande, de l'Allemagne et des Etats-Unis. L'évolution des situations tient à tellement de facteurs qu'elle ne peut être prévue avec certitude. Mais déjà sur le plan sociologique, où tout est en continuel mouvement, des retournements importants sont prévisibles.

Des signes plus clairs sont cependant à noter.

Tel est le cas d'abord des missions ouvrières. Il existe des témoignages nombreux du travail de l'Esprit-Saint en des milieux qui semblaient le plus éloignés du christianisme et de toute forme religieuse. Déjà, en poussant son cri d'alarme, l'abbé Godin en signalait un certain nombre. Depuis ils se sont multipliés ; l'action de tous les missionnaires, prêtres-ouvriers et autres, a permis de se rendre compte combien il existait de dispositions pré-chrétiennes dans le peuple, combien pour beaucoup une redécouverte n'est point impossible, mais serait même facile. Les communautés ouvrières chrétiennes ne sont point un vain mot,

et le témoignage porté durant ces dernières années n'est pas sans résultat. Et ce résultat serait infiniment supérieur si des communautés chrétiennes traditionnelles étaient capables d'accueillir ces convertis. Que ce soit toujours le cas, ce serait une erreur que de le penser. Et c'est contre cette fermeture sur soi de la paroisse, unité religieuse, que se dressent tous les apôtres actuels. Ils ont conscience, une conscience aigüe, de tellement de richesses de générosité du cœur dans le milieu qu'ils atteignent qu'ils se prennent à regretter que trop de chrétiens en soient souvent dépourvus.

Un signe concomittant est la naissance de vocations plus nombreuses pour cette mission intérieure. Alors que pendant des décades la déchristianisation avait été, certes signalée, mais insuffisamment comprise, elle est aujourd'hui connue, cernée ; elle crée une angoisse, suscite des apôtres. De soupçonné qu'il était le problème est entré en pleine conscience ; et les efforts depuis vingt ans ne sont pas sans fruits. Peu à peu s'opère le passage de la paroisse de chrétienté à la paroisse missionnaire ; c'est là un signe réconfortant.

Il faut noter de plus, dans les pays de langue française, un changement de mentalité. A l'anticléricalisme, qui fut, en fait, antireligieux, a succédé une sympathie, parfois purement humaine, mais réelle cependant, pour les problèmes religieux. Il en est de même dans d'autres pays, aux Etats-Unis par exemple. Et comment ne pas être frappé par la fréquence des thèmes religieux, du problème de Dieu, de l'Eglise, dans le roman, le théâtre, le cinéma. Le film sur saint Vincent de Paul a été, malgré ses imperfections une prédication effective de charité. Qui se serait douté qu'une pièce au thème si spécifiquement religieux que « *Sur la terre comme au ciel* » eut pu connaître un tel succès ? Or Hochwalder était inconnu en France ; tous les spectateurs étaient loin d'être des chrétiens. La secousse donnée par ce drame n'en était que plus large, témoignait aussi d'une ouverture aux problèmes spirituels inconnue il

y a quelques années. D'autant que le « *Dialogue des Carmélites* » avait au même moment un succès identique. Dans cette sorte d'appétence, comment ne point reconnaître une disposition de notre époque à un retour vers Dieu ?

Un signe ambivalent certes mais à ne point négliger est le succès actuel remporté par les sectes chrétiennes. Il en a été dit ici même le danger (*cahier* 6) ; mais leur expansion témoigne d'un désir de spirituel. Elles se répandent en effet non seulement dans des milieux frontières des grandes églises, mais aussi dans des milieux totalement déchristianisés. Certes, pour nous, elles apportent l'hérésie ; mais elles apportent d'abord le sens de Dieu et du Christ. Les procès faits contre les objecteurs de conscience, ordinairement des « Témoins de Jéhovah », nous montrent, en ceux-ci, des gens de toutes races, de milieu populaire en général, et qui n'hésitent pas pour maintenir leur foi à accepter la prison. La France connaît maintenant un certain nombre de ces sectes ; mais que dire de régions plus déchristianisées ? Aux Etats-Unis elles foisonnent, constituant un éparpillement religieux, mais elles portent un témoignage de la recherche spirituelle. Dans ces groupes restreints, fermés, les fidèles ont l'expérience d'une communauté vivante, d'une charité active qu'ils n'ont point trouvées dans les grandes églises.

Que sera demain ? La question se pose à nous avec angoisse, après ce qui n'a pu être qu'un survol, un résumé. Demain ne sera certainement qu'une suite d'aujourd'hui, du travail actuellement accompli. La courbe descendante de la déchristianisation et de l'athéisme n'a sans doute pas atteint dans les pays occidentaux son point le plus bas. Les préjugés sont vivaces, et il faudra un temps que nous ne saurions mesurer pour les faire disparaître. Il est un fait cependant : le christianisme, sous toutes ses formes, reste pour l'homme occidental le seul vrai témoin de Dieu. L'importance en effet des groupes indianisants ou islamisants est très faible. Or le christianisme manifeste actuellement un admirable dynamisme que tous les chrétiens d'ail-

leurs ne comprennent même pas. En gardant intacte sa foi il veut renouveller son cadre et ses méthodes. Notre pays témoigne admirablement de ce travail. Une époque missionnaire est en train de naître, et si le travail à faire est immense, le courage qui l'entreprend est grand, comme sont grandes la foi et la charité qui le soutiennent.

La période historique que nous vivons est fertile en mutations. Si nos peuples actuellement sont portés vers l'irréligion, des signes indiquent une possibilité, une vraisemblance de redressement. Certes le rêve d'une église idéale dans un peuple idéal restera toujours un rêve, mais il est encore possible que d'un monde déjà profondément entamé par l'athéisme renaisse un monde croyant.

Jean Roux.

Le précédent article fait mention et utilise une étude de sociologie religieuse préparant la mission générale qui doit avoir lieu en 1954 dans toutes les paroisses de Grenoble. Non seulement nos lecteurs grenoblois, mais aussi tous ceux qui s'intéressent à cette nouvelle science qu'est la sociologie religieuse trouveront profit à lire cette fructueuse enquête sur le comportement religieux des Grenoblois. Nul doute que tout missionnaire et tout militant ne doivent tenir compte et interpréter de tels résultats pour y adapter son action.

En vente : « *Centre d'études des Complexes sociaux* », 2, rue Jean-Macé, Grenoble. Franco : 650 fr. C.C.P. Lyon 65-37.

N.D.L.R.

A PROPOS DE CARTOMANCIENNES

Qu'un mari infidèle, en ouvrant la porte du petit hôtel où il a donné rendez-vous à sa maîtresse, se trouve nez à nez avec sa femme légitime et que, de surcroît, celle-ci soit venue dans le même hôtel, pour un autre rendez-vous galant, non moins secrètement, par le plus grand des hasards et le public du Palais-Royal, déjà hilare, explose de rire.

La passion des coïncidences

On voudra bien m'excuser de commencer si peu sérieusement mais les cartomanciennes aussi font sourire les gens sérieux et sans doute ne trouveront-ils pas déplacé d'en remarquer d'abord l'analogie avec la simple « farce ».

Nous sommes d'ailleurs sinon en plein dans le sujet, du moins déjà dans ses abords immédiats.

Il n'y a pas de plus grand plaisir dans le vaudeville que la coïncidence. Il n'en use que pour faire rire et n'oblige personne à croire réellement aux coïncidences stupéfiantes. Mais s'il en fait tant usage ce n'est pas seulement parce qu'il sait les exploiter pour l'amusement, c'est d'abord parce que la soif des coïncidences est une des grandes passions méconnues de l'âme humaine. On ne rit à gorge déployée que de ce qui soulage énormément, c'est dire que les balivernes de l'auteur exploitent de grands désirs et de grandes craintes semi-conscientes. Le propre du vaudeville, à cet égard, est qu'il délivre la coïncidence de toute sa charge d'angoisse. Dans une tragédie, la double coïncidence que nous évoquions pour commencer aurait un éclat sinis-

tre, car elle ne pourrait avoir qu'une issue sanglante. Dans le vaudeville, au contraire, le public ne rit si bien à son aise de la stupeur des protagonistes que parce que, d'avance, le genre exclut toute suite tragique. Il n'en tire qu'un feu d'artifice de mimiques et de quiproquos. Ainsi, sans malice, le public se libère de sa propre angoisse (dans la mesure où tout bon spectateur s'identifie aux personnages) ; il se divertit de voir tant de coïncidences étonnantes, mais qui n'ont d'autre effet que comique.

L'honnête critique dramatique aura beau crier à l'invraisemblance, il est à côté de la question. Le public a d'autres vues et l'auteur le sait bien, qui en profite, en use et abuse.

Sous les dehors tout autres du roman policier, le public cherche le même plaisir fondamental. Certes, le comique n'a guère de place en ce nouveau domaine où l'on ne voit qu'assassins, détectives et victimes. Cependant, au fond de ces romans, à travers le labyrinthe des péripéties, court un même fil électrique et magnétisant : celui de la coïncidence. La rigueur soi-disant rationnelle et scientifique du roman policier n'est qu'un leurre. Qu'il s'agisse de Sherlock, d'Arsène Lupin, Rouletabille, Poirot, Vance, Merrivale, Ellery Queen, des quatre Justiciers de Wallace ou même de Lemmy Caution, bref de tous ces héros qui tirent au clair toutes les énigmes et triomphent de tous les périls, ce ne sont en rien des techniciens de l'enquête policière (ou antipolicière), mais des devins. Ce n'est pas par hasard qu'aux moments où tout paraît insoluble et désespéré, ils se recroquevillent dans un coin pour méditer au sein de nuages de fumée comme les sorciers d'Amérique. Partout ils circulent au milieu d'énigmes et de coïncidences écrasantes ou salvatrices. Ils en sortent victorieux parce qu'ils sont les élus du hasard. Ce qu'ils apportent n'est plus le rire, mais l'incomparable satisfaction d'une justice immanente quasi-infaillible. Ils en sont les instruments vengeurs et prédestinés par la « grâce » suprême de la coïncidence. Au dernier mo-

ment, ils arrivent exactement à point pour foudroyer le monstre.

Bien entendu, il n'est pas question de prétendre que le lecteur de roman policier et le spectateur de vaudeville réfléchissent sur ce mystérieux pouvoir des coïncidences. Il suffit de constater qu'ils s'y abandonnent avec délectation. Au soir d'une journée banale, le premier venu ne trouve rien de plus séduisant que de prendre, sans trop y réfléchir, un grand bain de coïncidences imaginaires.

Il en va ainsi pour tous les lecteurs depuis l'âge de la tendre enfance. Les contes de fées débordent de coïncidences. On les trouve semées à pleines mains chez Jules Verne aussi bien que dans la *Semaine de Suzette*, dans les *Veillées des Chaumières* et dans les magazines prétendument du cœur.

A l'autre extrémité de la littérature, dans les plus hautes créations poétiques, chez Homère, Chrétien de Troyes, Nerval, Novalis, Poë, Hoffmann, par exemple, ou même chez Balzac et Dostoïevski, on peut découvrir aussi la coïncidence brillant de tous ses feux dans l'amour, le tragique et le merveilleux. Il n'est pas scandaleux de retrouver chez les grands créateurs un trait qui leur soit commun avec les feuilletonistes : ce que les derniers ont senti et exploité naïvement, les premiers l'ont éprouvé avec une force incomparable : que la destinée n'est pas le produit seulement de la volonté personnelle au milieu d'une foule de petits hasards, mais la résultante d'une tension dramatique entre la volonté de l'homme et la trame secrète des fatalités.

Si la littérature use si largement de ce genre de mystère, elle ne l'a pas inventé de toutes pièces. La vie d'abord le contient, ou pour le moins semble le contenir. Qui de nous, en fouillant sa mémoire, ne retrouvera pas le souvenir de quelques coïncidences bizarres et troublantes autour de la naissance d'un amour ou de l'annonce d'une mort ? S'il existe dans ce domaine des superstitions proprement stupides ne relevant que du plus naïf délire, n'existe-t-il pas aussi des phénomènes singuliers, à peine perceptibles ou

stupéfiants de netteté qu'on peut à peine interpréter et qui pourtant laissent comme une hantise.

« Sur notre route aux mille détours, dit Hofmannsthal, dans ses *Ecrits en Prose*, ce ne sont pas seulement nos actes qui nous obligent à marcher, mais nous obéissons toujours à l'attraction d'un mystère qui semble nous attendre... Il me semble que c'est non l'étreinte mais la rencontre qui est le geste décisif de l'amour... Dante fait dater sa *Vie Nouvelle* d'un salut qui lui fut adressé. Merveilleux est le cri du grand oiseau, s'élevant, au point du jour, de la cime du plus haut sapin et que la femelle écoute, on ne sait d'où... La rencontre promet plus que l'étreinte ne peut tenir. Elle semble appartenir à un ordre de choses plus élevé, à celui qui fait se mouvoir les étoiles et se féconder les pensées. »

Pour Dante, l'instant où il rencontre pour la première fois Béatrice n'appartient pas au hasard ordinaire. Il appartient au même *hasard* merveilleux de la prédestination que celui qui gouverne le destin de Raphaël dans la *Peau de Chagrin* et les mystérieuses communications entre Ulysse et Pénélope dans l'*Odyssée*[1].

On sait aussi quelle importance exceptionnelle le surréalisme accorde à ces grandes constellations de coïncidences mystérieusement prédéterminées qu'il appelle du nom hégélien de hasard objectif. Elles forment le cœur des récits de Breton dans *Nadja* et dans *L'amour fou*. On peut en retrouver d'autres exemples non moins singuliers dans les *Conversations entre Gœthe et Eckermann* : la vision prémonitoire de la rencontre de Gœthe avec Frédéricque ou encore l'insomnie hallucinée de Gœthe pendant la nuit du tremblement de terre de Messine.

Nous n'avons nullement la prétention de cataloguer en quelques lignes les diverses sortes de faits qui peuvent entrer ici en ligne de compte : pressentiments indistincts, prémonitions strictes, analogies troublantes, rencontres

---

1. Cf R. et M. ALAIN-PEYREFITTE, *Le mythe de Pénélope*.

bizarres, interférences entre rêve et réalité, hasards énigmatiques. Il suffit de noter le trait fondamental commun à ces phénomènes (illusoires ou non) : ils prétendent marquer de troublantes coïncidences entre le passé et le présent, le présent et l'avenir, la subjectivité et l'objectivité, l'individu et la collectivité, l'homme et la nature, comme si tout d'un coup la froide opacité de la matière paraissait se muer en magique transparence.

« Il s'agit de faits, écrit Breton, qui peuvent être de l'ordre de la constatation pure, mais qui présentent chaque fois toutes les apparences d'un signal, sans qu'on puisse dire au juste de quel signal, qui font qu'en pleine solitude, je jouis d'invisibles complicités qui me convaiquent de mon illusion, lorsqu'il m'est arrivé quelque temps de me croire seul à la barre du navire. » (*Nadja*).

Ce que le surréalisme retrouve ici n'est pas une communion émotionnelle et floue avec la nature comme dans le cas du « promeneur solitaire » de Rousseau, mais le sens d'une communication objective, circonstanciée, débordante de rumeurs oraculaires.

« Toute vie, ajoute ailleurs Breton, comporte de ces ensembles homogènes de faits d'aspect lézardé, nuageux, que chacun n'a qu'à considérer fixement pour lire dans son propre avenir. » (*L'amour fou*).

Rien ne saurait mieux souligner comment se fait le passage des impressions étranges au désir de divination. Certains se contentent de puiser dans la lecture le plaisir des coïncidences comiques, tragiques ou sentimentales ; d'autres les découvrent au passage dans leur propre vie, ils les éprouvent plus ou moins fortement, mais d'une manière toujours passive ; d'autres enfin, prétendant aller plus loin, cherchent à découvrir systématiquement la trame des coïncidences et en interpréter le sens de prédestination.

C'est bien pourquoi le but des œuvres surréalistes n'est pas du tout de se conformer à de nouvelles recettes artistiques, de mystifier le bourgeois, ni de fournir des documents à la psychanalyse, mais de récupérer dans toute la mesure

possible le pouvoir oraculaire. C'est aussi la raison majeure de sa volonté de réexaminer les vieux modes de divination. Dans ce domaine, comme dans les autres, il est le sismographe hypersensible qui enregistre tous les désirs clairs ou cachés du cœur humain.

Les grilles de la divination.

On sait la place considérable que tiennent les chroniques d'astrologie dans les hebdomadaires et plus encore dans les journaux féminins, bien entendu sous forme de la plus basse vulgarisation. On voit moins les travaux des cartomanciennes. Disons seulement que selon M. Maurice Colinon dans son ouvrage *Faux prophètes et sectes d'aujourd'hui*, il existe à Paris 5200 personnes faisant profession de devins et officiellement enregistrées (SGDG) par la Préfecture de Police. Même sans tenir compte des astrologues et voyantes du marché noir, cela représente déjà une belle clientèle. Le moindre sondage permet d'ailleurs de soupçonner que pour bon nombre de femmes, la voyante (ou soi-disant telle) est directement un ersatz de directeur de conscience.

Bien entendu il est assez extravagant de chercher dans la position des astres la réponse à la question de savoir s'il faut porter le mercredi 27 une robe bleue ou rose pour être en situation dite bénéfique, si l'on a quelque chance de gagner à la Loterie Nationale, s'il convient de conclure ou d'ajourner une affaire. Il ne semble pas moins baroque de croire qu'une carte de tarot, le chariot ou le pendu, étalée sur la table d'une devineresse puisse en révéler davantage sur l'avenir qu'une carte postale de l'Opéra ou de la gare Saint-Lazare. Il me souvient même de la vulgaire plaisanterie d'un soldat répondant à une diseuse de bonne aventure qu'il ne se laisserait lire que les lignes du pied. Sur quoi la devineresse le repoussa avec indignation. Il n'est pas sûr qu'elle aurait pu en expliquer les motifs.

On peut rire de ce merveilleux de pacotille, on peut déplorer qu'il fasse tant de dupes ; il importe davantage de

comprendre. On ne peut pas plus réduire la divination à son côté de foire que la coïncidence à son exploitation par le vaudeville. Il est impossible de saisir quelle puissance d'attraction exercent les arts divinatoires si l'on part de cet effet incongru par lequel ils valorisent les astres, les cartes ou les mains. Il faut remonter directement à leur source psychologique profonde : ce que nous révèlent les poètes sur la passion des coïncidences.

Mais comment peut-on passer même de l'impression la plus vive de l'énigme des coïncidences aux prétentions des devins ? On peut en effet admettre que les coïncidences étranges, pour troublantes et réelles qu'elles puissent être n'ont pas de portée, faute de valeur objective. C'est adopter au moins implicitement la notion classique du hasard considéré comme événement imprévu et dépourvu de cause, comme tel. Deux séries d'événements qui ont chacune leur propre cause : par exemple un rêve de mort et le fait de la mort, se sont déroulées séparément ; leur ressemblance concomitante n'est qu'un cas fortuit et par conséquent dépourvu de signification.

Mais le devin interprête tout autrement cette rencontre des deux séries : on y voit un cas fortuit ; il y voit au contraire, tout comme dans chacune des séries envisagées à part, la trame ininterrompue du nécessaire. Si on lui reproche de faire fi de la causalité parce qu'on ne voit aucune cause à la rencontre des deux séries, il proteste au contraire que l'objectant fait fi de la causalité qui les relie sous le seul prétexte qu'on les ignore. La discussion de fond ne porte pas du tout sur les détails des « techniques », mais sur l'opposition radicale de deux conceptions du monde.

On dit souvent que la superstition s'oppose radicalement à la science. C'est assez vrai, mais d'une toute autre façon qu'on ne le précise en général. Loin de réduire les exigences déterministes de la science, la superstition pèche au contraire par surenchère. Elle englobe aussi bien la vie humaine en ses plus menus détails que toute la vie de la matière dans une sorte de déterminisme total et synthé-

tique. Elle ne laisse aucune place au hasard. Pour elle un immense réseau de correspondances relie toutes choses : le mouvement des cartes sur la table de la cartomancienne, celui des astres dans l'espace céleste, celui des hommes et des femmes dans les rues de la ville. Cette conception s'oppose exactement à celle de l'absurde, si en vogue aujourd'hui ; pour elle il n'y a rien dans le monde qui ne fasse partie d'une totale symphonie. L'astrologue ne postule pas nécessairement que les astres exercent une action sur les êtres humains, il lui suffit d'admettre qu'il existe entre les uns et les autres une corrélation préétablie comme entre toutes choses.

Du point de vue de la superstition, tout coïncide d'avance. C'est pourquoi dès lors qu'on peut déchiffrer ce que signifient la position des astres à l'heure de la naissance, les lignes de la main, ou le groupement des cartes du tarot, on peut appliquer ces signes à une destinée humaine, la reconstituer et la prédire en détail, tout comme on peut déchiffrer un cryptogramme en faisant coïncider avec ses lignes la grille cryptographique correspondante. Encore que le devin enveloppe ses dires d'une terminologie mythologique, de gestes rituels et d'une agitation très particulière de la sensibilité, son activité ne lui paraît pas moins raisonnable que celle d'une Compagnie d'assurances calculant ses réserves financières sur le vu des courbes statistiques dans le domaine des accidents ou de la mortalité.

Le devin et son client croient à l'harmonie absolue du monde et que le premier d'entre eux en détient les clefs, de telle sorte que tout devient signe devant son regard. De même qu'en voyant seulement la marque d'une automobile, le technicien peut dire quel type de moteur recouvre le capot et comment elle tient la route. De même que Cuvier, à partir, modestement d'un os, prétendait reconstruire un animal préhistorique et détruire son mode de vie.

Pratiquement, les devins d'aujourd'hui n'utilisent qu'un très petit nombre de méthodes divinatoires, mais l'histoire des superstitions en connaît un nombre bien plus grand et

qui pourrait être pratiquement infini. N'importe quoi peut servir à la divination, de même que n'importe quel caractère d'imprimerie peut servir à imprimer, puisque pour la divination tout est signe et figure. Les quatre éléments des antiques cosmologies ont été mis ainsi à contribution : pyromancie, hydromancie, aéromancie, géomancie. A l'intérieur de leurs sphères, n'importe quel objet peut être élu pour en tirer des présages : divination par le coq, par la hache, les osselets, les mouvements de la lumière d'une lampe, les gouttes de plomb fondu, le vin, les ongles, les miroirs, aussi bien que les entrailles de poulets ou le marc de café.

Dans une étude, *Sorcier et Magicien*, M. R. L. Wagner cite cinquante-deux termes désignant des *mancies* à quoi il faudrait ajouter tous ceux qui se terminent en *scopies* et en *logies*. Mais aucune énumération n'est limitative. Ajoutons seulement ces quelques vers de Boileau dans la *Satire sur l'équivoque :*

> « On vit le peuple fou qui du Nil boit les eaux
> Conjurer l'ail, l'ognon, d'être à ses vœux propices
> Et croire follement maîtres de ses destins
> Ces dieux nés du fumier porté dans ses jardins. »

Si certaines de ces « techniques » ont été plutôt conservées de préférence à d'autres, c'est à la fois pour des raisons de commodité, d'esthétique et de valorisation spontanée par la sensibilité. D'emblée, les signes des astres émeuvent par leur grandeur cosmique, ceux des tarots par leur fascinante étrangeté, ceux de la main parce qu'ils sont inscrits dans la chair même de l'être humain.

Boileau, l'anti-poète par nature, ne voyait que le côté ridicule de la question : au niveau des légumes. N'est-ce pas au contraire toute l'autre face splendide et troublante qu'évoque Baudelaire dans le fameux sonnet des *Correspondances :*

> « La Nature est un temple où de vivants piliers
> Laissent parfois sortir de confuses paroles
> L'homme y passe à travers des forêts de symboles
> Qui l'observent avec des regards familiers. »

C'est bien là qu'est le principe le plus profond qui engendre toute croyance aux superstitions : l'idée de correspondance. C'est elle qui inspire concurremment toutes les cosmogonies poétiques que ce soit les *Harmonies de la Nature* selon Bernardin de Saint-Pierre, l'*Art Poétique* de Claudel ou *Sens Plastique* de Malcolm de Chazal.

Ainsi les devins se fondent en principe sur le déterminisme, comme la science, et sur l'harmonie cosmique, comme les grandes visions poétiques ; leur prétention propre est de vouloir les dépasser, sur le même fondement, en affirmant : 1° que les signaux divinatoires permettent de chiffrer un destin d'homme (de même que des signes d'algèbre permettent de calculer la trajectoire d'un astre) et, 2° que les devins connaissent les significations de ces signaux. D'un mot ils prétendent détenir les clefs du Fatum.

Frontières du délire

On le voit, les fondements initiaux de la superstition n'ont rien que de bien connu et de justifiable. Ce qui la caractérise c'est l'outrance délirante avec laquelle elle pousse les idées d'interdépendance et d'harmonie jusqu'au degré de la caricature. Croire que les signes astrologiques dessinent d'avance le destin de l'homme ressemble de près à l'idée que le melon possède des côtes pour être mangé en famille.

Il est fort permis de braver les évidences de ce qui passe ordinairement pour le bon sens. C'est à ce prix que la science moderne s'est édifiée. On sait comment parmi bien d'autres condamnations a priori des savants officiels et des penseurs professionnels ont décrété que le plus lourd que l'air ne volerait pas et que l'homme ne connaîtrait jamais la nature physique des étoiles. L'avion et l'analyse spectrale ont répondu. Il n'y a pas lieu d'être beaucoup plus affecté par les limites qu'aujourd'hui tel ou tel savant peut imposer d'avance à la science. Encore faut-il pouvoir lui

opposer quelque jour des preuves et des réalisations. Or c'est précisément ici qu'est l'immense faiblesse de la superstition. Les interprétateurs de sorts ont une conception follement fantaisiste de la preuve. A défaut de la moindre rigueur ils font flèche de tout bois avec une incroyable subtilité dialectique. Encore moins peuvent-ils s'expliquer sur les étonnantes propriétés des figures dont ils se servent. Ils se retranchent derrière le secret hermético-professionnel. C'est un assez commode rempart.

Il est plus difficile de dire où commence réellement le délire d'interprétation. Méfions-nous du nôtre quand nous critiquons celui du voisin. Est-on bien sûr que les premiers inventeurs de l'aiguille magnétique ne furent pas considérés comme des sorciers défiant le bon sens et agissant par diablerie ? On n'a pas oublié l'usage délirant que fit Mesmer de l'électricité. Il n'y a pas cent ans, au Maroc, le sextant de Charles de Foucauld passait aux yeux des populations locales pour un instrument servant aussi bien à voir l'avenir qu'à donner des nouvelles des absents, prévenir le choléra ou déceler les péchés des Juifs. Ne nous croyons pas tout à fait à l'abri de semblables méprises.

Par contre, si Artémidore et ses émules prétendaient faire du rêve un mode de divination, Freud en tire le moyen de sonder l'inconscient et par conséquent la trame secrète de la destinée. De même si des chiromanciens prétendent pouvoir prédire l'avenir par les lignes de la main, M. Henri Mangin et d'autres chirologues en tirent une pénétrante analyse psychophysiologique de l'être.

La superstition ne forme pas purement et simplement un corps étranger et facilement isolable dans la mentalité humaine. Ce serait trop simple et l'on ne comprendrait pas qu'elle puisse se maintenir et même se développer avec autant de vitalité. Elle pousse pêle-mêle avec tout, comme l'ivraie avec le bon grain, chez des êtres humains par ailleurs capables de penser scientifiquement et religieusement.

Absurde et indéfendable la superstition est inutilement

dangereuse, car il est insensé de conformer sa conduite à des indications d'astrologues ou de cartomanciennes. Elle est pourtant tenace, car chassée sur un point, elle reparaît sur un autre.

Telle pieuse dame qui s'indigne non sans rire de la croyance à l'astrologie ne s'en persuade pas moins que saint Antoine de Padoue est spécialisé dans la recherche des objets perdus et que le dépôt d'une obole dans son tronc doit provoquer la récupération espérée. Combien de gens portent des médailles comme autant de porte-bonheur et s'imaginent que leur usage coïncide pour eux avec une assurance de prospérité matérielle et de salut éternel ?

Nombre de superstitions ont une origine religieuse. Tandis que l'astrologie s'appuie sur la mythologie antique, le tarot utilise entre autres une demi-douzaine de figures nettement empruntées au christianisme. On sait aussi que la crainte du vendredi tient à ce que ce fut le jour de la mort du Christ et que l'horreur d'être treize à table (présage de mort) vient du nombre des convives à la Cène. Si péniblement ridicule que soit une telle déformation du sens religieux, peut-on dire que soit moins absurde et moins attentatoire au sacré, l'idée qu'en usant d'une technique profane (la manipulation automatique d'une tablette ou d'un crayon) on peut entrer en relation avec le monde sacré des morts ?

Les hommes de science en tant que tels ne sont pas mieux à l'abri que les autres. Si certains d'entre eux s'opposent énergiquement à toute forme de superstitions, il en est bien d'autres qui ne s'en dégagent pas mieux que le commun des hommes. L'histoire de l'occultisme et du spiritisme a montré comment des hommes fort réputés pour leur savoir étaient capables de se prêter naïvement aux pires mystifications.

L'incroyance n'est en rien une barrière contre la superstition. Si des croyants et des savants ne trouvent pas dans leur foi et dans leur science assez de présence d'esprit pour résister aux extravagances de la superstition, où puiseraient

les incroyants ? Comme disait à peu près Jacques Rivière, faute de localiser le mystère dans le surnaturel, ils le laissent partout errer sous mille formes vagues et insaisissables. Ce qu'ils rejettent de la foi, c'est souvent bien moins son mystère que les fermes arêtes de ses dogmes.

C'est bien pourquoi en ce temps où d'innombrables journaux n'admettent aucune chronique religieuse permanente ils ne manquent pourtant pas d'avoir leur chronique d'astrologie dans chaque numéro. On ne croit plus à la résurrection du Christ attestée par des témoins oculaires, au prix de leur sang, mais on croit à n'importe quoi et sans l'ombre d'une justification.

Entre cent mille exemples, citons ce conseil de l'astrologue d'*Elle* (n° du 19 octobre 1953) adressé aux personnes nées sous le signe du Capricorne :

« Si vous désirez faire une démarche dans l'intérêt de votre avenir professionnel, ne la faites pas cette semaine. Un personnage important y ferait opposition. Attendez une époque plus propice. »

Cet échantillon suffit, je pense. L'incrédulité c'est la crédulité qui n'ose pas dire son nom.

On assure même, pour l'honneur du journalisme, que beaucoup de journaux à chroniques astrologiques voudraient les supprimer, mais qu'à chaque essai de suppression correspond une grosse baisse de tirage. Lecteurs et lectrices réclament : il leur faut une chronique d'astrologie ; s'ils ne la trouvent pas dans leur journal habituel, ils iront la chercher dans un autre.

S'il est vrai que la religien (et la science non plus) n'arrive jamais à déraciner complètement la superstition, hors de la religion, la superstition n'a plus ni frein ni limites.

On dira que du moins la forme la plus absolue de l'incroyance, l'athéisme est aussi une négation de la superstition. Parce que l'athéisme occidental est en fait surtout un pur matérialisme, mais cette barrière se tourne plus aisément qu'on ne suppose : volontiers la superstition se prétend matérialiste. Pour croire à l'astrologie, il n'est pas nécessaire de croire aux dieux dont les noms désignent

encore les planètes, il suffit de croire à l'influence matérielle des astres sur la matérialité de la vie humaine.

Au reste notre temps nous donne le spectacle d'une mutation remarquable des formes de la superstition. Nul système plus radicalement athée que le marxisme. On n'y trouvera non plus aucune concession à l'astrologie ou à la cartomancie. Beaucoup de penseurs, Berdiaeff notamment, ont souligné cependant l'étrange paradoxe du marxisme qui associe à une conception purement matérialiste de la vie, une idée messianique du prolétariat. Par son sacrifice même le prolétariat apparaît comme l'incarnation de la justice et du salut immanent. Le Parti communiste en est le « verbe ». On n'a pas manqué de souligner à quel point une telle philosophie était animée par des vérités chrétiennes devenues folles. On n'a pas assez pris garde qu'en outre, à ce niveau, elles entraient sans peine dans le cadre général des superstitions. C'est ainsi que parti d'analyses économiques pénétrantes et qui posaient les problèmes les plus graves et les plus sérieux à propos de la condition ouvrière au XIXe siècle, le marxisme a enfanté peu à peu un corps de superstitions sans cesse plus vaste et plus oppressant : le monopole d'une dialectique de salut, l'infaillibilité absolue et en tous domaines du *chef*, le sacrifice humain de boucs émissaires au milieu se cérémonies rituelles de mise en scène et de confessions publiques.

Parti du matérialisme pur, le marxisme aboutit aux formes les plus régressives de superstitions engendrées par la mentalité primitive. Engels, jadis, stigmatisait « les produits d'une fantaisie maladive, les subterfuges de l'idéalisme philosophique, les mauvais produits d'un mauvais régime social », mais c'était jadis. On peut dire, en un sens, que l'athéisme n'est pas ce qu'il y a de plus dangereux dans le marxisme, simplement parce qu'il est avoué et qu'un chrétien ne peut pas ne pas rejeter d'emblée l'athéisme. Ce qui est beaucoup plus dangereux c'est le corps de superstitions que cet athéisme a engendré sans admettre qu'elles

sont des superstitions. Parce que le centre de gravité du matérialisme marxiste est dans le jeu des forces économico-sociales, il a retiré aux astres, aux cartes, aux lignes de la main toute valorisation divinatoire, mais seulement pour la transporter dans le domaine des rapports sociaux. Les journaux et livres marxistes apportent au lecteur la même satisfaction essentielle que les romans policiers : la marche des élus de l'Histoire (au lieu de la petite histoire) porteurs de la justice immanente, au milieu du labyrinthe cryptographique de la société capitaliste. Nous n'avons nullement à prendre parti ici sur les positions qu'on peut prendre à l'égard des problèmes réels et objectifs du drame social et international, nous avons seulement à relever la profonde déformation superstitieuse dont le marxisme aujourd'hui enveloppe ces problèmes. C'est là qu'il s'avère être à la fois un ersatz de la religion et de l'astrologie (ou de toute autre forme de divination). C'est de là qu'il tire un de ses plus puissants pouvoirs émotifs d'envoûtement. Ceci ne liquide en rien, dans un sens ni dans l'autre, les problèmes réels, mais suffit à les obscurcir, en telle sorte qu'on les aggrave au lieu de les résoudre. C'est bien le propre de la superstition.

De nos jours, il semble à première vue que le matérialisme et l'athéisme occupent le devant de la scène. Ce n'est vrai qu'au premier plan. Derrière eux, dans leurs profondeurs, on reconnaît actives comme jamais les plus vieilles formes d'occultisme et de superstitions.

C'est que le matérialisme et l'athéisme purs sont peut-être aussi intenables pour le commun des mortels que la plus haute sainteté, bien que pour d'autres raisons. Malgré toutes les négations opposées au mystère religieux, l'homme sent bien que sa vie ne dépend pas simplement de sa volonté personnelle, du hasard et d'un déterminisme aveugle. Il est fait, de par son âme inaliénable, pour la Vérité et la Justice. Faute de les connaître, faute de les reconnaître dans la Révélation et dans l'action de la Providence, il les

cherche n'importe où, infatigable, désespéré en même temps que fou d'espérance, dans la marche des étoiles, dans les sillons de la main, dans les mouvements des masses humaines.

A la base des superstitions abondent les vérités les plus profondes ; leur folie ne tient qu'à l'inextricable confusion de l'usage qu'elle en font. Et tandis que la religion leur ferme ses portes, l'incroyance et l'athéisme leur ouvre toutes grandes les leur.

Michel CARROUGES.

C H R O N I Q U E

CHRONIQUE DE LITURGIE

C'est une chronique bibliographique, c'est aussi une chronique du Mouvement liturgique que nous ouvrons aujourd'hui dans les pages de *Lumière et Vie*. Mieux que des comptes-rendus sans liens entre eux, elle rendra compte d'un des plus beaux aspects de la vitalité présente de l'Eglise de France. Elle a sa place dans cette revue théologique, car seuls des esprits bornés peuvent méconnaître les liens étroits qui unissent Bible, Liturgie et Théologie.

I

Contre l'envahissement intempestif de la piété dévotionnelle, cause d'affadissement pour une partie du peuple chrétien et d'agacement, voire de nausée pour une autre partie, la réaction du clergé et des laïcs éclairés se fait de plus en plus vive en faveur de *l'Année liturgique*. Le mouvement ne date pas d'aujourd'hui, qui appelle le peuple fidèle à se nourrir de cet aliment solide : le Christ dans ses mystères, notamment dans son mystère central, le Mystère pascal, non seulement contemplé, mais vécu dans l'assemblée chrétienne par la célébration, telle que nous la propose l'Eglise de l'Avent à la Toussaint. Il y a plus d'un siècle (1841), Dom GUÉRANGER le lançait par le premier volume de son *Année Liturgique*, qui devait en comporter seize, être traduite dans presque toutes les langues du monde et initier des centaines de milliers de chrétiens à la prière et à la vie de l'Eglise.

Justement, les *Moines de Solesmes* ont eu la filiale pen-

sée de rééditer l'œuvre de leur fondateur et ils nous offrent aujourd'hui en cinq volumes, abrégé et adapté, un ensemble qui était devenu introuvable. Cinq volumes dont le moindre a 847 pages et le plus important 1032, et qui pourtant, grâce au papier bible et à l'excellente présentation de l'éditeur Desclée ne sont pas plus encombrantes qu'un bréviaire. On a modernisé les notices historiques du sanctoral, ajouté les fêtes nouvelles, mais dans l'ensemble on a conservé le texte même de Dom GUÉRANGER[1].

Le propos comportait quelques écueils et nous n'oserions dire qu'ils ont tous été évités. Assurément le style a vieilli, mais il est d'une telle richesse qu'il était difficile d'y toucher sans risquer de l'abîmer, lui et la spiritualité qu'il porte. Par contre, était-il nécessaire d'accorder un tel développement au sanctoral ? n'aurait-on pu alléger encore en réduisant les notices consacrées aux saints ? Par ailleurs, nous sommes devenus plus exigeants en ce qui concerne le Mystère pascal, et un volume qui se termine par « le samedi-saint », puis un autre qui commence par « le dimanche de Pâques », ne nous satisfont plus. Il est à souhaiter qu'au moment de la réédition, le samedi-saint aliturgique disparaisse et que le volume III commence par la Nuit pascale.

Nul doute que cette œuvre, qui fut un moment capital dans l'histoire de renouveau liturgique, continue à trouver un public fervent.

Dans le même ordre d'idée, saluons la rénovation de la *Revue Grégorienne*. Depuis le début de cette année 1953, elle paraît en livraisons bimestrielles, dont chacune est consacrée à « l'intelligence savoureuse et fructueuse » d'un office : le dimanche *Lætare*, *Quasimodo*, *Pentecôte*, la *Dédicace*, le dernier dimanche après Pentecôte sont les titres choisis cette année. Sous la direction des Moines de Solesmes et de M. le Guennant, la revue devient le lien de tous les centres inspirés par l'Institut grégorien, et l'on sait l'ampleur bienfaisante que prend de plus en plus ce mouvement. Son intérêt déborde d'ailleurs de beaucoup celui

que pourraient lui porter les maîtres de chapelle. Il y a une telle affinité entre le chant grégorien et les textes bibliques par lui mis en valeur, que le commentaire de la mélodie ne peut qu'introduire à une meilleure intelligence du texte ; tous les pasteurs peuvent profiter de celui qui nous est proposé. D'autant que des articles étudient « la Pâque juive de Moïse au Christ », « la Pâque chrétienne aux premiers siècles de l'Eglise », etc... Un supplément bibliographique et un autre, « chronique du mouvement grégorien », complètent heureusement ces livraisons[2].

Dans son numéro du 15 septembre, *l'Actualité religieuse* consacrait son dossier de la quinzaine aux « Dix ans de pastorale liturgique » qui marquent la première étape du C. P. L. Ce dixième anniversaire devait être marqué par un Congrès national qui se serait tenu à Chartres. Des obstacles matériels ont obligé à le reporter, mais il n'est pas besoin de Congrès pour savoir ce que ces dix ans ont apporté à l'Eglise : le renouveau du sens communautaire, l'introduction des langues nationales dans certaines parties de la liturgie, les adoucissements au jeûne eucharistique, l'approbation des messes du soir, le développement de la catéchèse, le « Directoire pour la pastorale des sacrements », la rénovation du chant religieux français dans un sens de plus en plus biblique et liturgique, l'encyclique « Mediator Dei », et principalement la restitution de la Nuit pascale.

Au même moment, cent cinquante liturgistes d'Europe et d'Amérique se rassemblaient à Lugano ; prenaient part à leurs débats quinze évêques et un rapporteur de la Congrégation des Rites. Il s'agissait précisément d'envisager, « dans le sillage de la Nuit pascale restaurée, l'aménagement des offices des Rameaux, des Jeudi et Vendredi Saints, pour rendre ces offices plus expressifs du mystère pascal et mieux adaptés aux conditions de la vie moderne et aux besoins de l'âme populaire ». A l'Eglise de Rome appartient de faire aboutir ces travaux, mais le précédent de 1951-52 fait espérer qu'ils auront bientôt leur résultat dans un nouveau décret[3].

Le mystère de Pâques continue à susciter des travaux grâce à quoi clergé et fidèles peuvent désormais pénétrer son sens et assurer sa célébration fructueuse. L'œuvre capitale du P. Bouyer, *Le Mystère pascal*, demandait à être monnayée à l'usage des militants catholiques et des prêtres surchargés de travail. C'est ce qui nous vaut sans doute trois petits livres de caractère différent :

Le Triomphe de Pâques, de Dom FLICOTEAUX, est un ouvrage de 140 pages dont l'intention est de montrer que la liturgie pascale est le moyen authentique de revivre dans le mystère du Christ ressuscité celui de notre propre naissance à la vie divine. Il le fait d'abord en dégageant l'esprit du temps pascal à partir de cette liturgie d'allégresse et d'action de grâces dont le leit-motiv est donné dans la Préface pascale ; puis en analysant le triomphe de la lumière et de la vie dans la liturgie de la Nuit pascale ; enfin en étudiant les offices du jour de Pâques, de la semaine in albis, du dimanche de Quasimodo et du dimanche du Bon Pasteur. On se demande simplement pourquoi il s'arrête là au lieu d'aller jusqu'à la Pentecôte, ainsi que l'annonce son sous-titre (« la cinquantaine pascale ») et que le requerrait une analyse complète de ce mystère. Du moins ce qui est dit est-il excellent[4].

Les Solennités Pascales, fascicule de 96 pages édité par les « Equipes enseignantes », et écrit par Dom Jean GAILLARD. « Itinéraire liturgique de la Quinzaine pascale (du dimanche des Rameaux au dimanche in Albis). On peut difficilement trouver mieux que ce petit livre d'apparence modeste, qui unit les données bibliques et théologiques (la Pâque, le mystère de la mort et de la résurrection, etc.) au récit des événements évangéliques, à l'histoire des rites et à leur exégèse à la fois brève et minutieuse, toujours savoureuse. C'est le guide simple et complet dont on se servira le plus utilement pour avancer pas à pas à travers les merveilles[5].

Le Seigneur passe dans son Peuple est un ouvrage des-

tiné aux éducateurs. Il est composé de quatre études, proposées d'abord sous forme de conférences à des prêtres soucieux d'introduire davantage la jeunesse moderne dans les mystères de la liturgie. « Le dessein pascal de Dieu » (abbé Poelman) lie la Pâque de l'Exode à la Pâque du Christ ; étude biblique. Puis Dom Maertens présente « quelques thèmes de la liturgie pascale » : la nouvelle création, le retour au Paradis, les épousailles du Christ et de l'Eglise. L'abbé Waelkens, compte tenu de la psychologie adolescente, montre comment on peut former les jeunes à une spiritualité pascale. Le P. Ranwez expose ce que les jeunes pensent du mystère pascal et suggère aux éducateurs les moyens pour leur faire dépasser le stade intellectuel[6].

Impossible ici de ne pas rappeler (bien qu'il remonte à la fin de 1952) le remarquable numéro de *La Maison-Dieu : le Carême, Préparation à la Nuit pascale*. La Nuit pascale ne sera vécue en esprit et en vérité que si elle a été préparée, en communauté paroissiale, par les célébrations de la sainte quarantaine. La restauration de la « Nuit bienheureuse » doit amener la restauration du Carême, moment privilégié de la catéchèse biblique. Les études de ce numéro (P. Bouyer, P. Daniélou, abbé Gelin, Dom J. Leclercq, Dom Rousseau, abbé Chavasse) sont indispensables à quiconque voudra œuvrer en ce sens[7].

Signalons enfin, sur un plan beaucoup plus modeste, le précieux agenda liturgique *Alleluia*, édité par André Cruiziat : un fascicule par semestre, deux jours à la page, l'indication des vraies fêtes du calendrier romain, des textes bien choisis pour chaque « temps », dimanche ou fête, un supplément de prières, psaumes et cantiques, une souple couverture en plastique — c'est tout simplement l'agenda normal du chrétien, qui l'aidera à vivre son Année liturgique[8].

II

Les études introduisent à l'intelligence de l'Année liturgique, le Missel et l'Office divin en contiennent les textes.

Le vrai *Missel* est indispensable au chrétien, il y a longtemps qu'on le dit.

Mais quel Missel ? — Nous sommes devenus à juste titre exigeants ; nous voulons un Missel intelligible, par ses traductions d'abord, par ses introductions ensuite.

Quel Missel répondra le mieux à nos exigences ? C'est à cette question que tente de répondre Louis KAMMERER dans *La Maison-Dieu* n° 34, en se demandant d'abord « pourquoi il y a trop de missels ? » puis « comment choisir un missel » (et là il donne une liste exhaustive des missels existant), enfin en analysant d'une façon détaillée les missels parus depuis 1951. Les prêtres qui ont des conseils à donner pour le choix d'un missel se reporteront avec fruit à ce travail[9].

Nous avons la chance, dans cette chronique des ouvrages de l'année, de pouvoir présenter les deux Missels qui, à notre avis, sont justement les meilleurs :

Le Missel d'Hautecombe : il en a été suffisamment parlé dans cette revue pour que nous n'ayons pas besoin d'insister longuement. Nous dirons simplement que si l'on veut un missel latin-français, complet, d'une traduction à la fois exacte, élégante et compréhensible, muni d'introductions brèves et substantielles non seulement aux temps liturgiques ou à chaque dimanche et fête, mais à chaque lecture, à chaque antienne — on ne peut rien trouver de mieux. L'éditeur est Labergerie ; c'est dire que la typographie est impeccable. Enfin (rare tour de force !) l'illustration en bois gravés de J.-B. Sleper est parfaite de goût, de sobriété, de qualités expressives du mystère. Les moines d'Hautecombe ont fait là un beau travail, qui surclasse sans hésitation possible, toute la production similaire. En plus de toutes les messes du temporal et du sanctoral, il contient :

un kyriale noté (huit messes), de nombreuses messes votives et trente-cinq oraisons diverses, un supplément donnant les Complies du dimanche, les prières du Salut, le baptême des enfants, un examen de conscience, des prières diverses, etc...[10]

A ce missel, les mêmes auteurs ont ajouté un *Rituel* très portatif de 366 pages qui n'a pas non plus son équivalent : texte latin-français du baptême, de la confirmation, de l'ordination, de la pénitence, des visites aux malades, du sacrement des malades, des prières pour les mourants, des funérailles, du mariage et des fiançailles, des bénédictions familiales, des bénédictions de toutes sortes ; les diverses litanies, le chemin de croix, le rosaire, les prières traditionnelles, etc... Même si on a déjà un missel complet, on se procurera utilement ce petit livre[11].

Enfin, ils ont édité à part un *Vespéral des Fidèles*, psaumes, antiennes, hymnes, oraisons pour tous les dimanches et fêtes de l'année, suivis des Complies, des chants de la Bénédiction et des Matines de Noël[12].

Tous les fidèles n'ont pas besoin d'un missel quotidien. Beaucoup ne vont à la messe que le dimanche et pour les principales fêtes de l'année. A ceux-là la dernière édition du *Missel Biblique des Dimanches et des Fêtes* apporte à son tour « le meilleur » en ce domaine.

Ici, on ne trouve plus le latin que pour l'ordinaire de la messe ; les traductions, toujours très fidèles, sont plus expressives, plus lyriques, plus « vocales » ; les introductions, plus brèves, disent en peu de mots l'essentiel ; l'illustration est faite de photographies bien choisies ; la typographie et le papier nettement améliorés sur les éditions antérieures. L'essentiel du rituel des sacrements et des funérailles, les prières pour les malades, les oraisons diverses, les Vêpres et Complies du dimanche (latin-français), les bénédictions usuelles, un excellent choix de chants français pour la messe, l'année liturgique, la Vierge, etc... font de ce petit volume (léger et très portatif) le recueil idéal pour la grosse majorité des paroissiens. Comme le précé-

dent, il se recommande par la justesse de son sens liturgique. L'un et l'autre sont le fruit d'un travail d'équipe mené pendant des années et contrôlé par un usage paroissial avant d'être imprimé[13].

III

Ces « meilleurs missels » sont le dernier état de travaux qui se poursuivent depuis le début du siècle. Une des étapes du mouvement liturgique fut la campagne pour le bon missel.

Nous assistons en ce moment à une autre étape : l'*Office divin* mis à la portée des fidèles.

Déjà nous avons ici même recommandé chaudement *Le Bréviaire des Fidèles* (les cent cinquante psaumes traduits par le P. Moos, des lectures bibliques pour chaque jour de l'année, les commentaires des Pères sur l'Evangile, etc...). Cet ouvrage, dû au P. Henry, continue de connaître une grande faveur auprès de ses destinataires, et nous pensons qu'il n'est pas remplacé par ceux dont nous allons parler[14].

Ceux-ci répondent à d'autres besoins.

Le Bréviaire des Fidèles est une composition entièrement nouvelle, repensée par son auteur, et uniquement en français. Les ouvrages que voici sont en latin et en français et se rapprochent davantage du bréviaire en usage dans le clergé.

C'est d'abord *Le Livre d'Heures* édité par les *Bénédictins d'En-Calcat*. L'objectif visé ici est manifestement de répondre aux besoins des Congrégations religieuses en leur offrant la possibilité de célébrer les Heures traditionnelles dans le style du grand office, mais d'une manière plus brève, adaptée au temps dont elles disposent, soit en latin, soit en français. En une demi-heure chaque jour, on peut dire cet office, réparti selon la tradition dans les sept « heures » qui sanctifient la journée. Tous les psaumes sont utilisés au cours d'un mois. Les lectures permettent de relire chaque année tous les Evangiles et un bon nombre d'autres textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les fêtes les

plus notables seulement sont retenues pour le sanctoral, l'importance primordiale est sagement réservée au temporal. Les traductions sont très bonnes ; celle des hymnes, en rythme français, permet une belle récitation collective. Malgré ses 1487 pages d'office proprement dit et ses 800 pages de martyrologe (une brève notice sur les saints de chaque jour) et de lectionnaire, grâce à un très bon papier bible, ce livre est parfaitement maniable. Il existe d'ailleurs sous deux autres présentations, dissociant l'office, le lectionnaire et des compléments. Nous avons là, nous semble-t-il, le bréviaire idéal des Congrégations modernes (vingt Congrégations l'ont déjà adopté) dont une certaine catégorie de fidèles fera son profit. La typographie (noire et rouge) est un plaisir pour l'œil[15]. Une très heureuse initiative : En-Calcat a édité un *disque* où ont été enregistrées une Heure en français et une Heure en latin, modèle de récitation chorale, accompagné d'une leçon de chant.

L'objectif poursuivi par le P. FLEISCHMANN en composant son *Officium Divinum Parvum* est le même : fournir d'un Office allégé les communautés religieuses (allemandes). La traduction française a été assurée sous la direction de M. l'abbé CHIRAT, dont on sait le mérite ès-sciences bibliques et liturgiques. Son principal mérite est sans doute d'être un petit volume de 500 pages, facile à manier et d'un usage très simple. En contre-partie, on ne trouve ici que 128 psaumes sur les 150 (et encore souvent abrégés, ce qui nous paraît un scandale !) des hymnes également mutilées (réduites à trois strophes), des lectures propres uniquement pour les grandes fêtes (elles sont d'ailleurs bien choisies). On a voulu « abréger le bréviaire » et on a réussi. Ne valait-il pas mieux, comme l'a fait En-Calcat, repenser le bréviaire en fonction d'un public plus étendu[16] ?

Certaines personnes, même dans le monde, aimeraient dire chaque jour, comme prières du matin et du soir, l'office de Prime et celui de Complies, dans leur texte intégral, tel qu'on le trouve au Bréviaire romain. Ces Heures stéréotypées ne permettent évidemment pas de suivre l'An-

née liturgique, et c'est bien plutôt Laudes et Vêpres qu'il faudrait choisir, si on en avait la possibilité, pour s'unir à l'Eglise dans sa prière traditionnelle. Mais elles ont l'avantage d'être d'un usage extrêmement simple, et elles fournissent au fidèle quelques-uns des plus beaux psaumes du psautier. *L'Office de Prime et de Complies* de chaque jour de l'année offre le texte intégral (latin-français) de ces deux Heures monastiques, édité par le P. Stallaert ; le « propre du temps » donne les antiennes et les capitules propres à l'office de Prime au rit romain[17].

Enfin, les prêtres seront heureux d'apprendre qu'il existe un DIURNAL (Heures du jour du Bréviaire romain), complet, latin et français, en un volume format missel. Pour qui dit l'office dans sa chambre ou à l'église, ce Diurnal, bien imprimé, rendra de grands services. Il permettra la récitation, individuelle et collective, avec en regard une traduction qui en facilitera l'intelligence au cours des journées surmenées. Le latin est celui du nouveau psautier. Un regret : le poids de ce volume interdit qu'on le mette dans une poche — même de soutane[18] !...

Pour un public plus restreint, mais important — celui de l'Ordre de saint Dominique, notamment ses religieuses et ses fraternités laïques — signalons le *Sanctoral Dominicain* que vient de publier Labergerie. Traduction (et bonne traduction) de tous les offices propres à la liturgie dominicaine : leçons du bréviaire, antiennes, capitules, oraisons. Astreints ou non à la célébration de l'Office, les membres de l'Ordre y trouveront, sous un faible volume et dans une typographie soignée, un moyen de s'unir avec plus de vérité à la prière de l'Eglise, telle qu'elle est confiée aux Frères Prêcheurs[19].

Dans un genre tout différent, et cette fois à l'usage des fidèles, signalons :

Psaumes et Prières, édité par Mgr GARRONE, Archevêque-coadjuteur de Toulouse. — Ici, nous avons affaire à un choix. Il ne s'agit plus de l'Office ; il s'agit uniquement des psaumes, et d'un certain nombre de psaumes, choisis

pour l'Avent, Noël, l'Epiphanie, le Carême, la Passion, la Semaine Sainte, Pâques, l'Ascension, Pentecôte. Chaque groupe est précédé d'une brève introduction sur le sens du temps liturgique. Le volume s'ouvre par d'excellents conseils sur la prière et l'utilisation des psaumes. Un précieux recueil d'oraisons liturgiques[20].

Le Psautier des Malades, par Dom Hilaire DUESBERG. — Quarante-trois psaumes traduits et commentés à l'intention des malades. Trois parties : « Complaintes » (les psaumes où celui qui prie se plaint filialement à Dieu et le supplie de venir au secours de sa misère), « psaumes de confiance », « actions de grâces ». Chaque psaume est précédé d'une introduction. Le volume s'ouvre par d'utiles explications sur la composition des psaumes, deux études sur « la maladie selon la Bible » et « la guérison des maladies dans la Bible » et des réflexions sur la prière des malades. La traduction, haute en couleur, est volontairement archaïque, renouvelant l'attention, mais risquant de déconcerter quelque peu. « Un répertoire de la misère humaine avec ses découragements et ses espoirs, orientés les uns et les autres vers Dieu... pour seconder une patience qui s'use à la longue, pour entretenir une espérance qui s'assoupit. » On ne saurait mieux dire : l'auteur a réussi dans son propos. Mettez ce livre aux mains des malades[21].

IV

Les psaumes sont des chants. La célébration de la louange divine a toujours été conçue comme un chant de la communauté chrétienne. Trop longtemps nos églises ont été, à l'heure de la liturgie, des temples mornes où une foule assoupie priait d'une manière individuelle, ou s'ennuyait. A moins que des « cantiques », totalement étrangers à la Bible et au vrai sens religieux, ne vinssent combler le silence par un bruit plus déplorable encore.

Nous avons dit plus haut comment se poursuit heureusement la restauration et l'extension du chant grégorien.

Mais il ne saurait suffire à satisfaire tous les besoins du

peuple fidèle. Si l'on veut que nos foules chantent, il faut aussi qu'elles chantent en français. Depuis la dernière guerre, un effort immense a été accompli pour doter nos communautés de chants français sains, vigoureux, bibliques, riches d'un véritable esprit liturgique.

Le sommet actuel de cet effort est assurément représenté par le travail du Père GELINEAU, S. J. et de ses collaborateurs du Centre de Pastorale liturgique, pour permettre le chant des *Psaumes en français*. C'est une très grande date dans l'histoire du mouvement liturgique que celle qui voit paraître le fascicule noté *Vingt-quatre Psaumes et un Cantique*[22].

Il s'agit d'une œuvre considérable, qui se poursuit en ce moment et dont ces vingt-quatre psaumes sont le début. Une traduction nouvelle, rigoureusement fidèle, soigneusement rythmée pour être déclamée ou chantée ; une musique adaptée à ce rythme, de la veine qui a donné la psalmodie grégorienne, mais qui ne copie pas le grégorien ; des antiennes d'une très belle venue, faciles à chanter par une foule : voilà ce que commence à nous donner ce fascicule, qui rencontre un accueil inusité et mérité. Enfin nous voyons poindre la possibilité de restituer nos chants processionnels (introïts, offertoires, communions) dans leur vérité chantante et communautaire ! Enfin nous pourrons faire chanter aux fidèles le texte authentique des psaumes, d'une manière populaire et émouvante, au cours de nos célébrations de Carême ! Déjà des foules les ont chantés et tous ont été remplis d'admiration.

Ce nouveau psautier, une fois sa rédaction achevée, sera celui de la *Bible de Jérusalem*.

Le studio S.M. a enregistré, avec le concours des « *Petits chanteurs de Provence* », huit de ces psaumes et deux interprétations du *Magnificat*. C'est une splendeur ! grâce à quoi l'initiation des scholas et de la foule devient facile[23].

On trouvera dans *La Maison-Dieu* n° 33 l'exposé des principes qui ont présidé à cette traduction et au choix des mélodies, les explications sur les formes psalmodiques, le

rythme du récitatif et les modes musicaux. On y trouvera aussi dans le n° 34 le compte-rendu analytique des échanges de vues qui virent s'affronter à Quasimodo, sous les auspices du C.P.L., les animateurs du mouvement grégorien et ceux du chant français, dans une totale franchise. « Le peuple peut-il chanter ? et chanter bien ? » tel était l'enjeu du débat. On conçoit son importance... Il a prouvé que l'entente était possible ; les travaux actuels prouveront que la réponse à cette question peut être affirmative.

Mais on ne peut chanter que les psaumes. D'autres formes de chants français ont droit à l'existence. Trois fascicules récents nous en offrent de nouvelles collections :

Gloire au Seigneur. 2. Chants nouveaux pour l'année liturgique, par de nombreux auteurs, sous la direction de Bernard GEOFFROY. Pas très faciles d'exécution, ces chants, mais généralement très beaux. De grands poètes comme Patrice de la Tour du Pin, des lettrés comme L. Estang, le P. Serrand, des musiciens comme C. Geoffray, J. Langlais, C. Rozier, etc., y ont apporté leur concours[24].

Psaume et Cithare offre une quinzaine de psaumes ou cantiques, dont les textes rythmés sont des adaptations plutôt que des traductions, dont la musique (moderne) peut être chanté en parties ou à l'unisson (antienne à l'unisson par la foule), dont chacun est précédé d'une introduction historique et spirituelle[25].

Sur la Lyre à dix cordes est de la même veine. Mais tandis que le recueil précédent contient des chants de louange, celui-ci en présente pour l'Avent, le Carême, la Semaine Sainte, le baptême, la confirmation, une première messe, etc.[26].

L'un et l'autre sont composés par le P. F. VALLERY-RADOT pour les paroles, L. DEISS et J. DE GRIGNY pour la musique. Le texte littéraire est poétique et pleinement accessible, la musique chantante et fidèle aux lois de l'isorythmie.

V

L'initiation des enfants à la liturgie continue de préoccuper les éducateurs.

On trouvera dans *La Maison-Dieu* n° 34 une note du Cardinal GERLIER sur le problème de la participation (obligatoire ?) des enfants à la messe, et des réflexions d'un vicaire d'Alfortville sur le même problème en secteur missionnaire.

Deux curés, l'abbé SAUVAGEOT et l'abbé JACQUIN, qui ont beaucoup travaillé dans son sens, viennent de nous livrer le fruit de leur pratique pastorale dans un petit livre : *L'Initiation de l'enfant au mystère chrétien par la Bible et la Liturgie*. Comment intégrer l' « enseignement religieux » dans un courant de vie pour qu'il ne soit plus une affaire scolaire, mais une « initiation au mystère », en utilisant la Parole de Dieu et le missel, — tel est le propos de ces pages qui rendront grand service aux paroisses et aux maisons d'éducation[27]. L'abbé Sauvageot poursuit son œuvre dans le supplément *Notre catéchèse* de l'excellente revue belge *Paroisse et Liturgie :* un cours complet de catéchèse liturgique et biblique à l'intention des éducateurs est ainsi entrepris[28].

Nos Enfants et la Messe, par Alain DE SAUVEBOEUF est une étude complète sur les erreurs qui dégoûtent les enfants de la messe, les méthodes à employer pour les y intéresser et leur en faire pénétrer le sens. On ne saurait trop dire le mérite de cet ouvrage, qui ne se contente pas de généralités, mais analyse sérieusement les causes sociologiques et pédagogiques du mal, l'attitude de l'éducateur, les objectifs à atteindre, les moyens à employer, les cas particuliers (âges, collèges, paroisses), l'esprit dans lequel il faut appliquer les méthodes. Spécialiste de ces travaux, A. de Sauveboeuf présente les missels pour enfants et les apprécie ; il donne une bibliographie raisonnée de 120 ouvrages ou articles qui ont abordé les problèmes soulevés dans son livre[29].

VI

Terminons par quelques récentes études qui ont un rapport étroit avec la liturgie.

La liturgie sacramentaire d'abord, et c'est *L'Evolution des Rites Sacramentels*, de Joseph PASCHER. Ce petit ouvrage (traduit de l'allemand par l'abbé Rauch) est bien à sa place dans la coll. « *Lex orandi* » du C.P.L. Passant en revue chaque sacrement, il présente brièvement les variations historiques des symboles sacramentels (de la pénitence primitive à la pénitence actuelle, p. ex., quelle évolution !) ; dans un deuxième chapitre, il justifie le droit que l'Eglise s'arroge sur les sacrements (non seulement sur les rites symboliques, mais sur l'essence même des sacrements) : elle agit « *in persona Christi* » ; pourvu qu'elle représente exactement le mystère que le Seigneur lui a ordonné de rendre présent au peuple chrétien sous une forme « dramatique », elle conserve une « amplitude de jeu », qui d'ailleurs connaît des limites infranchissables ; le chapitre III signifie quelles sont ces limites et quelle est « la hiérarchie des valeurs » dans la célébration des rites ; enfin il examine et apprécie les divers motifs mis en avant pour justifier la variation des formes. Cette courte étude s'inscrit dans un contexte : celui de l'apport vital fait à la théologie par le renouveau liturgique, et sous une lumière : l'encyclique *Mediator Dei et hominum*[30].

Le Traité du Baptême, de TERTULLIEN, récemment paru dans la coll. « Sources chrétiennes » a une grande importance liturgique. Non seulement, en effet, il est un traité doctrinal (sur certains points contestable) contre les hérétiques Cainiens, mais il nous fournit de précieuses données sur l'initiation chrétienne et la liturgie baptismale au IIIe siècle, grâce à quoi nous pouvons reconstituer dans ses grandes lignes le rituel baptismal de l'Eglise de Carthage à cette époque. La copieuse introduction du R. P. REFOULÉ, O. P., confrontant ce « *De baptismo* » avec le « *De poenitentia* », la *Tradition Apostolique* et les *Lettres de saint*

Cyprien, nous trace un tableau complet du catéchuménat et des rites baptismaux et post-baptismaux ; complétée par des notes érudites, cette introduction est une mine d'informations sûres. Dans le texte de Tertullien, le familier des rites de la Nuit pascale retrouvera avec joie le développement des symboles du baptême tels que la tradition déjà les trouvait dans la Genèse, l'Exode, l'Evangile[31].

Capitale enfin pour un authentique esprit liturgique la monumentale synthèse du Père Régamey : *Art sacré au* XXe *Siècle*.

Chacun est au courant de la bataille qui se livre depuis des années autour des œuvres nouvelles. Le P. Régamey y a pris part, avec la verve et la profonde culture qu'on lui connaît, dans la revue qu'il dirige avec le P. Couturier, *L'art sacré*, dans sa brochure *La querelle de l'art sacré*, etc.

Le présent ouvrage n'est plus polémique. Depuis vingt ans, le P. Régamey se bat contre la mièvrerie, la boursouflure, le faux luxe, l'académisme, les « marchands du temple » et la navrante production standardisée dont ils inondent les églises, toutes les formes de la laideur et de la mort, — pour les vrais artistes (petits ou grands) auxquels on ne passe pas de commande alors qu'ils ont quelque chose à dire, pour les « moyens pauvres » qui sont ceux de notre époque de misère, pour une restauration par le dedans du sens du sacré, pour un art vrai et conforme aux exigences du culte et des besoins de l'assemblée chrétienne.

Ici, nous avons la synthèse doctrinale d'une œuvre dont on n'a pas toujours compris à quelles profondeurs théologiques et liturgiques elle s'enracinait. « Un grand livre de spiritualité », a dit excellemment le P. Duployé dans le savoureux article qu'il lui a consacré (*Vie spirituelle*, mars 1953). Nul ne peut plus ignorer qu'il ne s'agit pas d'une querelle d'esthètes, mais que là sont engagés les principes qui intéressent « le tout de l'homme et le tout de l'Eglise ». Sur ces principes il faut d'abord communier ; à partir de cette communion, les options divergentes seront saines et

conformes au génie multiforme qu'a connu l'art chrétien pendant dix-huit siècles.

Quel est le rôle des arts sacrés dans l'Eglise ? « Contribuer à l'accomplissement plus authentique et plus fructueux des Mystères que la Liturgie célèbre ». A partir de cette affirmation, le P. R. établit la nécessaire correspondance qui doit exister entre le sanctuaire et la communauté sociologique pour qui il est fait, ce que doivent être l'église, les objets du culte, la décoration, ce qu'est le « sacré », comment il s'obtient ou ne s'obtient pas. Puis il pose le problème de l'art chrétien, tendu entre la grandeur de Dieu et la misère de l'homme : « pas de formes spécifiquement chrétiennes, mais une qualité chrétienne des artistes ». Ce que la liturgie, « art majeur », apporte aux arts sacrés : « on serait sûr de la valeur religieuse et sacrée des artistes en qui l'esprit liturgique vivrait ». Les rapports de l'art avec la tradition ; ni rupture, ni archéologisme. Le sens actuel du sacré (et ici nous voudrions marquer la liaison entre les propos du P. Régamey et la remarquable étude d'H. Agel *Le cinéma et le sacré*, coll. Septième art, aux éd. du Cerf). Les lois de l'Eglise, analyse et exégèse des documents pontificaux (dont on trouve le texte aux appendices).

Ces principes étant posés, le P. R. examine l'état actuel de l'art sacré, les causes de sa décadence, les exigences de notre temps, les possibilités de rénovation. Il traite le problème de l'artiste incroyant : peut-il œuvrer pour l'Eglise ? Il présente le débat sur l'art non figuratif. Il examine le dilemne technique-esprit, matérialisme-spiritualisme pour l'architecture de nos temples. Il réclame qu'on fasse appel aux maîtres et qu'on écoute leurs exigences et il appelle en témoignage Assy, Vence, les Brézeux, Audincourt.

Enfin, constatant la douloureuse absence d'un « peuple de Dieu » et la présence d'un médiocre public qui demande à l'art sacré l'assouvissement de ses médiocres désirs, il montre que là est le fond du problème, — « ce qu'il faudrait faire et dont il ne peut être question » (et là je ne

puis partager son pessimisme car son action et celle de son équipe ont déjà ouvert dans la médiocrité une brèche irréparable), — « ce qu'il faut faire », et c'est l'œuvre de longue haleine qu'est la restauration de la communauté chrétienne animée par une vraie charité et une réelle vie liturgique.

Une œuvre majeure, passionnante, qu'aucun clerc ne saurait ignorer[32].

Au moment d'envoyer cette chronique, nous recevons le dernier numéro de *La Maison Dieu*, consacré à *la Concélébration* (dans l'Eglise ancienne, les rites orientaux, la liturgie latine actuelle ; ce qu'elle est : un acte liturgique communautaire ; la différence entre la concélébration et les messes synchronisées) : de quoi mettre de la lumière dans une question obscurcie par l'inintelligence (cf. p. 76 une citation de l'*Ami du clergé !*) et préparer, s'il plaît à Dieu, la réponse à un vœu récent de la commission épiscopale de liturgie.

H.-Ch. CHÉRY, O. P.

REFERENCES

1. Dom GUÉRANGER. *L'Année liturgique*, édition nouvelle revue et mise à jour par les moines de Solesmes. 5 vol. 1948-1953. Desclée et Cie.

2. *Revue grégorienne*, bimestrielle. Abbaye Saint-Pierre de Solesmes (Sarthe). Un an : 500 frs. C.C.P. Paris 95.62.83.

3. *L'Actualité religieuse dans le Monde*. 15 septembre et 1er octobre 1953. 31, bd Latour-Maubourg, Paris-VIIme. Le n° : 50 frs. C.C.P. Paris 7393-52.

4. Dom FLICOTEAUX. *Le Triomphe de Pâques*. Ed. du Cerf. Coll. « L'Esprit liturgique ». 1 vol. 140 pp.

5. Dom Jean GAILLARD. *Les Solennités pascales*. 1 brochure. 96 pp. « Les Equipes enseignantes », 64, rue des Plantes, Paris-XIVme.

6. *Le Seigneur passe dans son Peuple*. 1 vol. 140 pp. « Cahiers de la Roseraie ». Editions de l'Abbaye de Saint-André. Bruges. Belgique.

7. *La Maison-Dieu.* N° 31. Trimestrielle. Un an : 950 fr. Le n° : 250 fr. Ed. du Cerf, 29, bd Latour-Maubourg, Paris-VIIme. C.C.P. Paris 1436-36.

8. *Alleluia 1954.* 2 semestres et 1 fascicule. 400 fr. 42, quai Henri-IV, Paris-IVme. C.C.P. Monfort, Paris 10.146.90.

9. *La Maison-Dieu,* n° 34. Pp. 28-82.

10. 11. 12. *Missel romain quotidien,* traduit et présenté par les Moines bénédictins d'Hautecombe. — *Rituel des Fidèles.* — *Vespéral des Fidèles.* — Trois volumes. Editions Labergerie, Paris. Prix variés suivant la reliure (demander catalogue).

13. *Missel biblique des Dimanches et des Fêtes.* Action catholique rurale, 27, rue Cassette, Paris-VIme et éditions Tardy, 15, rue Joyeuse, Bourges (Cher).

14. *Bréviaire des Fidèles,* par le P. Henry. Editions Labergerie.

15. *Livre d'Heures* latin-français. Editions de l'Abbaye d'En-Calcat, Dourgnes (Tarn). 1 vol., ou 1 vol. et fascicules, ou 2 vol. (vendus séparément). Prix suivant reliures. Demander prospectus. — Le disque peut être obtenu à la même adresse (700 fr.). C.C.P. Toulouse 315-25.

16. P. Fleischmann. *Officium Parvum Divinum.* Bréviaire simplifié pour les Congrégations religieuses actives et pour les laïcs. 1 vol. Desclée et Cie. Paris.

17. *L'Office de Prime et de Complies* de chaque jour de l'année du bréviaire romain. Latin-français. 1 vol. Desclée et Cie. Paris.

18. *Diurnal.* Heures du jour du bréviaire romain. 1 vol. Desclée et Cie.

19. *Sanctoral dominicain.* Offices propres de tous les saints et bienheureux de l'Ordre de Saint-Dominique, traduits en français. 1 vol. Editions Labergerie.

20. Mgr Garrone. *Psaumes et Prières.* 1 vol. 126 pp. Apostolat de la Prière. Toulouse.

21. Dom Hilaire Duesberg. *Le Psautier des Malades.* 1 vol. 237 pp. Coll. « Bible et Vie chrétienne », Editions de Maredsous (Belgique).

22. *Vingt-quatre Psaumes et un Cantique.* Psautier de la Bible de Jérusalem. Ed. du Cerf. 1 fasc. noté de 32 pp. (nb. chaque psaume est également édité en fiche séparée. S'adresser à la librairie du CPL. 222, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris-VIIIme).

23. Un disque microsillon ou cinq disques en 78 tours. Studio S.M. 11, rue Perronet, Neuilly. (S'adresser aux disquaires).

24. *Gloire au Seigneur.* 2. Chants nouveaux pour l'année liturgique (47 chants). Aux éd. du Seuil, 27, rue Jacob, Paris-VIme.

25. *Psaume et Cithare.* 1 fasc. 95 pp. Editions du Levain, 1, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VIme.

26. *Sur la Lyre à dix Cordes.* 1 fasc. 60 pp. Editions du Levain.

27. Abbés SAUVAGEOT et JACQUIN. *L'Initiation de l'Enfant au Mystère chrétien par la Bible et la Liturgie.* 1 vol. 143 pp. Editions Fleurus, 21, rue de Fleurus, Paris-VIme.

28. *Paroisse et Liturgie.* Mensuelle. Abbaye de Saint-André. Lophem-les-Bruges (Belgique). Un an : 425 frs. C.C.P. Paris 25.83.40. Guy de Féligonde, 11, av. A.-Briand, L'Hay-les-Roses (Seine).

29. Alain DE SAUVEBOEUF. *Nos Enfants et la Messe.* 1 vol. Coll. « L'Action liturgique ». Ed. du Cerf.

30. Joseph PASCHER. *L'Evolution des Rites sacramentels.* 1 vol. 72 p. Coll. « *Lex orandi* ». Ed. du Cerf.

31. TERTULLIEN. *Traité du Baptême.* 1 vol. 108 pp. Coll. « Sources chrétiennes ». Ed. du Cerf.

32. R. P. RÉGAMEY. *Art sacré au XXme Siècle.* 1 vol. 483 pp. Coll. « L'Art et Dieu ». Ed. du Cerf.

LES LIVRES

I. *ECRITURE SAINTE*

A. GELIN, *Jérémie* (Témoins de Dieu 13).
Edit. du Cerf, 1952. 197 p.

J. STEINMANN, *Le Prophète Jérémie, sa vie, son œuvre et son temps* (Lectio divina 9).
Edit. du Cerf, 1952. 328 p.

Deux ouvrages sur le prophète Jérémie ont paru ces derniers temps. M. Gelin met à la portée du lecteur français les résultats d'un travail exégétique personnel, appuyé sur une longue série de commentaires. La présentation est concrète, vivante. A l'égard de maint problème, les conclusions adoptées sont à la fois solides et nuancées. Certaines pages séduisent par leur pénétration psychologique et l'auteur nous fait partager sans peine sa sympathie pour le plus attachant des prophètes. « Ce qui fait par-dessus tout la gloire de Jérémie, c'est la concordance générale de sa vie avec celle du Christ, dont il est une des plus limpides figures ; c'est aussi d'avoir prédit et préparé dans l'histoire du judaïsme l'économie de la Nouvelle Alliance, c'est-à-dire celle d'un peuple qualitatif, dont les membres ont la Loi de Dieu en leur cœur et écoutent attentivement Sa parole » (pp. 192-193).

Plus originale, plus audacieuse parfois, est l'étude parallèle de M. l'abbé Steinmann. Les principaux textes du Prophète y sont cités dans une traduction personnelle, replacés dans leur contexte historique, éclairés par la littérature biblique contemporaine. On admire l'aisance avec laquelle l'auteur tourne et retourne les textes pour en faire jaillir la vie ; l'art selon lequel il sait, tantôt survoler les textes pour suggérer des rapprochements neufs, tantôt les pénétrer en profondeur, buriner un tableau ou analyser un état d'âme. Nous ne sommes pas toujours d'accord avec lui sur ses options critiques : par exemple sur le refus d'attribuer à Jérémie tel ou tel oracle. En revanche, il a raison, nous semble-t-il, de ne pas mettre le complot d'Anatôt avec la réforme de Josias. Enfin, si les traductions sont pleines de verve, réalistes, savoureuses, elles paraissent parfois un peu forcées et visent trop à l'effet. On peut regretter aussi certaines vulgarités qui dépassent la véhémence tout simplement réaliste de l'invective prophétique. Fr. C. L.

*** Théo Preiss, *La Vie en Christ* (Bibliothèque Théologique), pp. xix + 200.**

Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1952, prix 600 frs.

Ce volume réunit divers essais, parus dans des revues ou volumes collectifs, d'un théologien protestant, professeur à la Faculté de Montpellier, disparu prématurément. Malgré cette diversité qui va de l'étude technique aux écrits de circonstance, on pressent à travers ce volume l'unité de la pensée et de la vie de Théo Preiss. Dans sa préface, le pasteur Mehl nous dit la conviction profonde qu'il portait en lui de l'actualité de la tâche du théologien, aussi urgente à ses yeux que celle du missionnaire. « Il exerçait vraiment avec fermeté la fonction critique de la Théologie à l'égard de l'Eglise, précisons : à l'égard de l'Eglise - dans - le - monde ». N'écrivait-il pas déjà dans sa thèse de baccalauréat : « Il se pourrait que dans le chœur des questions qui hantent les philosophies, le problème du temps fût, en quelque manière, le délégué de l'inquiétude chrétienne » ?

Les essais groupés sous trois titres : Théologie biblique, Exégèse, Ecclésiologie et Théologie pratique, témoignent précisément de l'ampleur de cette pensée, à laquelle le problème missionnaire ou celui de la création artistique ne demeuraient pas étrangers. Il est impossible de rendre compte ici de chacun de ces essais. L'étude sur le caractère pascal du dernier repas de Jésus, qui adopte la chronologie de saint Jean, donne un principe de solution positive à l'une des questions les plus complexes posées par les récits de la Passion : en distinguant chronologie et thème pascal, Preiss sauve la liaison traditionnelle de la Cène avec la Pâque dont témoigne la tradition synoptique. L'article sur le mystère du Fils de l'Homme nous fait désirer plus vivement une publication d'ensemble de ses recherches sur un thème qu'il estimait une clé pour la lecture du Nouveau Testament. Pour exprimer la complexité de la pensée de saint Paul et surtout de saint Jean sur la justification, Preiss ne craint pas de forger l'expression paradoxale de « mystique juridique ». Si un catholique ne se sent pas toujours à l'aise dans cette terminologie, comment ne se réjouirait-il pas de la vive réaction contre le piétisme subjectiviste qui se manifeste dans une affirmation comme celle-ci à propos du Fils de l'Homme (cf Mat. 25, 31 46) : quand Jésus prend la place de ses frères, « il s'agit bien d'une substitution juridique, mais d'une substitution réelle et efficace qui va jusqu'à l'identification » ?

Y. Trémel.

Ch. Journet, *Primauté de Pierre dans la perspective protestante et dans la perspective catholique.*
Alsatia, Paris, 153 pages, 450 frs.

Mgr Journet, auteur d'un traité sur l'Eglise : *L'Eglise du Verbe Incarné*, se devait de répondre, en théologien, au « Saint-Pierre » de M. Cullmann dont le dernier numéro de cette revue a donné une recension.

Le but de l'auteur est de reprendre ce thème-clé de divergence entre catholiques et protestants : la permanence d'un magistère infaillible institué par le Christ dans son Eglise. D'emblée l'A. recherche les positions par lesquelles M. Cullmann, malgré sa rigueur scientifique, se laisse influencer dans ce débat. Ces positions viennent d'une ecclésiologie protestante et ne s'imposent nullement.

En effet, il y a bien deux conceptions du christianisme, exclusives l'une de l'autre. A partir d'une base commune : le Christ notre Sauveur, reconnu comme Dieu et homme, présent *actuellement* parmi les hommes, les divergences se présentent. Le catholique met l'accent sur une présence *ontologique et réaliste* du Christ, le protestant sur une présence *mnémique* qui rejoint le Christ par le *souvenir*. La conception réaliste des catholiques, que l'on peut illustrer par l'image de la pierre lancée dans l'eau qui étend ses ondes réellement dans l'espace et le temps, verra l'Eglise assurant une présence ininterrompue du Christ. Celui-ci est la Tête du corps qu'est l'Eglise. Ce réalisme s'étend à l'Eucharistie, vrai Corps du Christ, qui édifie réellement l'Eglise. De même le Christ agit réellement dans l'Eglise, en enseignant, gouvernant, sanctifiant par ses ministres, donnant une grâce qui transforme vraiment l'homme. On met alors l'accent sur le *réalisme de l'Incarnation*. Le protestant, au contraire, vit du *souvenir* du Christ. Il s'efforce de le rejoindre par les écrits apostoliques. On peut illustrer cette position par l'image du météore qui traverse le ciel et dont on ne garde qu'un souvenir. L'Eucharistie devient un simple mémorial de la Passion. Elle ne donne plus le Corps réel du Christ. Les sacrements ne sont plus que des signes. La grâce, simplement imputée, ne transforme plus le pécheur. On sépare trop dans le Christ l'humanité et la Personne divine et on dévalue l'action salutaire de l'humanité du Christ. On aboutit à un christianisme de la *séparation*.

De là, l'A. passe à une critique de la position de M. Cullmann, critique centrée sur la notion d'*apostolat*. Faut-il dire avec M. Culmann que le magistère reconnu à juste titre à Pierre était si lié à l'apostolat qu'il était intransmissible ? Ou ne vaut-il pas mieux suivre les théologiens catholiques qui reconnaissent assurément que l'apostolat de Pierre est bien intransmissible, mais qui voient le magistère que Jésus lui confia comme une fonction transapostolique transmissible ? On peut en effet distinguer chez Pierre le charisme de *fondation*

de l'Eglise, partagé avec tous les autres apôtres, et le charisme de *conservation*, propre à Pierre. Certes il n'y aura plus jamais d'apôtres après la mort de Jean. A eux fût donné le privilège unique de lancer l'Eglise dans le temps. Ce sont les ouvriers qui ont posé la première pierre. Mais le rôle de Pierre, celui qui lui est propre, est de conserver l'Eglise au cours des temps, de la structurer, de lui donner son centre actuel et visible de rassemblement des croyants. Et ce rôle doit continuer après Pierre. Aussi la transmission du magistère, après Pierre, est-elle bien dans la ligne des textes évangéliques, surtout si l'on se rappelle que Jésus est Dieu et qu'il a promis son assistance à l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles. C'est pourquoi l'on peut reprocher à M. Cullmann de ne pas envisager la finale de Matthieu et de séparer en *Mt.* 16, 18 le pouvoir des clés, qui dure évidemment autant que l'Eglise, du privilège de Pierre ; ce que le texte ne fait pas.

Certes il y a dénivellation entre Pierre et ses successeurs, mais aussi continuité, homogénéité. Après Pierre l'Eglise n'a pas changé de structure. Les promesses prophétiques du Christ se réalisent dans toute la durée de l'Eglise.

M. Cullmann, en définitive, minimise « le temps de l'Eglise », moins d'ailleurs que les Réformateurs qui, dépréciant et refusant l'Eglise durent se tourner vers les seuls écrits apostoliques et repousser tout magistère.

Que Mgr Journet soit remercié de ce petit livre clair et dense où tout catholique pourra renforcer son amour de l'Eglise.

C. CAILLON.

II. *LA VIERGE MARIE*

Mgr WEBER, évêque de Strasbourg, *La Vierge Marie dans le Nouveau Testament.*

132 p. in-8° ; Alsatia.

Le dialogue oecuménique amène la mariologie à faire retour à ses sources scripturaires. Sans doute la doctrine mariale, dans son développement actuel, ne saurait-elle se rattacher à cette norme unique ni se comprendre sans recours à la Tradition, à la lecture vivante de l'Ecriture par l'Eglise. Du moins est-il fructueux de préciser la portée exacte des textes du N. T., si discrets soient-ils, sur la « Mère de Jésus » et sa place dans le dessein de Dieu, et de voir comment le développement de la doctrine mariale catholique a puisé sa sève dans ce germe.

C'est dans cette perspective que se situe le petit livre de

Mgr Weber. Il se présente comme un commentaire des textes du N. T., selon un plan qui suit la vie de Marie : l'Evangile de l'enfance (Matthieu et Luc), complété par l'unique texte de Marc qui fasse allusion à la Mère de Jésus ; les deux interventions de Marie au cours du ministère du Christ dont le souvenir nous a été conservé par le IVme Evangile (Cana et le Calvaire) ; la présence de Marie à l'Eglise naissante évoquée par les Actes lors de la venue de l'Esprit ; enfin la mystérieuse vision du ch. 12 de l'Apocalypse. L'A. commence par déterminer le sens précis et limité de chaque texte ou plutôt la portée de chaque situation. Dans cette exégèse, volontairement dénuée de toute technicité, on devine à la fois le bibliste parfaitement informé et le pasteur soucieux de dégager le sens doctrinal de ces événements du salut. Mais ce n'est qu'au terme de cette analyse littérale, évitant de majorer les textes et en même temps permettant de donner à la Parole de Dieu sa plénitude de sens, que l'auteur s'autorise à montrer comment la doctrine catholique sur Marie demeure dans les perspectives évangéliques. Et non seulement la doctrine, mais le culte rendu à la Mère de Dieu qui s'exprime aussi bien dans la liturgie que dans les dévotions populaires ou l'iconographie.

Y.-B. TRÉMEL.

F. M. BRAUN, O. P., *La Mère des fidèles*, Essai de théologie johannique.

Cahiers de l'Actualité religieuse, 207 p. Casterman, Tournai-Paris 1953.

L'essai du P. Braun, paru d'abord dans une série d'articles de la *Revue Thomiste* (1950-51), se présente comme une étude surtout destinée aux spécialistes de l'exégèse et de la théologie. Il procède de la même inspiration qui avait guidé le petit livre de Mgr Weber ; montrer que les données évangéliques sont le ferment de la doctrine mariale catholique et pour cela, revenir, par-dessus les accomodations majorantes et faciles, à la Lettre suivant sa pleine dimension. Le caractéristique du travail du P. Braun, qui lui assure son unité, c'est d'être, non une analyse de textes isolés, mais un effort pour relire ces péricopes avec la simplicité de regard du quatrième évangéliste sur le rôle unique joué par la Mère de Jésus dans l'économie de la Rédemption : « essai de théologie johannique ». L'auteur tente de retrouver les connexions profondes, sinon toujours explicites, de la pensée apostolique et de saisir ainsi ses intentions. Cette méthode ne va pas sans risques : il est toujours délicat de faire parler « les silences de Saint Jean ». On ne conteste pas ses droits lorsqu'il s'agit de « l'évangile spirituel ».

Il est peut-être utile de noter ici les conclusions du P. Braun, à l'usage des non spécialistes. La première concerne l'affirmation de la

naissance virginale par le IVme Evangile. Dans le prologue, il faut en effet adopter avec nombre d'exégètes modernes, la leçon de plusieurs Pères et versions : il y est question non des croyants, comme dans le texte grec actuel, mais du Verbe « qui est né ni du sang, ni d'une volonté charnelle, ni d'une volonté d'homme, mais de Dieu ». Ainsi le prologue johannique rejoint l'évangile de l'enfance et tout spécialement le récit de Luc.

Dans le dialogue de Jésus et de Marie aux noces de Cana, l'A. voit le premier terme de « la dialectique séparante et déchirante de l'Incarnation, à laquelle le Père soumet son Fils, à laquelle Jésus soumet sa Mère » (Journet). Jésus oppose à Marie une fin de non-recevoir, qui affirme nettement l'indépendance de sa vocation messianique vis à vis de toute attache humaine. Cependant Jésus consent à faire un signe pour la foi des disciples, sur l'intercession de Marie. Le P. Braun voit déjà dans cette prière le rôle de premier plan réservé à l'intercession de Marie dans l'économie nouvelle annoncée à Cana.

Le deuxième terme de la dialectique, qui répond à la scène de Cana en la consommant, c'est le Calvaire. Pour le P. Braun la parole adressée par Jésus à Marie et au disciple bien-aimé est l'accomplissement d'une prophétie. Laquelle ? Ce ne peut être que la promesse du Protévangile, déjà précisée par la traduction grecque des LXX. L'histoire du salut commencée par une lutte s'achève sur un dernier combat, celui du Calvaire où le Christ triomphe du Prince de ce monde. Or Marie est là au pied de la Croix. Le P. Braun, pense qu'il y a dans cette scène, en référence au récit de la Genèse, l'esquisse du parallèle traditionnel Eve-Marie. Marie est au Calvaire non seulement l'ennemie du Séducteur, mais la Mère des vivants. Car le P. Braun, pense que Jean représente dans ce tableau le disciple idéal, toute la communauté des amis de Jésus, à tel point qu'en lui ces disciples sont identifiés au Fils : « Voici ton fils ». Marie est là présente à la naissance de l'Eglise universelle, figurée par l'effusion de l'eau et du sang. Tableau parallèle à celui de Luc dans le récit de la Pentecôte.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la vision de la Femme dans l'Apocalypse. Les difficultés opposées à l'interprétation courante (la Femme = Marie) se résolvent si l'on admet le symbolisme polyvalent de cette vision, polyvalence caractéristique du style de Jean et du génie hébraïque. Ainsi le P. Braun voit dans les douleurs de la Femme à la fois les souffrances de Marie au Calvaire et les persécutions infligées à l'Eglise. Quant à la place préparée par Dieu au désert pour cette Femme, elle se réfère également au triomphe de Marie déjà associée à la victoire de son Fils, et au triomphe de la Jérusalem céleste. Le P. Braun aperçoit dans ce texte un heureux complément de la scène du Calvaire : là, il ne peut s'agir que de la Mère de Jésus, mais sa maternité universelle demeure obscure ; ici, l'identification de la Femme est malaisée, mais le caractère collectif de sa postérité

ne fait aucun doute. Le parallèle Eve-Marie s'achève en celui de Marie, figure de l'Eglise.

Toutes les interprétations du P. Braun ne s'imposent pas avec la même force. L'exégèse de la réponse du Christ à Cana comme d'un refus a été contestée (cf. une étude du P. Brunet dans le Cahier VIII d'*Etudes et Recherches*, publié par les Dominicains du Canada). On pourra penser également que telle ou telle conclusion (l'Assomption de Marie à propos du texte de l'Apocalypse) se situe plutôt dans la ligne d'un prolongement, d'un développement mais ne ressort pas immédiatement du sens littéral. En admettant le symbolisme polyvalent de la vision de la Femme, il est permis de se demander s'il était de bonne méthode d'appliquer à Marie tous les traits de cette figure.

Cette étude, au fait des travaux les plus récents rendra service à tous ceux qui voudraient pénétrer plus avant dans la pensée et le genre littéraire du quatrième évangile.

Y. TRÉMEL.

Abbé J. M. GALLAY, *Le Prêtre confié à Marie et à ses filles.*
In-8°, 127 pages (200 francs), chez l'auteur : Yvoire (Haute-Savoie)

Ce petit livre est un commentaire, appuyé sur les Pères, les encycliques et les auteurs spirituels, de la scène de l'évangile de Jean : *Stabant juxta crucem Jesu...* Leur originalité consiste dans le fait que, pour l'auteur le disciple que Jésus aimait représente le Sacerdoce. Cette hypothèse s'accorde bien avec les remarques du P. Braun sur le disciple idéal. Reconnaître dans les autres femmes (Marie-Madeleine et Marie de Cléophas) des Mères spirituelles du Sacerdoce participant à la maternité unique de Marie, c'est dépasser la portée du texte.

Cette remarque ne retire rien à l'orientation spirituelle de ces pages.

Y. T.

E. NEUBERT, J. M., *Marie et notre Sacerdoce.*
In 8°, 287 pages (390 francs), Spes, Paris 1953.

Ouvrage de spiritualité mariale, qui, se fondant sur l'intimité de Marie avec la personne du Christ-Prêtre, montre comment la Mère de Jésus reste l'éducatrice des vertus sacerdotales.

Y. T.

SOUBIGOU, BLOND, CATTA, GERLAUD, HOLSTEIN, *La Sainteté de la Mère de Dieu.*
Coll. Présence du Catholicisme 4, in-8°, 118 pages (360 francs), P. Téqui, Paris, s. d.

Ces douze leçons de mariologie envisagent les données scripturaires, patristiques, liturgiques sur la sainteté de Marie. Elles essaient d'en définir les rapports avec les privilèges de la Vierge : Maternité

ne et virginale, Immaculée-Conception et Assomption et de préciser l'enseignement de l'Eglise sur l'absence de tout péché en Marie et sur son impeccabilité.

Y. T.

M. H. LELONG, O. P., *La Vie de la Sainte Vierge racontée par elle-même.*

In 8°, 176 pages, éd. Alsatia, Paris 1951.

Réédition d'un ouvrage qui a connu son succès, comme tous les volumes du P. Lelong. Cette vie, adressée aux enfants s'arrête à Nazareth. Aussi bien par son texte que par ses illustrations, elle réagit vigoureusement contre la littérature enfantine « bêtifiante et fade ». Un exemple en passant : la fable du mariage avec le bâton qui fleurit est dénoncée comme une invention indigne de la providence ordinaire de Dieu (p. 99) et l'iconographie représentant saint Joseph comme un vétéran à la barbe fleurie n'est pas non plus épargnée (p. 102). Mais ceci n'empêche pas le P. Lelong de mêler le moderne à la vieille histoire (la pesée de la Vierge !) ni d'y introduire une berceuse traduite de l'araméen. Une vie de la Vierge, surtout racontée aux enfants, ne gagnerait-elle pas à plus de sobriété ?

Y. T.

R. P. POUPON. *Le Saint Rosaire. Sa tradition évangélique, ses mystères, ses fruits.*

Libr. Sacré-Cœur, Lyon ; Libr. St-Domiinique, Paris 1951, in-8° 479 pages.

L'importance attachée par l'Eglise à la récitation médité du Rosaire surprend souvent nos contemporains : l'ignorance de la vraie nature de cette dévotion explique un tel étonnement. Il est heureux qu'un théologien ait pris pour tâche d'éclairer de nouveau la piété des fidèles sur le « Saint Rosaire ». L'ouvrage du R. P. Poupon se distingue à la fois par son érudition consciencieuse, son information de bon aloi et sa pénétration théologique. Après une excellente mise au point sur les origines du Rosaire et sur son rôle comme « école de vie chrétienne », l'auteur analyse successivement chacun des mystères sous un triple aspect : le cadre historique, le mystère lui-même, ses fruits spirituels. La première étude sait utiliser des travaux récents d'histoire et d'exégèse (cf. par ex. l'Ascension) ; la seconde, s'inspirant de la théologie de saint Thomas, reste cependant personnelle et actuelle (cf. par ex. l'Assomption, où la déduction est poussée très loin sur le plan métaphysique de la personne) ; la troisième, pleine de suggestions, fait saisir plus immédiatement la portée éminemment formatrice et religieuse du Rosaire. Le tout est présenté en un style très clair. Aussi.

malgré la densité de la pensée, nous n'hésitons pas à recommander ce livre aux laïcs. Il sera aussi le bienvenu auprès de tous ceux qui ont à initier ou à former à la pratique du Rosaire. Rénovant et améliorant sensiblement le travail ancien de Mgr Gay, il se présente comme la « Somme » actuelle de la piété mariale.

Fr. C. L.

R. P. GERLAUD, O. P., *Le Rosaire dans le Royaume de Dieu.*

In-8°, 64 pages, éd. P. Lethielleux, Paris 1952.

Méditation des mystères du Rosaire nourrie de l'Ecriture. Le rappel des grandes promesses de l'Ancienne Alliance aide à pénétrer la profondeur du dessein de Dieu à travers les événements qui font la trame de notre Rosaire. Et l'enseignement apostolique en dégage l'efficacité dans la vie du chrétien. Cette petite plaquette s'adresse à ceux qui douteraient de la valeur évangélique du Rosaire.

Y. T.

III. *PROBLEMES DE MORALE*

Mystique et Continence.

1 vol. de 412 pages, Coll. Etudes carmélitaines, Desclée de Brouwer, 1952.

Il n'est pas trop tard pour rendre compte des travaux scientifiques du VIIme Congrès international de Psychologie religieuse d'Avon, réunis dans ce volume.

La continence est-elle pratiquée par peur du sexuel ou parce que la sublimation sexuelle est requise dans la vie mystique ? En ce cas, jusqu'où celle-ci est-elle liée à la vie continente ? Des spécialistes de tout horizon intellectuel et spirituel répondent à ces questions.

La première partie de l'ouvrage évoque le point de vue des diverses religions : primitifs, Grèce antique, Islam, Inde, Chine, Orthodoxie, Protestantisme. A l'intérieur de cette vaste enquête et à côté de l'étude très fouillée sur les religions primitives, les conceptions protestante et même orthodoxe méritaient une étude plus poussée et plus circonstanciée. Ce qui divise les disciples du Christ fait d'autant plus difficulté que le catholicisme se sent plus proche sur ce point de telle ou telle religion non-chrétienne.

Une deuxième partie s'arrête à quelques hérésies plus caractéristiques : Encratites, Messaliens, Cathares et surtout Michel Molinos. Le Père Debongnie trace avec maîtrise et objectivité le portrait de l'inquiétant mystique espagnol. C'était, à l'occasion d'un personnage vivant, poser le problème dans toute son acuité.

Les médecins et psychiâtres apportent ensuite leur contribution. A côté d'études moins originales, on remarquera les pages du Dr Françoise Dolto sur *Continence et développement de la personnalité*, et celles de Charles Baudouin sur les *aspects théoriques et concrets de la sublimation*. Parmi les réflexions du Dr Laforgue, notons celle-ci : dans les populations orthodoxes, la grande majorité des croyants se confesserait plutôt chez les moines — non mariés — que chez les prêtres ayant l'autorisation du mariage.

Après un intermède de Jacques Madaule sur la sublimation sexuelle dans la lilttérature (« Il semble bien qu'un certain nombre des plus grandes œuvres littéraires aient dû, non seulement leur origine, mais leur beauté propre à la sublimation sexuelle »), on arrive à la doctrine catholique.

Le Père Camelot présente tout de suite les traités « de Virginitate » au IVme siècle. Son article, appuyé sur de solides recherches, révèle des richesses trop souvent méconnues, comme les pages de Basile d'Ancyre auxquelles il se réfère.

Regrettons qu'aucun bibliste n'ait été appelé à émettre son avis. Comment parler, en catholique, des rapports entre la vie avec Dieu et la chasteté sans interroger le Nouveau Testament et même l'Ancien ? Quelques allusions ici ou là ne sauraient remplacer une étude sérieuse. On se devait de signaler cette grave lacune.

M. Meslin donne quelques très bonnes pages sur *Sainteté et Mariage au cours de la seconde querelle pélagienne*. La controverse entre saint Augustin et Julien d'Eclane permet de saisir sur le vif les ressorts de la position de l'évêque d'Hippone sur le mariage. Cet article se signale comme le type de l'étude scientifique limitée qui sait, ici sous le patronage de M. Marrou, se porter sur un point névralgique et en montrer le retentissement dans l'histoire des doctrines.

Un gros article du Dr Nodet — près de 50 pages — entreprend saint Jérôme sur sa position en face des problèmes sexuels. Après avoir collectionné une grande quantité de textes (pp. 314 à 332) dont plus d'un étonnera, le psychiâtre projette sur leur auteur les lumières de la méthode analytique. Il révèle ainsi que la position du docteur de Bethléem « apparaît aussai troublée que cohérente dans son trouble » : affectivité manquant de maturité dans certains secteurs, répugnance obsédante pour la sexualité, agressivité en éveil pour se défendre de l'angoisse... Personne ne songe à canoniser chacune des phrases de saint Jérôme, ni à en faire un saint dès le berceau ; et puis la grâce se joue des psychologies déficientes. Pourtant, sur des textes mis bout à bout et allant tous dans le même sens, il est facile de s'en donner à cœur joie, de ne pas tenir compte suffisamment des circonstances historiques, ni de la mentalité des correspondants et... correspondantes. Pour ma part, je préfère les considérations générales qui, indépendamment du reste, terminent cette longue recherche. Leur moindre intérêt

ne réside pas dans la leçon d'humilité et l'invitation au travail qu'elles contiennent : « La valeur de la continence pour alimenter et aider la vie spirituelle est affirmée théologiquement depuis l'Evangile et saint Paul. Mais il faut reconnaître que nos sciences de l'homme ne sont pas encore assez élaborées pour donner clairement à ces conclusions leur complète signification ».

Le Père Tesson se propose ensuite de situer sexualité, morale et mystique les unes par rapport aux autres. Fort intéressant et pertinent en tout ce qu'il dit (je pense en particulier aux remarques sur les aspects originaux de la Morale chrétienne), cet article promet plus qu'il ne tient. Les rapports entre mystique (au sens habituel du mot) et sexualité ne sont qu'esquissés. Or, dans sa marche vers les sommets de l'union divine, le chrétien connaît des expériences originales qui font justement problème au théologien et au sexologue. L'harmonisation progressive de la sphère sexuelle et de la sphère spirituelle en ses plus hautes résonances pose de redoutables questions à ceux que le souffle de l'Esprit emporte. La théologie se doit d'y répondre avec précision.

Dans un chapitre court mais substantiel, le Père Beirnaert s'interroge sur la signification du symbolisme conjugal dans la vie mystique. Il prend position entre un James Leuba pour qui le symbolisme érotique a une signification spécifiquement sexuelle : la participation à l'union intime de Dieu et de son peuple, du Verbe divin et de la nature humaine, du Christ et de l'Eglise, traditionnellement exprimée en termes nuptiaux ; d'autre part il y a là plus qu'une allégorie car la sexualité humaine a toujours revêtu dans la phénoménologie des religions un sens sacré qui lui permet d'évoquer ce qui la dépasse. « Nous sommes donc fondés à penser que si l'affectivité participe bien à l'expérience mystique désignée par le symbole nuptial — conjointement avec d'autres — c'est en un fond et à un niveau où ces spécifications sont dépassées ». Ces neuf ou dix pages sont certainement parmi les plus remarquables du volume ; ce sont celles qui cernent de plus près le sujet.

Le Père Lucien-Marie de Saint-Joseph achève la série des travaux dans une recherche sur les rapports entre l'âme et Dieu : Enfant ou Epouse ?

Certains lecteurs seront déçus par l'apport des théologiens. A côté d'excellentes choses, cette dernière partie ne répond pas en tous points à ce qu'on était en droit d'espérer. Nous embrassons, à propos d'un problème particulier, les immenses étendues qu'ont encore à défricher les théologiens soucieux de confronter leur vieil instrument avec les découvertes des jeunes sciences.

Il reste que les travaux ici rassemblés se recommandent par leur haute tenue scientifique. Plutôt que de donner des études synthétiques sans relief, les organisateurs ont préféré limiter le champ de leurs

investigations et faire œuvre solide. Une présentation soignée et quelques belles photographies ajoutent au plaisir de l'esprit.

Ce livre s'adresse aux professionnels de la théologie, aux médecins, aux universitaires et aux intellectuels qu'intéressent ces questions. Sa valeur et l'intérêt du sujet nous ont poussés à le faire connaître à un plus large public.

V. DE COUESNONGLE.

Chanoine J. LECLERCQ, *La vocation religieuse.*

Cahiers de la Revue nouvelle, 1 vol. de 248 p., Casterman, Tournai-Paris, 1951. Deuxième édition revue et corrigée, même éditeur, Tournai-Paris 1952.

Les religieux tireront grand profit à savoir ce que pensent d'eux *les autres,* c'est-à-dire ceux qui n'ont pas été initiés à la vie religieuse en la vivant eux-mêmes. Plus critique que constructif, contestable sur plus d'un point, ce livre s'adresse moins à ceux qui cherchent leur voie qu'à ceux qui l'ont déjà trouvée. Il aidera beaucoup les supérieurs, les maîtres et maîtresses de novices, les confesseurs de religieuses à distinguer l'essentiel de l'accidentel et à réveiller autour d'eux le sens du don absolu à Dieu.

V. de C.

DE LESTAPIS, *Les vraies valeurs de la vie conjugale, Discours de S. S. Pie XII aux Sages-Femmes* (29 *octobre* 1951).

Traduction française avec divisions et commentaires, 1 vol. de 112 p., éditions Spes, Paris 1953, 160 frs.

Cette traduction française de l'important discours de Pie XII s'accompagne de commentaires dans un style adapté au goût du jour. De nombreuses notes donnent les passages parallèles de *Casti Connubii,* remettent telle ou telle phrase dans leur contexte historique ou les illustrent de chiffres évocateurs. Des extraits de documents pontificaux cités en annexe, un index analytique et une table des matières détaillée font de cet opuscule un indispensable instrument de travail que doivent posséder tout prêtre et tout chrétien militant.

V. DE C.

Henri BARBEAU, *Visages de l'amour.*

1 vol. de 128 p. in-16, Editions familiales de France, Paris 1953.

De courts chapitres aux résonances spirituelles et poétiques invitent le chrétien à s'interroger sur la réalité de ses amours. L'amour est piège, mystère, liberté, risque, cruel, fidèle; réciprocité; réussite;

éternel, etc... Ceux qui commencent à aimer, ceux qui veulent aimer d'un cœur nouveau, ceux qui ont été malmenés par l'amour trouveront dans ces pages au style adapté à tous un éclairage et un ferment.

V. DE C.

L'expérimentation humaine en médecine.

1 vol. de 224 p. Centre d'études Laënnec, Lethielleux, Paris 1952.

Les progrès de la médecine mettent l'expérimentation sur l'homme à l'ordre du jour. L'Académie de médecine, les philosophes, les moralistes s'interrogent. Ce volume réunit deux numéros des cahiers Laënnec parus en 1952. Il contient, avec une documentation de base, un ensemble d'articles sur les aspects médicaux, juridiques et moraux du problème. On ne saurait trop le recommander aux médecins et aux juristes.

V. DE C.

B. OLIVIER, O. P., *Petit traité de l'espérance chrétienne*, 1 vol. de 104 p., La Pensée catholique, Liège — Office général du livre, Paris, 1952.

Tiré à part d'un chapitre du tome III de l'Initiation théologique. Ce petit livre se signale par sa première partie qui, dans la ligne de M. O. Cullmann, marque les principaux moments de l'espérance chrétienne tout au cours de cette histoire sainte qu'est l'histoire du monde. La seconde partie présente, dans un style plus classique, l'approfondissement théologique de l'espérance théologale. Ouvrage bienfaisant en notre temps de désespoir et de révolte.

V. DE C.

L'Eglise éducatrice des consciences par le sacrement de pénitence.

Congrès national de l'Union des œuvres catholiques de France, Nancy 1952, 1 vol. de 308 p. 15,5 × 22, éditions Fleurus, Paris 1952, 540 fr.

L'éloge des Congrès de l'Union des œuvres n'est plus à faire. Le sacrement de pénitence tient une trop grande place dans la vie chrétienne, et son usage prête actuellement à trop de difficultés pour que tout prêtre ne désire avoir entre les mains les actes du dernier congrès. Il y trouvera d'abord des rapports généraux, parmi lesquels il faut signaler celui de Joseph Folliet sur *Sacrement de Pénitence et monde moderne* ainsi que celui du Père Beirnaert sur *Culpabilité psychologique et situation du pécheur devant Dieu*. Une seconde partie, la plus longue, traite, dans une optique immédiatement pastorale, des pro-

blèmes spéciaux selon les âges et les milieux : enfants, adultes hommes et femmes, religieuses ; milieux indépendants, ouvriers, ruraux. Ce riche ouvrage insiste surtout sur la valeur pleinement éducative du sacrement de pénitence, l'importance de la direction de conscience comme animation spirituelle et non comme mise en tutelle, l'aspect social du péché et du sacrement de la réconciliation chrétienne.

V. DE C.

Anne-Marie COUVREUR, *Le rayonnement social de notre foi*, 1 vol. de 224 p. Editions Spes, Paris 1953.

De courts chapitres centrés sur la foi, l'espérance, la charité, la vie liturgique, la messe rappellent aux chrétiens engagés dans l'action sociale les bases surnaturelles de ce qu'ils doivent considérer comme un véritable apostolat.

V. DE C.

F.-M. STRATMANN, O. P., *Jésus-Christ et l'Etat*, 1 vol. de 176 p., 14,5×21 cm., traduit de l'allemand par Pierre Lorson, S. J., Casterman, Tournai-Paris, 1952, 435 frs.

L'auteur de ce livre est trop peu connu en France. Dominicain allemand, le Père Stratmann se consacra après la première guerre mondiale aux questions internationales et spécialement au problème de la paix. Il dirigea longtemps la *Ligue des catholiques pour la paix* et marqua de sa pensée le catholicisme d'outre-Rhin. Victime de Hitler, il fut arrêté dès 1933 et connût la prison, l'exil et l'insécurité pendant plus de dix ans. Il commença dans la clandestinité le grand ouvrage de sa vie, *Les Saints et l'Etat*. L'idée maîtresse en est la suivante : « suivre à travers l'histoire les Saints de l'Eglise catholique dans leurs relations avec l'Etat... ; dégager, de leur enseignement et de leur vie, leur attitude à l'endroit des autorités civiles ». L'œuvre comprendra six tomes. Le premier volume, que nous présentons aujourd'hui, étudie les rapports entre l'Etat et celui qui est le plus saint des Saints, Jésus Christ.

Après avoir déterminé les caractères de la souveraineté du Christ, l'A. étudie les différents aspects de sa soumission à l'endroit des représentants de l'autorité, en suivant les principales étapes de sa vie : recensement, fuite en Egypte, rapports avec le nationalisme juif au cours de son ministère, condamnation à mort. A la lumière de l'histoire, le Père Stratmann relit les pages de l'Evangile avec un sens théologique aigu qui lui permet de faire ressortir le comportement du Sauveur et d'en montrer, sans forcer ni les paroles ni les situations, le rôle exemplaire pour tout chrétien.

Un tel livre ne se laisse pas résumer facilement. Il faut le méditer et souhaiter aussi que le Père Lorson mette bientôt à la disposition des lecteurs français les tomes suivants.

V. DE C.

IV. *DIVERS*

R. AUBERT, *Problème de l'Unité chrétienne.*

Collection Irénikon, nouvelle série, 6, 123 p. Editions de Chevetogne, 1953.

Dans son premier chapitre sur « Le problème fondamental de l'Unité chrétienne », l'Auteur nous rappelle trois motifs qui doivent stimuler notre zèle au sujet de la réunion des Eglises : la volonté du Christ, le bien de nos frères séparés, et enfin, l'épanouissement de notre propre Eglise.

Or, par la façon dont il nous présente successivement les Chrétiens séparés d'Orient, le Protestantisme de nuance luthérienne ou calviniste, l'Eglise anglicane et le Protestantisme d'Amérique, l'Auteur nous convainc pleinement des richesses en actes qui entreraient dans l'Eglise par la réunion. Il nous convainc en même temps, par ses critiques toujours pertinentes et opportunes, de l'épanouissement que recevraient nos frères séparés, qui n'auraient pas à rejeter les richesses qu'ils portent en eux, mais à recevoir ce qui peut leur manquer, et qu'ils ignorent ou qu'ils croient devoir refuser.

Le mérite de ce livre nous apparaît bien, en effet, d'avoir pu, en si peu de pages, nous donner, dans un simple exposé des faits, la vision très claire du problème posé par l'état de séparation des Eglises.

Le dernier chapitre est consacré au mouvement œcuménique, et permet de conclure en posant la question de savoir si la perception des divergences entre les groupes provoquera un arrêt dans le développement vers l'union ou facilitera un approfondissement au sein de chaque Eglise. En appendice, le rapport du P. Dumont sur la conférence de Lund, semble bien indiquer qu'il est permis d'espérer.

Fr. P. M. S.

J. C. LANNOY, *Nietzche, ou l'histoire d'un égocentrisme athée.*

1 vol. 395 p., Desclée de Brouwer, Paris, 1952.

Cet ouvrage, traduit du néerlandais, est une thèse de doctorat, remaniée et complétée pour la publication. L'auteur interprète l'œuvre de Nietzche en vue de prouver sa thèse fondamentale : tout

chez Nietzche « fut subordonné à son égocentrisme athée ». Si l'information historique du Dr Lannoy nous paraît digne d'éloges, ses analyses de l'œuvre nietzchéenne, hélas, nous faisaient songer à la remarque de Heidegger : on a au sujet de Nietzche beaucoup écrit et peu pensé. S. L.

E. KADLOUBOVSKY et G. PALMER, *Unseen Warfare.*

Ed. Faber and Faber, Londres, 1952.

Traduit du russe par E. Kadloubovsky et G.E.H. Palmer, avec une introduction de H. A. Hodges.

Comme le note l'introduction, cet ouvrage est un document passionnant du point de vue œcuménique ; « Unseen Warfare » présente en effet au public anglais le dernier stade de la curieuse carrière d'un écrit spirituel de la Contre-Réforme. Œuvre du Théatin Lorenzo Scupoli, parue en « editio princeps » à Venise en 1589, il fut traduit en grec à la fin du XVIIIe s. par un moine de l'Athos, Nicodème Hagiorite, théologien et spirituel influent du renouveau orthodoxe. Sa traduction intégrait en outre au « Combat spirituel », un autre traité de Scupoli paru en 1600, « le chemin du Paradis ». C'est ce texte grec que traduisit à son tour en russe Théophane le Reclus, un des animateurs de la renaissance religieuse qui se propagea en Russie au XIXe s. Comme ces mouvements de renouveau correspondaient dans l'Orthodoxie avec un retour à sa tradition propre, un effort de purification du rationalisme et des infiltrations occidentales, les traducteurs de Scupoli ne se sont pas fait faute de le retoucher, Théophane davantage que Nicodème ; ces retouches soulignent bien entendu, sinon un conflit, au moins des divergences d'orientations sur un large fonds commun de tradition chrétienne : divergences sensibles surtout sur la question de la prière, avec du côté latin la codification des « exercices spirituels », du côté orthodoxe une technique plus libre, venue des Pères du désert, mais marquée par le mouvement hésychiaste du XIVe s. L'Introduction contient des précieux aperçus sur ces évolutions, des mises au point pondérées ; elle souligne heureusement ce qui, au fond, rapproche les Chrétiens désunis, et qui est plus considérable qu'on ne l'aurait peut-être cru ; le destin de cette œuvre typiquement « romaine », devenant sans guère de peine et au prix de retouches pas très radicales, un classique de spiritualité orthodoxe, illustre éloquemment cette remarque.

B. DE VAUX SAINT-CYR.

PISCATORES, *Le prêtre dans la J.O.C.*

In-8°, 324 p. (720 frs). Les Editions ouvrières, Paris 1952.

Cet ouvrage est destiné aux aumôniers de l'Action Catholique Ouvrière. La première partie, en accumulant les faits, trace un tableau angoissant de la vie des jeunes travailleurs. Elle esquisse une mise

au point des valeurs naturelles, du travail, de la communauté, du combat pour la justice, de la souffrance dans l'économie de la Rédemption. Les deux dernières parties pastorales développent les méthodes de formation d'un laïcat ouvrier et le rôle de l'aumônier dans cette formation.

Ce « manuel » condense l'expérience, riche de vingt années, de la J.O.C. en France.

Y. T.

R. DUVILLARD, *Le Marteau et la Tenaille : du schisme du monde au rythme de Dieu.*

Préface de Gustave Thibon. Coll. Problèmes et Doctrines. Paris, Vitte, 175 p.

Le marteau et la tenaille, instruments complémentaires, dont l'action s'exerce selon un mode inverse sur le même clou, tel est le mythe des puissances antagonistes nécessaires pour obtenir l'harmonie du monde dans le rythme de Dieu.

L'auteur analyse ce « grand jeu cosmique » du Marteau et de la Tenaille autant en poète qu'en philosophe. Comme le fait remarquer M. Thibon dans la préface, c'est un peu le point faible de l'ouvrage. Certains grands problèmes demandent à être abordés avec précision, et quoi qu'en dise l'auteur, il y a des pensées bien arrêtées qui ne sont pas forcément des arrêts de la pensée. Une image ou un mythe ne sont pas toujours une raison.

Mais nous sommes tout à fait d'accord lorsque l'Auteur oppose la véritable sagesse à la stérilité de certains cérébraux. Et l'on oublie vite quelques paradoxes faciles du début pour se laisser conduire, soutenu par une constante ferveur de style, dans le climat de sagesse chrétienne qui imprègne le livre. Dans ces pages, nombre d'aphorismes sont des trouvailles. Le « rythme » s'est vraiment installé dans l'idée et dans la phrase exprimant l'idée, pour leur donner une étonnante plénitude. Tout naturellement, on songe à la manière de l'auteur de la préface...

P. M. S.

Roger AUBENAS et Robert RICARD : *L'Eglise et la Renaissance* (1449-1517). Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours, fondée par Augustin Fliche et Victor Martin,

Tome 15, in-8°, 395 pages. Bloud et Gay, Paris 1951.

Ce nouveau volume de la grande « Histoire de l'Eglise » de Fliche et Martin est consacré à un sujet aussi intéressant que délicat : la vie de l'Eglise pendant cette seconde moitié du xve siècle, qui vit s'épanouir la Renaissance.

Un premier livre étudie « les événements et les hommes » : restauration de l'Eglise après les terribles convulsions du Grand Schisme, prolongées par la douloureuse affaire du Concile de Bâle-Constance. Mais les faits se chargent promptement de signifier à Nicolas V, puis à Callixte III et à Pie II, que cette restauration ne signifie pas la résurrection de la vieille chrétienté médiévale. En 1453, le Turc entre dans Constantinople, et quelques années plus tard il réussira même un hardi coup de main sur Otrante (1480) ; malgré quoi l'appel à la Croisade se heurte à l'indifférence générale, au point que bien vite il risque de ne plus faire figure que de creuse formule quitte à dissimuler des ambitions plus bassement temporelles, comme cela se verra sous Jules II, à la ligue de Cambrai ! Et voici l'année 1492 : la découverte de l'Amérique, les temps modernes... mais aussi l'accession au trône pontifical de Rodrigue Borgia, le trop discutable Alexandre VI : « tragiques années », où l'esprit de réforme, si vivace, si authentiquement d'Eglise, puisque, avec la Croisade, il fut un des leit-motivs de la politique papale, s'égare dans la révolte avec le douloureux épisode de Savonarole. Jules II ensuite, le rude pontife, guerrier et diplomate, puis Léon X le mécène, qui un jour devra sévir contre un autre moine révolté, Luther. On saura gré à M. Aubenas de s'être montré si intelligemment compréhensif, si nuancé, en même temps que scrupuleusement respectueux de la vérité historique pour juger ces hommes de la Renaissance, dont la psychologie complexe nous demeure si déconcertante.

Le second livre se révèle tout empreint de ce souci de comprendre hommes et faits en fonction d'une mentalité, si souvent étudiée au reste, mais ici envisagée sous cet aspect particulier : vie religieuse du monde chrétien. Naturellement, il ne peut s'agir que d'une synthèse, forcément rapide, de par l'immensité et la complexité de la matière. Mais, nous semble-t-il, ces pages, discrètement appuyées par une sûre érudition, méritent de très grands éloges pour la finesse et l'honnêteté des jugements portés en un domaine singulièrement difficile, où la passion a trop souvent conduit à des simplifications arbitraires. Et pour autant on ne peut que conseiller instamment, non seulement de les lire, mais d'y réfléchir bien attentivement.

Il serait injuste de ne pas signaler la précieuse collaboration de M. Ricard pour les chapitres consacrés aux problèmes hispaniques, et à ce monde ibérique qui connaît à ce moment une si prodigieuse expansion, dont les traces demeurent dans ces chrétientés des Indes lointaines, non moins que dans la spiritualité catholique.

Un bel ouvrage, fin, mesuré, qui contribuera à rehausser encore le prestige de la remarquable collection dans laquelle il aborde une époque particulièrement importante et délicate de la vie de l'Eglise.

DE VAUX SAINT-CYR.

LIVRES REÇUS

Etudes et Recherches, cahier 8, éd. Ottawa et Paris (Vrin), 1952, 189 p.
Cahiers de Joséphologie, vol. I, n° 1, Oratoire Saint-Joseph, Montréal, 162 p.
RAINERO, *Saint Joseph Père virginal de Jésus*, lib. Saint-Paul, Paris, 1953, 191 p.
L. DRANSARD, *Vu en Chine*, Téqui, Paris, 1952, 123 p.
L. Y. CAMUS, *Frédéric Ozanam*, Téqui, Paris, 1953, 158 p.
R. BARON, *Pour que ta vie soit belle*, Téqui, Paris, 1952, 115 p.
Josse ALZIN, *Jésus incognito*, Téqui, Paris, 1953; 128 p.
M. DURAND, *Guides vivants sur nos routes*, Téqui, Paris, 1953, 123 p.
H. BOUQUIER, *Don Bosco éducateur*, Téqui, Paris, 1952, 119 p.
M. MARDUEL, *Face à la solitude*, Téqui, Paris, 1953, 123 p.
X., *Manete in dilectione mea*, Téqui, Paris, s. d., 167 p.
J. LEGENDRE, *L'unique problème, moi ou Dieu*, Procure générale des œuvres, Paris, 1953, 164 p.
J. PETIT, *Le feu qui descend*, Lethielleux, Paris, 1953, 148 p.
L.-J. MOREAU, *Dieu est-il mort ?*, Lethielleux, Paris, 1953, 78 p.
R. DE LANGEAC, *Vous... mes amis*, Lethielleux, Paris, 1953, 197 p.
M. DE CRISENOY, *Saint François Xavier*, Spes, Paris, 1953, 272 p.
J. MYRBEAU, *Notre Dame de Consolation*, Aubier, Paris, 1953; 159 p.

DOCTRINA SACRA

Le P. Bouëssé se voit dans l'obligation d'annoncer aux souscripteurs à *Doctrina Sacra* qu'un retard d'environ un an va être apporté à la publication de la collection. Sur les instances des collaborateurs et amis les plus intimes du Cardinal Suhard, d'entente avec Son Excellence Monseigneur Brot, il a dû, en effet, se charger d'écrire la vie de celui qui fut pendant trente ans son Père en Dieu. La reconnaissance filiale et le service de l'Eglise ne lui ont permis ni de se dérober ni d'attendre davantage. Il recevra avec joie tout témoignage susceptible de l'aider à mieux connaître et à mieux manifester la figure et l'œuvre du Cardinal.

Missi et la Propagation de la Foi.

A la suite d'un accord intervenu entre la Propagation de la Foi et les Supérieurs de la Compagnie de Jésus, le magazine *Missi* paraîtra désormais sous le patronage de la Propagation de la Foi, qui en assume la direction.

Les lecteurs et amis de *Missi* le souhaitaient depuis longtemps au plus universel des magazines catholiques missionnaires. Il pourra ainsi désormais épanouir largement les caractéristiques qui ont fait son succès.

L'ART SACRE

LA REVUE D'ART RELIGIEUX

publie

ESPAGNE

11-12 (Juillet-Août 1953)

Il importe certainement davantage à la catholicité de l'art chrétien qu'il soit extrêmement divers plutôt qu'extrêmement unifié. Car il n'y a d'art vivant que dans son rapport intime avec la vie du peuple dont il naît. Or, même dans une Europe qui s'unifie les plus grandes divergences caractérisent encore la vie des nations et, dès lors, celle des arts nationaux.

Cela pose immédiatement bien des problèmes puisqu'il ne s agit plus seulement de l'étude des formes d'art en elles-mêmes mais, encore une fois, de ces « rapports vivants » d'un peuple déterminé avec son art, avec les formes qu'il exige de son art : avec ces formes devant lesquelles il peut ou ne peut pas prier.

Merveilleux problème mais inextricable pour l'étranger.

Ce fascicule (le dernier de la série 1952-1953) : 180 francs

L'année 1953-1954 comprendra :

De quel Esprit serez-vous ? — Photographies du Sacré — Images de la Prière — Images pour la Prière — Japon — Arts missionnaires.

CONDITIONS D'ABONNEMENT (6 Cahiers par an)

France	800 fr.
Etranger	1.200 fr.
Abonnement de soutien	1.500 fr.

EXCEPTIONNELLEMENT, jusqu'au 15 OCTOBRE, et pour les REABONNEMENTS :

France	750 fr.
Etranger	1.100 fr.

LES EDITIONS DU CERF

Ligue Catholique de l'Evangile

La publication des Cahiers Bibliques « Evangile », publiés par la Ligue Catholique de l'Evangile, se poursuit heureusement. Un onzième Cahier vient de paraître. Il permettra aux chrétiens d'aborder avec un regard tout nouveau la lecture des cinq premiers livres de la Bible. Ce Cahier, comme tous les précédents, tient compte des acquisitions les plus sûres et les plus récentes de l'exégèse, tout en fournissant un instrument de travail écrit dans une langue simple.

Voici les noms des Cahiers Bibliques antérieurement parus : *Comment lire la Bible, Bible et Evangile, Les Prophètes de la Bible et le Christ* (1), *Les Prophètes de la Bible et le Christ* (2), *Le Dieu des Pauvres* (1), *Evangile et Evangiles, Paul et sa Vie, Bible et Histoire* (1), *Le Dieu des Pauvres* (2), *Bible et Nature, Les Traditions Bibliques.*

Nous souhaitons la diffusion de ces Cahiers au sein des groupes d'Action Catholique et plus particulièrement encore des Cercles d'Etude Biblique animés souvent d'un véritable esprit missionnaire.

LVMIÈRE ET VIE

qui fait paraître tous les deux mois sur un point de doctrine chrétienne un ensemble d'études rédigées par les meilleurs spécialistes de langue française,

A publié, depuis décembre 1952 :

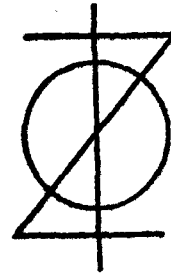
1. *La doctrine chrétienne* (*épuisé*)
2. *Le Symbole des Apôtres* (*épuisé*)
3. *La Résurrection de la Chair* (*épuisé*)
4. *Le Mariage indissoluble* (*épuisé*)
5. *Le Sens du Péché et sa perte dans le monde actuel* (*épuisé*)
6. *L'Eglise et la Bible ; les Sectes* (*épuisé*)
7. *La Messe, Sacrifice du Christ*
8. *Crise de la Morale*
9. *Jésus Fils de Dieu, d'après le Nouveau Testament*
10. *L'Esprit et l'Eglise*
11. *La fin du monde est-elle pour demain ?* (*n° spécial*)
12. *Religions et Croyances*

Publiera en 1954 :

— *Les causes de l'athéisme*
— *Peut-on connaître l'existence de Dieu ?*
— *Jésus, le Sauveur*
— *Le salut des non chrétiens*
— *Conscience chrétienne et dimensions de l'univers*
— *Le droit de l'homme sur la mort :*
  I. *Suicide — Euthanasie — Peine de mort.*

Voir, à la deuxième page de la couverture, nos conditions de vente et d'abonnements.

Le Gérant : J. GRAIL, Saint-Alban-Leysse (Savoie)
Imprimerie Artistique P. Jacques, Aix-les-Bains (Savoie)
Dépôt légal 4me trimestre 1953



PRIX : **250** fr.